This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II B. 1299

Vet. Fr. II B. 1299

LE PAYSAN PERVERTI,

OU

LES DANGERS DE LA VILLE;

HISTOIRE récente, mise au jour d'après les véritables LETTRES des Perſonages.

Par N. E. RÉTIF DE LA BRETONE.

Tome Second.

Troiſieme Partie.

Imprimé À LA HAIE.

Et ſe trouve à PARIS,

Chés les Libraires indiqués au frontiſpice de la I Partie.

M. DCC. LXXVI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

LE PAYSAN PERVERTI,

OU LES DANGERS DE LA VILLE:

Histoire récente, mise au jour d'après les véritables Lettres des Personages.

Troisième Partie.

Soixante-cinquième Lettre.

Gaudet, à Edmond.

[Il prépare son Disciple par des choses vraies, à des sophismes dangereus.]

TU as de l'esprit, mon cher, une sorte de tact, que te donne cette extrême sensibilité, qui m'a souvent causé de l'admiration. Mais l'éducation que tu as reçue, t'a faussé le jugement: quand je l'aurai redressé, il faudra commencer avec toi par où

j'aurais débuté avec un Homme ordinaire. Pour accélérer le changement heureux qui doit te rendre ſtable, & bannir les vaines terreurs qui t'agitent encore, il faut oublier tout ce que tu crais ſavoir, & revenir aux élémens. Lorſque tu vois une choſe, tu la juges mal réellement, & bien, d'après les principes dont tu ês imbu. Il faut donc réformer ces principes. C'eſt ce que je me réſerve de faire quelque jour par écrit : tu reliras ma Lettre ; elle laiſſera par ce moyen des impreſſions plus profondes qu'un entretien trop tôt oublié (1).

Depuis que tu ês dans le monde, tout paraît t'étonner & te révolter. Tu portes par-tout avec toi une humeur chagrine, & ton fiel ſe diſtile ſur tous les objets : tout eſt mal à tes yeux, à-moins que les choſes ne ſortent de la nature. En veux-tu ſavoir la raiſon ? C'eſt que tout-d'un-coup, & ſans te faire ſuivre les gradations néceſſaires, on t'a imbu d'une morale ſurnaturelle. Voyons donc ce qui te révolte tant en nous ; examinons à la lumière de la raiſon, tous ces vils Mortels pour qui ton mépris paraît ſi décidé ; auſquels, quand par-hasard tu t'oublies, tu ês au deſeſpoir d'avoir reſſemblé : car

(1) Voyez la XCVIIme Lettre.

je crais t'avoir pénétré; c'eſt plûs ton orgueil qui ſouffre, de t'être ravalé juſqu'à nous, qu'un véritable remords. Je vais donc mettre ſur la même ligne, tes principes gothiques, ſurannés, & notre conduite, pour faire mieux ſortir l'oposition.

L'on t'a dit, & tu penſes, qu'*il faut ſe refuſer à ce qui nous flaté davantage; s'humilier devant les autres; leur rendre le bien pour le mal:* L'on t'a montré les avantages de cette conduite, & tu les as ſentis, à la faveur de la ſupoſition, *Si tout le monde penſait ainſi, la terre ſerait un ſéjour de délices & d'innocence.* D'un autre côté, des Hommes qui te valent bien pour le ſens & les mœurs, donnent tous les jours des exemples contraires à cette belle théorie. On les voit s'accorder les plaiſirs, ſatiſfaire leurs paſſions, l'amour, la gloire, l'ambition, & de moins nobles encore. Tout le monde, à tes yeux, *voit le mieux, & ſuit le pire.* Cependant ce n'eſt pas cela: Tout le monde *ſuit le mieux, & ſuit le pire.* Pour t'expliquer cette énigme, il faut te rapeler le mot du Poète,

Trahit ſua quemque voluptas.

Le Méchant & l'Homme vertueux ſont tous-deux ce qui leur plaît davantage; tout dépend de la poſition, du point de vue, de la détermination qui les a mis

en mouvement. Penses-tu que Saint-François d'Assise ne trouvât pas plûs de plaisir dans la macération & dans la pauvreté ; qu'il n'en eût trouvé dans toutes les délices mondaines ? Je dis plûs ; il n'est pas de Mondain qui trouve dans ses voluptés le plaisir que Saint-François trouvait dans ses mortifications. Où donc est le mérite, me diras-tu ? Je n'en sais rien, quant au fond des choses ; mais je le sais bien relativement à la société. Nous aimons, tous tant que nous sommes, ceux qui se privent de ce que nous convoitons ; cette privation de leur part tient en nous dans le repos deux passions fatiguantes, la jalousie, & la plus basse de toutes, l'envie : Saint-François s'étant fait un genre de bonheur, des jouissances extraordinaires, qui ne prenaient à qui que ce fût, sa Maitresse, ses trésors, ses terres, ses meubles, les honneurs & les places qu'il ambitionnait, fut généralement respecté, vénéré. Qui l'aurait jalousé ? Celui qui aurait couru la même carrière. Aussi je ne doute pas que si tous nos Instituteurs Monastiques eussent vécu ensemble, ils ne se fussent pieusement déchirés. A-présent, voici pourquoi ceux que l'on apèle Méchans sont généralement haïs & détestés ; c'est qu'il y a trop de monde qui prétend aux mêmes biens :

pour se les procurer, il faut écraser une foule de Jalous & d'Envieus. Depuis le Voleur-assassin, jusqu'au Citoyen laborieus qui s'enrichit à force de travail, tous ceux qui jouissent sont haïs, & haïssent à leur tour. Le Voleur-assassin est un jalous, un ambitieus, un homme si avide de jouir, que pour arracher aux autres les objets de sa cupidité, il leur ôte la vie, en exposant la sienne; la douleur de la privation de ces biens est plus forte en lui que la crainte de la mort. Cet Homme est bien malheureus à tous égards; il vit dans la crainte & le tremblement, & dès l'instant qu'il est pris, il devient plus pauvre que le plus pauvre des Hommes; il a tout perdu, jusqu'à la pitié naturelle qu'on a pour son Semblable. A l'égard de ceux qui s'enrichissent & qui jouissent par des moyens moins odieus, tu sais comme ils sont regardés par les Misérables; il n'est pas un Noble, pas un Riche, qui ne trouvât dans sa Patrie vingt Assassins, s'ils pouvaient compter sur l'impunité. Ils sont donc jalousés, enviés, haïs, abhorrés; qu'ils regardent en abordant le Pauvre, le premier coup-d'œil qu'il jète sur eux, ils n'en pourront douter. Cette comparaison de l'Homme vertueus & de l'Homme vicieus (j'entens par *Homme vertueus*, celui qui se fait

un genre de jouiſſance que Perſonne ne jalouse ; & le *vicieux* eſt le contraire) ; indique ſuffisament la raison de l'eſtime que les Hommes ont pour le premier, & celle de la haîne qu'ils portent au ſecond : ainſi, point d'idée naturelle & innée du juſte & de l'injuſte ; cette idée eſt factice & l'effet de la conſtitution ſociale.

Cependant, tu dois inférer de-là que tout Homme ſocial qui a l'eſprit juſte, ne ſaurait être méchant. Je dis l'*eſprit juſte*, parce que la juſteſſe de l'eſprit eſt la ſource de la bonté du cœur ; les Méchans-cœurs le ſont en conſéquence d'un eſprit faus, comme les Muets de naiſſance le ſont en conſéquence de la ſurdité. Or, mon chèr Edmond, tu ſais combien il eſt peu d'eſprits véritablement juſtes, & bons *diſcernateurs* : & dès-là, tu ne dois pas être ſurpris de voir tant de Méchans ; c'eſt-à-dire, d'Aveugles qui prennent pour arriver au bonheur, que nous desirons tous également, une route qui n'y mène que bien obliquement, & encore à certains égards.

L'on a dit que les grands Scélérats euſſent été de Grands-Hommes : & par-là, ſans-doute la médiocrité ſe conſole de la ſupériorité des Héros, en regardant leurs vertus comme un effet des circonſtances. Mais elle ſe trompe groſſièrement : le Hé-

ros eſt l'oposé parfait du Scélérat : ils ne ſe reſſemblent qu'en un point ; c'eſt par une force de desir inſurmontable : mais quelle différence ! l'un embrâsé d'un noble desir veut le bien de ſes Senblables, & leur ſacrifie tout, juſqu'à lui-même ; l'autre dévoré par la cupidité baſſe, égoïſte, veut tout pour lui, & ſacrifierait la Patrie toute entière au moindre de ſes apétits. Ce n'eſt donc pas ſeulement les circonſtances, qui font le Héros, c'eſt-à-dire le Vertueus au plus haut degré ; & le Scélérat, ou l'Egoïſte le plus avide ; ils diffèrent ſubſtancielle-ment. (Tu vois par-là que je ne fais pas du mot *Héros*, le ſynonyme de *Conquérant*, qui n'eſt que *Conquérant*, &c.

Mais ces deux eſpèces d'Hommes, l'amour & l'horreur de la Société, lui ſont peut-être également néceſſaires pour en maintenir le reſſort. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la Nature, qui les produit tous-deux, & dans laquelle ils ne ſont que les deux nuances extrêmes des poſſibles, ne fait rien d'inutile. Quî ſommes-nous pour ſonder ſon impénétrable profondeur, & juger l'Intelligence infinie ?.... Pourquoi la Nature produit-elle des poisons dans le règne minéral & dans le règne végétal ? Par les mêmes vues ſages qui font qu'elle a produit les

Animaus carnaciers dans le règne animal; & pour ſuivre la gradation, elle produit encore parmi les Êtres intelligens, les Vicieus & les Scélérats, par les mêmes vues qui lui ont fait produire les poiſons & les Animaus carnaciers.

Suis donc le conſeil que je vais te donner, mon Ami. Dans toute occasion, modère ta bile, & prend le monde tel qu'il eſt; prens pour toi les préceptes ſages qu'un Père honnête-homme donne à ſon fils dans une Comédie intitulée *la Gouvernante*, & ceux de l'Ariſte du *Miſanthrope* de Molière. Garantis-toi des Méchans, & ne le ſois pas toi-même; mets ton étude à être heureus ſans rien enlever aux autres; ſur-tout cultive le champ de l'amitié: cette manière de t'enrichir & de ſe procurer des jouiſſances, ne choque perſone; au-contraire, on l'admire, mais toujours par le même motif que j'ai dit plus haut, l'intérêt perſonel: quoique tout le monde n'ait pas le cœur aſſés bon pour aimer, il n'eſt Perſone qui ne deſire de l'être; or, un véritable Ami donne un exenple, dont ils voudraient que tout le monde profitât à leur égard. Mais ces Gens ne ſongent guères à la maxime,

Ut amêris, amabilis eſto. Ovid.

Repaſſe quelquefois les exenples que tu as eus ſous les yeux. De deux Perſones

qui t'ont tronpé, qui m'avaient séduit moi-même ; l'une a été la victime de son propre crime, qui la bourrelait sans cesse : l'autre s'est vue déchu de toutes les espérances qu'il avait formées ; & peut-être qu'il autorise quelqu'un à lui manquer... Je ne sais si tu m'entendras ? Toi-même, qui t'ês émancipé un-peu trop avec Laure, que n'as-tu pas souffert ?

Cependant, faibles & passifs Mortels que nous sommes, dépend-il toujours de nous d'éviter le crime ! J'observe l'Homme depuis son enfance ; je le vois à deux & trois ans mettre le bonheur dans des poupées & des sifflets ; un-peu plus tard, dans la possession d'une bale, d'un volant & d'un oiseau ; ensuite je vois son jeune cœur s'ouvrir aux impressions d'un Objet aimable : que de folies ! Encore cette erreur passe-t-elle trop vite dans nos Villes ; l'illusion cesse trop-tôt par la jouissance, & la connaissance prématurée des Femmes tarit une source de bonheur qui devrait abreuver notre printemps & notre été. Les affaires succèdent. C'est ici la grande pièce : voyez tous ces Masques s'agiter, se tromper, rire ou profiter de leurs communes méprises ! Et de toute cette Troupe de Marionètes, il n'en est pas une qui s'imagine qu'elle n'est que passive, & qu'il est un fil-d'archal

qui la fait mouvoir....Mais c'eſt aſſés de morale pour cette fois. Je n'en ai jamais tant dit, parce que je n'ai jamais aimé d'Homme autant qu'Edmond. Adieu, mon Ami; & toujours prêt à te ſervir.

LXVI.me

EDMOND, à GAUDET.

[Il retrouve Edmée: ce qui n'empêche pas qu'il n'aye une avanture avec une Corruptrice, capable de rendre le vice aimable, s'il pouvait l'être.

BONNE morale, l'Ami! & il faut en convenir, tu ès perſuaſif. Mais (& tu vas encore dire que l'*éducation m'a fauſſé le jugement*,) il me ſemble que ſi mes diſpoſitions étaient meilleures, ſi j'étais bon Fils, bon Frère, bon Ami, Honnête-homme enfin, je ne la goûterais pas tant. C'eſt te dire que je la goûte néanmoins, & c'eſt la vérité; mon eſprit eſt convaincu; mon cœur ſeul, mon cœur s'y refuſe encore. Mais il ne t'en veut pas d'avoir éclairé l'eſprit; il lui ſemble qu'il ſerait beau d'être vertueus indépendamment de ce dernier: ſans-doute Socrate était vertueus ainſi; Platon, Ariſtide, Épicure, Scipion, Caton, Cicéron, Titus, Julien, & tant d'autres, furent vertueus & bienfaisans, malgré leurs lumières. Et c'eſt-là ce qui double leur

mérite ; ce qui le met bien au-dessus de tous nos *Prud'hommes* vulgaires, chés qui l'esprit aveuglé guidait un bon cœur.

Dis moi, la jolie Baron l'aînée, est sans-doute endoctrinée par toi ? Tudieu ! quelle Commère ! quelle force d'esprit ! quel dégagement des préjugés ! Mais c'est charmant ! Je n'avais pas encore l'idée de cet agrément-là : une Femme esprit-fort a pour moi toute la fleur de la nouveauté. Je ne m'y fais pas; je suis toujours plus enchanté. C'est d'ailleurs une vivacité, une étourderie ; &-puis du sentiment, un ton affectueus, séduisant. Quelle aimable Fripone ! Le plaisir est son but, elle l'affiche ; sa gloire, d'exciter les desirs ; & le premier devoir qu'elle s'inpose, c'est de les couronner : telles ces anciennes Gauloises, sans frein au milieu de leurs forêts, après s'être repues de gland & de gibier, recevaient sur un lit de mousse le premier Blondin qui leur plaisait. Honneur, vertu, pudeur, grands mots du Dictionnaire des Prudes, qui, selon elle, ne signifient rien, ou n'expriment que des platitudes ; & la preuve, c'est que chaque Homme les fait respecter relativement aux autres, & tâche de les détruire le plutôt qu'il peut dans le cœur de toute Femme relativement à lui-même. Mais l'Amour, le

Plaisir, voila les arbitres du sort de l'aimable Madelon Baron, & les Dieus de l'Univers. Philosophe, Déiste, Matérialiste, Athée (car je l'ai vue tout cela en moins d'une heure); jugeant de la Religion par ses abus, & par-conséquent la jugeant fort mal; des devoirs de son sexe par la conduite des Femmes, & ne rencontrant pas mieux, elle ne voit clair que sur notre compte: elle pense en-vérité des Hommes tout le mal qu'ils méritent; & pourtant, vois-tu, tout en convenant qu'elle les aime à la folie (1). Pour moi, s'il faut te parler bonnement, je ne l'estime guère, & je ne saurais passer un jour sans la voir. C'est une sorte d'enchantement nouveau pour moi; car je ne l'aime pas; je ne suis inquiet ni jalous; mais elle me plaît; je trouve toujours le plaisir auprès d'elle; j'y vais sans empressement, je la quitte sans peine. Serait-ce là le bonheur, mon Ami? Jusqu'à-présent ne l'aurais-je pas connu? La vertu (chés les Femmes) ne servirait-elle de rien à la félicité? Il y a des momens où je suis tenté de t'en croire là-dessus, si je ne craignais d'outrager la

(1) Ce n'est ici qu'une Coquète de Province; elle ne joue pas & ne ruine personne: le portrait d'une Coquète de la Capitale serait bien autre chose! Voyez-le dans l'excélent & utile Roman intitulé, le PÈRE-AVARE. [*Note de l'Éditeur.*]

Divinité même. Je ne juge pas ; mon cœur m'enpêche de juger, mais pourtant je sens que je ne fus jamais si bien. Mon amitié pour ma belle Cousine est un sentiment inquiet, triste, profond, & si singulier, que je m'aplaudis de son absence, qui est un tourment affreus, parce que cette absence cruelle l'éloigne aussi-bien du grand Dormeur que de moi : ce que j'ai senti pour ma Femme, m'a quelquefois bien fait souffrir ; une petite Edmée (tu ne connais pas ça) m'a rendu tout mélancolique durant quelques semaines : Laure.... ah pour celle-là, je crais qu'il y a quelque raport avec ce que m'inspira M.lle Baron : car ce que j'éprove pour celle-ci, est un goût vif, léger, superficiel, & pourtant délicieus. Oui, Papa, je comence à le craire, voila le sentiment pour lequel nous sommes faits : Il est donc dans la nature, & les Gens-du-bel-air, dont tu me parlais un-jour, ont raison de s'en tenir à celui-là : je les condamnais d'après les peintures de leurs mœurs que j'ai vue dans le *Sopha*, ils m'avaient révolté même, & le tout, faute d'expérience ; une Femme n'est pas faite pour un seul ; toutes les Belles ont des droits sur nous ; une aimable inconstance est l'instinct naturel ; l'amour exclusif est un sentiment factice, pesant, injuste, tyrannique.... En-vérité, la *divine* Baron

eut l'apercevance admirable, lorſqu'elle ſe décida pour ſon *adorable* coquèterie.... Pourtant, pourtant, il eſt bien doux d'être uniquement aimé !... Mais oui ! toute propriété eſt douce ! Il eſt bien doux d'avoir un beau château, une belle terre, des revenus qui procurent l'aiſence, de poſſéder tout cela, d'en diſposer.... Un moment, je crais que, malgré certaine répugnance que j'éprouve encore, je deviendrai Philosophe *Gaudétiſte* ou *Baroniſte*.... Cela me ſenblerait dur, cependant, je renoncerais.... Effet du préjugé ! n'eſt ce pas, chèr Mentor? Tiens, le meilleur argument en faveur de la nouvelle façon de penſer que tu m'invites à prendre, ce ſont les charmes de la Baron. Dès que je la vois, je ne raisonne plus, je ſens que l'évidence eſt pour elle & pour toi.

Un certain *Paulet* eſt le Coryphée de notre cercle. C'eſt un prodige d'inconduite; fat, vain, affecté, ridicule impertinent, & par une conſéquence néceſſaire, du bon ton, charmant, *délicieus*, *divin*. (Ces termes enphatiques nous ſont nouvellement arrivés de la Capitale par le coche). Il me repète à tout moment qu'il veut me former. Je ne me ſens rien moins que flaté de la promeſſe; car en vérité, Papa, il faudrait qu'il me

formât autrement que lui, puiſque je rougirais de lui reſſembler. Eſt-il du ton à-la-monde de publier une faveur dès qu'on l'a reçue, & quelquefois auparavant? Il le faut bien, car Paulet le fait, & Perſone ne l'en blâme. Je ferais pourtant un peu tenté de l'imiter pour l'indiſcrétion, mais ſeulement avec toi, t'entend, grâve Mentor. Ce ſoir, on danſe chez la Baron ſuivant la coutume; j'y ſuis invité; mais cette charmante Fille ne ſ'en tient pas à cette faveur vulgaire, elle veut qu'au milieu du tumulte, nous nous dérobions, & que *retirés dans* ſon *boudoïr*, *nous jouiſſions quelques inſtans l'un de l'autre en liberté*. Hem? que penſe ta Philoſophie de ce tête-à-tête-là? Je t'en rendrai compte, & je veus ne fermet ma Lettre que ce ſoir, après avoir quitté cette aimable & prévenante Fille.

à 8 heures du ſoir.

Je prend la plume avant mon rendévous, pour te dire que je viens de faire la plus jolie, la plus ſingulière, la plus agréable découverte! A l'heure de quitter l'ouvrage, Paulet m'eſt venu prendre, & nous avons été nous promener ſur le renpart du côté des Bénédictins, en attendant le ſouper. Ce qui nous avait fait choiſir cette endrait ſolitaire, & fort desagréable, c'eſt qu'on nous avait dit que

c'était le rendévous de quelques petites Vignerones, Filles de bonne-volonté : nous y en vîmes effectivement trois ou quatre fort laides, de véritables préservatifs contre la débauche : une seule est passable ; c'est une Chèvrière qui paraît environ quatorze ans : cette petite Créature m'a fait pitié ; je l'ai apelée, & après quelques informations, j'ai cru pouvoir tenter de la tirer du goufre où elle commence à se plonger. Elle m'a mené chés ses pauvres Parens, qui probablement ont suggéré à cette enfant tout ce qu'elle fait ; je leur ai proposé de faire entrer leur Fille Pensionaire à la Maison-Publique (1) ; leur promettant de lui trouver une place, dès qu'elle saurait lire, écrire, & sa Religion : (car il faut toujours en revenir là comme malgré soi, quand on veut donner des mœurs). Ils y ont consenti ; & comme il n'y avait qu'un pas, je l'y ai conduite à l'instant. Mais ce n'est pas-là ce que je voulais dire. Tandis que je fesais les démarches, Paulet continuait de se promener seul : à mon retour de la Maison-Commune, où je venais de placer la Petite, & de la re-

(1) Sorte d'Hôpital, où l'on reçoit de pauvres Enfans des deux sexes, moyennant une somme médiocre, pour les instruire & leur aprendre à travailler.

comander à la Mère-Supérieure, Parente de ma Femme, il m'a dit qu'il venait d'entrevoir un instant à la fenêtre d'une maison voisine, un prodige de beauté. Il m'a désigné cette maison. La curiosité m'a fait demander à quelqu'un du quartier, le nom du Propriétaire. —C'est, m'a-t-on dit, un riche Vigneron, nommé le Père *Servigné*—. Je n'aurais pas imaginé que ce nom dût me causer une émotion si vive! Elle était telle, que, sans l'obscurité, Paulet l'aurait facilement aperçue. En continuant notre promenade, nous avons passé devant sa porte, elle était ouverte, & j'ai vu, très-distinctement vu la charmante Edmée. Elle est encore embellie, je crois: sa parure était pourtant fort négligée; le deshabiller des Filles de son état, n'est rien moins que parant; & malgré cela, Edmée était le bijou le plus appétissant qu'on puisse voir. Je restais immobile à la considérer, lorsqu'on est venu fermer la porte assés brusquement. Cette rencontre inattendue m'a rendu rêveur. Papa, la jeune Edmée est charmante; elle est vertueuse, honnête; elle aura quelque fortune: crais-tu que ce fût une folie de s'attacher à elle? Il est vrai (& je le sens à l'impression qu'elle m'a faite), que cette jeune Beauté rendrait à ton Edmond

toute sa bonhommie. Eh ! qu'importe, s'il était heureus ? N'est-ce pas son bonheur que tu desires ?... Je vais me mettre à table ; je verrai la Baron après souper ; mais je t'avertis qu'elle aura besoin de toute sa légèreté pour dissiper ma rêverie.

à minuit.

Chanter la palinodie aubout de quatre heures ! c'est bien fort ! Il le faut pourtant. Oui, mon chèr, tout dans l'Univers doit le céder à l'aimable Baron : esprit, beauté, talens, vertu, elle éclipse tout ; & l'amour, oui l'amour même, la douce & constante tendresse n'a pas autant de charmes que sa voluptueuse coquèterie. Recueille toute ton attention, mon Papa ; c'est un récit que je te dois ; mes plaisirs sont ton ouvrage : &-puis, n'est-ce pas les goûter une seconde-fois que de te les raconter ?

A huit heures-&-demie, je me suis rendu chés la Maman Baron. A-propos d'elle, je ne saurais taire une réflexion qui me revient sans-cesse : sais tu bien que c'est une Femme infiniment respectable ? elle n'est que bellemère de Madelon & de ses Sœurs ; elles les élève comme des Filles chéries ; elle leur permet des plaisirs honnêtes ; & si les adraites Fripones s'en procurent d'autres, la Bonne-maman ne s'en-doute pas. Et voila, mon Ami,

comme les cœurs droits, francs, généreux, ſont toujours dupes ! Ce ſerait un vrai bonheur pour eux de n'être jamais detrompés, & de garder juſqu'au tonbeau, une erreur dont la perte les rend plus à plaindre que les Méchans(1). Tu me diras, que ce que font les galantes Sœurs n'eſt pas un mal réel ; qu'il ne le ſerait que dans l'imagination de leur Bonne, lorſqu'elle le découvrirait ; que juſqu'à ce moment, qui n'arrivera peut-être jamais, il eſt nul. J'entens parfaitement cela, mais je t'avoue que je ne ſuis pas encore aſſés perverti... (ou ſi tu veus, aſſés inſtruit) pour le craire bien fermement. Cependant laiſſons les diſcuſſions, & venons aux faits.

A huit heures-&-demie j'étais auprès de ma belle Voisine. Les menuets ont d'abord tenu tout le monde dans la gravité ; mais dès que les contredanſes ont eu mis un peu de confusion dans l'aſſemblée, les choses ont été beaucoup mieux. Nous paraiſſions toujours les premiers ſur les rangs, Madelon & moi ; au point que

(1) Un Homme vertueus ſouffre cruellement il eſt vrai, lorſqu'il découvre que le vice a profité de ſa confiance & de ſa candeur ; mais il n'eſt pas vrai qu'il ſoit alors auſſi malheureus qu'un Méchant qu'on a trompé. La preuve de cette vérité eſt ſans-doute à la portée du Lecteur.

Berdon la seconde Sœur, nous a demandé avec quelqu'humeur, si ce serait toujours à notre tour ? C'était ce que nous attendions. Nous nous sommes doucement retirés. Madelon est montée dans sa chambre; aubout d'un moment, je l'ai suivie. La vue d'Edmée m'avait un peu refraidi pour elle. Lorsque nous avons été assis, elle ne m'a pas trouvé cet enpressement, que ses charmes ont coutume d'exciter. En Femme adraite, & difficile à décourager, elle m'a fait observer qu'elle avait très-chaud. —Comme nous allons être fort tranquiles, a-t-elle ajouté, je crais qu'il ne serait pas inutile de changer ?—Crayez-vous ?—Mais oui.—Je vais vous délacer ?—Non pas, non pas; apelez Marote (1).—Le ciel me préserve d'une si haute sotise ! Orons d'abord cette respectueuse—. Un peu de resistance. Mais ce que j'ai vu m'a rendu téméraire. Ami, sein d'albâtre, reflux charmant; ma main voulait s'égarer; on l'a reprimée par un *Finissez Monsieur ! votre main me glace!* (Et admire un peu jusqu'où les Belles portent la raillerie, quand elles ont soupçoné la moindre fraideur !) Cependant j'aidais toujours; & j'admirais ! —Quelle taille ! —Trouvez-vous ? —Envérité, votre robe, & ce desha-

(1) Nom de la Fille qui les servait.

biller, tout galant qu'il eſt, ne vous dérobent que des charmes ! —A-préſent vous alez me laiſſer, ... un moment. —Pourquoi, Reine de mon cœur ? —Mais il doit vous être aſſés indifférent... —Indifférent !.. ah ! Fille adorable !... —Mais, mais, on dirait que vous revenez à vous même !... modérez-vous, ſ'il vous plaît, ou-bien—.... Je ne me ſuis pas moderé, Papa ; tout eſt tonbé.... Ah-ciel ! que d'apas ! *Zeuxis* avait un pareil modèle ſans-doute, lorſqu'il peignit les trois Déeſſes étalant leurs trésors aux yeus du Berger Phrygien ; & la Déeſſe des cœurs qui l'enporta ſur ſes Rivales n'avait pas plus de moleſſe & de fini dans les contours. Tranſporté hors de moi, j'aurais dans ce moment trionfé de la Vertu même. Une défenſe vive, dont un doux ſourire tenpérait l'opiniâtreté, m'a laiſſé parvenir à-travers mille délicieus obſtacles au comble du bonheur.... Madelon ſ'aplaudiſſait du pourvoir de ſes charmes ; mais nouvelle Galatée, elle ſ'eſt hâtée de voiler les apas qu'elle venait de laiſſer entrevoir. Elle a pris un joli deshabiller, & ſa taille fine, exactement deſſinée, a paru comme recouverte de floçons de neige : ſein demi-gazé, un ruban roſe autour du cou, dont la pendeloque, terminée par un petit cœur de brillans, alait ſe perdre dans

un océan de blancheur; une mule mignone: c'était une autre Beauté qui ſenblait me provoquer à l'inconſtance. —Notre éclipſe a été longue, m'a-t-elle dit; alez paraître un moment; je vous ſuis: ſi l'on a remarqué mon abſence, cette nouvelle toilète ſera mon excuſe—. J'ai obéi. Lorſque je ſuis rentré, perſone n'a paru avoir fait atention à nous. Madelon me ſuivait. Elle rentre avec bruit; l'on ſe retourne de ſon côté, on la regarde, on l'admire; la *Bonne* l'apelle, l'enbraſſe, & ne ſe ſentant pas de joie de la voir ſi jolie, elle lui recomande de ſe bien divertir. Elle lui obéiſſait, chèr Mentor, envérité, elle lui obéiſſait de tout ſon petit cœur: A la première contredanſe, nous nous ſommes placés pour figurer enſenble. L'aimable Fille m'accordait mille petites faveurs, dont on ne pouvait ſ'apercevoir, & auſquelles la manière dont elle les accordait donnait un nouveau prix: Cette contredanſe-là, beau Conteur de fleurètes, valait une jouiſſance.

Après avoir aſſés longtenps aigüiſé mes desirs, Madelon ſ'eſt encore dérobée. Dès que je ne l'ai plus vue dans la ſalle, je me ſuis eſquivé à mon tour, & je me ſuis gliſſé juſqu'à la porte de ſa chanbre: elle était entr'ouverte. J'ai vu ma Divinité nonchalament étendue, ſur une chaise longue,

longue, la tête a puyée sur une de ses mains, les yeus demi-fermés : Tous ses attraits étaient voilés comme ceux de la plus modeste Espagnole ; à-peine découvrait-on le bout de son petit piéd. J'ai mis les verrous, j'ai volé.... le desir étincelait dans mes yeus. —Doucement, Monsieur ! —Ah ! ma Souveraine, voulez-vous différer !...—Analysons le plaisir. —Ma chère âme, savourons-le, nous l'analyserons après. —Vous êtes un étourdi, que je veux rendre sage, entendez vous. Tout ce qui précède la dernière faveur est charmant ; une delicieuse gradation fait succéder au plaisir, un plaisir plus grand ; de petits riens, à de petits riens encore, qui reçoivent d'elle une teinte de volupté d'un prix inestimable. Ce n'est pas la même chose après ; l'imagination éteinte n'agit plus ; la mémoire, cette faculté fraide, ne retrace que la réalité ; l'illusion raviſſante, toujours audessous de la vérité, n'unit plus ses charmes à ceux de l'Amante. Eh ! sans l'illusion, que serait la plus belle des Mortelles ? —Pour moi, ma Déesse, son secours m'est inutile ; la réalité surpasse en vous tous les charmes que l'imagination pourrait vous prêter. —Vous êtes flateur. —Vrai, il fallait dire : quand on aime.. .—Aimeriez-vous ! —Si je vous aime ! —Pour long-

tenps? —Pour toujours. —Oh! peut-on mentir!... Bien-tôt un nouvel Objet... —Vos attraits vous disent que lorſqu'on vous aime, on ne ſaurait changer.—Mes attraits ne m'en inposent pas; & j'ai ſi peu de confiance en eux, que je n'eſpère pas même de conſerver ma Conquête autant de tenps que je ſerai jolie. —Ah! vous le ſerez toujours! Eh! quand vous changeriez, toute ma vie je vous verrai comme vous êtes en ce moment. —Inſigne menteur (dit-elle en riant)! Mais ſuis-je donc ſi bien? —Vous n'avez pas d'égale. —C'eſt bien vague, & les détails vous enbarraſſeraient peut-être. —*M'enbarraſſeraient!* Eh! non, non; Par-exemple, cette bouche mignone, apétiſſante, que de baisers elle apelle! & ce beau ſein... —Vous agiſſez, & je ne vous demande encore que des détails! —C'eſt, je crais, la bonne manière de les donner-. Madelon ſourit avec fineſſe. Ses bras me preſſèrent légèrement, & je crus que j'allais expirer de plaiſir.....

Que les momens ſont courts, lorſqu'ils ſont heureus! ah qu'ils ſont courts!... Il falut nous quitter; & je ſuis venu t'écrire.

Adieu, chèr Ami. S'il n'eſt de bonheur que dans l'illuſion & dans la douce ivreſſe, la fraide & ſentencieuse Philosophie peut-elle le procurer?

LXVII.me
EDMOND, à PIERROT.

[Il n'aime pas moins Edmée, après ce qu'on vient de lire, & veut l'épouser : il m'envoye une Lettre d'Urſule.]

JE crais que ſouvent il dépend de nous de haïr; mais que nous aimons malgré nous, chèr Aîné. Heureus celui auquel le hasard offre tout-d'un-coup l'Objet le plus digne de ſon attachement ! qui n'eſt pas entraîné, avant que de le rencontrer, d'erreurs en erreurs!... Mon Amie; le Ciel ne m'aurait-il pas d'abord offert cet Objet de préférence dans l'aimable & naïve Edmée ? Je l'ai retrouvée il y a quelques jours, & je fus hièr lui rendre ma première visite. Elle était ſeule : je me fis reconnaître, & la priai de m'accorder un moment d'entretien. Son embarras, ſa rougeur, ſes yeus timidement baiſſés, mais qui laiſſaient percer quelque ſatiſfaction, tout ſenblait me dire que je n'étais pas effacé de ſon cœur. Ma visite fut courte, parce que je craignais d'être incomode; mais je ſuis ſorti de chés elle auſſi charmé que je l'étais la première fois que je la vis à Vaux. Qu'en penſes-tu, mon Frère ? Ferais-je mal de borner à cette Jeune-perſone toute mon ambition

& tous mes desirs? Je suis néanmoins dans une étrange perplexité : Ma Cousine a eu la bonté de me faire part de ses vues sur moi; bien-plûs, je me sens porté d'inclination à y entrer. Mais M.lle Fanchète est si jeune, & le tenps que je serais forcé de l'attendre me laisse en proie à tant d'égaremens, que je ne desespère pas d'amener ma vertueuse Cousine à penser comme moi. Elle est si bonne !... Cependant, il serait bien doux d'etre son Frère ! Fanchète est charmante..... Décide-moi, chèr Aîné : il faut ici moins consulter l'ambition, que chercher à mettre les mœurs en sûreté. Une Fille comme Edmée est capable de renplir tout le cœur qui s'attachera sérieusement à elle.

Tandis que je t'écris, l'on m'aporte une Lettre d'Ursule. Je vais te la transcrire.

LETTRE d'URSULE à son Frère EDMOND.

SI j'avais suivi mon inclination, chèr Ami, je t'aurais déja écrit vingt Lettres depuis mon arrivée: mais Madame Canon nous gêne; il faut lui demander permission pour tout; & ne voici que la 2e fois qu'elle m'accorde celle de m'entretenir avec toi. Elle me refusa l'autre jour, sous prétexte que la Lettre de mon adorable Amie servirait pour nous-deux. Je ne me plains cependant pas de l'empire qu'elle exerce sur nous;

Celle qui pourrait ſ'en affranchir, & qui je me ferai toujours une loi d'imiter, nous donne elle-même l'exemple d'une entière ſoumiſſion à Mademoiselle Fanchète & à moi. Non mon chèr Frère, je ne ſaurais m'occuper d'elle un moment ſans remercier le Ciel du préſent qu'il m'a fait, en m'accordant une ſi digne Protectrice. Que nous devons l'aimer tous-deux !... Elle a fait pour moi beaucoup de dépenſes; je te prie d'en parler à notre chèr Père & à notre chère Mère. Mais je ne ſaurais revenir de ce qu'elle m'a obligée de recevoir quelques bijous de prix, qu'il n'eſt pas indiſpenſable d'avoir, & qui font que lorſque j'en ſuis parée, je me trouve mise trop audeſſus de mon état. Je crus, la première-fois que je parus avec un beau collier, des boucles brillantes à mes oreilles, & le reſte, que Madame Canon y trouverait à redire, & que par-là je ſerais diſpenſée de les metre; car j'étais tsute-honteuse d'être ſi magnifique : mais juſtement elle, qui gronde tant pour des riens, n'a pas ouvert la bouche; elle a paru ne ſ'en pas apercevoir. Voila de ſes caprices.... Tu ſeras peut-être curieus, mon Ami, de ſavoir ce que je penſe de cette grande Ville ? Je ne la connais que très-peu encore : nous ſortons rarement, & preſque toujours en voiture, deſorte que je ſais à-peine comment les rues ſont faites,

par l'attention qu'a Madame Canon *de lever les deux portières. Si nous ſommes à pié, elle nous oblige à nous enſevelir ſous nos calèches, de-manière à ne voir exactement que le pavé. Je ne ſais pourquoi l'on ne veut pas nous permettre de prendre quelquefois l'air à la croiſée, où nous avons un très-joli balcon. Le lendemain de notre arrivée,* Mademoiselle Fanchète *& moi nous nous y étions mises, & nous avions un plaiſir infini à voir cette foule qui va comme par flots : mais ne voila-t-il pas que* Madame Canon *vint nous faire retirer, du même air que ſi nous avions commis un grand crime : & depuis il nous eſt défendu d'en aprocher. Aparenment que cela avait déplu à quelqu'un ; car j'entendis la Maîtreſſe de la maiſon qui répondait fort-haut à un Homme bien mis, qui ſortait de chés elle, & qui nous regardait en ſe retirant. Il faut pourtant avouer qu'en entrant dans Paris, du côté de la Bourgogne, je vis de très-vilaines rues, toutes remplies d'un Peuple ſale & miſérable : mais dans le faubourg Saintgermain que nous habitons, ce n'eſt pas la même chose ; & ce fut bien mieux encore l'autre jour, que* Madame Canon *nous mena aux Tuileries. Il feſait un très-beau temps, & comme il eſt rare dans la ſaiſon où nous ſommes, tout le monde en veut profiter.*

L'on m'avait prévenue que nous alions dans un lieu enchanté : je m'étais donc promis beaucoup de plaisir ; mais en ne ſongeant qu'au jardin : je me le repréſentais comme n'ayant de plûs que le nôtre, que les embéliſſemens de l'art. Mais il n'y a pas la moindre reſſenblance. La moitié de ce beau Jardin eſt en ſable ; un quare eſt deſtiné pour les fleurs, & quelques arbuſtes ; le reſte eſt planté d'arbres ſtériles. Je ſens bien que ce qu'on loue dans ce vaſte Jardin, ce ſont les compartimens, l'ordonnance ; cet air de grandeur qui ſurprend agréablement quand on y entre ; ces belles Statues, dont je comence à connaître le mérite ; la façade du Palais qui le borne d'un côté, & le reſte : mais tout cela ne m'aurait pas enchantée, ſans un ſpectacle bien nouveau pour moi, aſſurément, & qui captiva toute mon attention : ce fut une foule innombrable & brillante des deux ſexes : Je n'avais encore rien aperçu qui aprochât de cette magnificence : après cinq minutes de ſéjour dans ce beau lieu, je n'ai plus rougi d'avoir des brillans, & je crais qu'en voyant la parure des autres Dames, j'aurais plutôt rougi de n'en pas avoir de plus riches. Mais ce petit mouvement d'une vanité ſote n'a pas duré. Je me ſuis occupée des autres, ſans ſonger à moi. Cependant, je crais que je puis ſans crime,

profiter de mille choses que j'ai vues, pour mettre plûs de goût dans ma parure : cela eſt très-permis, & mon Amie elle-même le fait. Il m'eſt venu à ſon ſujet une idée, dont je me ſuis promis de te faire part : J'ai voulu voir ſi dans toutes ces Femmes ſi bien mises, j'en trouverais quelqu'une qui l'égalât en attraits : Pas une ſeule, mon Chèr, crais-moi, pas une ſeule qui en aprochât. En-général, les Femmes ici ne ſont pas belles ; mais leur goût déguise à-merveille les tors de la Nature, comme on dit. Il n'y a qu'une chose que je ne ſaurais digérer, c'eſt le rouge ; aparenment que les yeux y ſont faits ici ? Quel usage ridicule ! comment de jeunes & jolies Perſones peuvent-elles ſacrifier la fraîcheur de leur teint, à une mode inventée par des Femmes ſans phiſionomie, & ſans-doute déja ſur le retour ! Sans rouge, les Jolies ſont mieux (1), les Laides moins mal, & les Vieilles ne reſſemblent pas à des Furies : car j'obſerve que ſi le rouge paraît donner de l'éclat & de la vivacité aux Jeunes-femmes, ce n'eſt que de l'enluminu-

(1) C'eſt un problème que les plus Grands-hommes ont trouvé difficile à résoudre, que ce goût des Femmes pour les couleurs artificielles : Toutes l'ont, policées & ſauvages. Pour moi, je penſe, quoi qu'on en dise, que c'eſt un effet de leur modeſtie ; elles ſe défient du pouvoir de leurs charmes. [*Note d'Edmond.*]

re qu'il donne aux Vieilles. Quant à moi, fussé-je Duchesse, jamais je ne voudrai de ce vilain masque-là, qui de-près rend une Femme laide comme les peintures de plafond, & fait qu'il lui faut le point-de-vue du lointain pour être suportable. Je trouve aussi que notre sexe est ici trop hardi ; cela vient probablement encore du rouge, qui donne cet air-là ; & les Femmes qui n'en mettent pas, l'auront pris par imitation : quelques-unes me fixaient avec une attention qui me déconcertait & me fesait rougir : je me suis aperçue qu'elle s'en aplaudissaient comme d'une victoire. Pour les Hommes, il ne me convenait pas de les regarder ; ainsi j'ignore leur manière : mais si j'en juge par celle des Femmes, il ne doit pas être possible de les envisager (1)... *Je suis ici très-bien, mon Ami ; Je m'y plais sans pouvoir trop définir ce que je trouve d'agréable au milieu de la fange, & de mille Objets très-déplaisans. Mais je n'envisage qu'avec effroi le temps où Madame Parangon doit s'en retourner. L'idée de notre séparation m'arrache quelquefois des larmes. Adieu, chèr Frère. Donne promptement de mes nouvelles à nos chèrs Parens, en les assurant des*

(1) L'Innocente se trompe ; la plupart sont beaucoup plus modestes que les Femmes [*Note d'Edmond.*]

*mes respects. Je suis & serai jusqu'à mon dernier soupir, Ta fidèle Amie & Sœur Ursule R***.*

Mademoiselle Fanchète me charge de te saluer de sa part.

Cette Lettre, mon Ami, t'instruira parfaitement de tout ce qui regarde notre chère Ursule, & des obligations que toute notre Famille aura sans-cesse à Madame Parangon. Dis à nos chèrs Parens qu'ils peuvent se dispenser de songer à la dépense de notre Sœur; cet article me regarde. Que dis-tu de la bonne Dame Canon? Ma-foi! c'est ce qu'il faut auprès des jeunes Filles, qu'une Femme de ce caractère. Je te quitte plutôt que je ne voudrais, mon Ami; mes occupations m'apèlent. Répons-moi le plutôt possible. Adieu.

LXVIII.me

PIERROT, à EDMOND.

[Manière de penser de nos Parens à notre égard.]

Vos Lettres à la Sœur & à toi, nous ont fait beaucoup de plaisir: & la tienne en particulier, mon Edmond, nous en a causé un plus grand que tu ne saurais craire. J'ai bien vu par l'expérience, qu'une Femme serait heureuse avec toi, & que tu te dois bien conporter en mènage, puisque tu en fesais un bon avec

celle que tu as eue. Il faut pourtant que je te faſſe une petite obſervation; c'eſt que tu ne peus penſer à Perſone pour le mariage, que tu n'en ayes fait des offres à Laurote, pour la cauſe que tu ſais: ſi elle te refuſe, comme je n'en doute guère, d'après ce que tu m'en as écrit, tu pourras alors ſonger à M.lle Edmée. Je penſe comme toi, que c'eſt une Fille honnête & douce, & qu'elle t'aimerait bien; & qu'ainſi ça ne ſerait pas de mal de vous mettre enſenble; pourvu, comme tu dis, que ça ne te brouille pas avec Madame Parangon: car c'eſt à ça qu'il faut principalement mettre ton attention: partant, ſi elle y conſent, je te le conſeille: d'autant que je ſais qu'il n'eſt tel que de vivre avec ce qu'on aime; & il n'eſt pas ſûr que tu aimes un-jour M.lle Fanchète, comme tu aimes à-préſent M.lle Edmée. Il me paraît que celle-ci eſt d'une Famille de bonnes-gens; ça ne brille pas, mais ça te fera un ſoutien dans l'occaſion. C'eſt comme moi au vis-à-vis de mon Beaupère; dernièrement dans une affaire d'une petite coupe de bois que j'ai achetée, je n'ai pas eu beſoin de recourir à une autre bourſe que la ſienne, & tout était à mon ſervice. Voila mon avis. Je ſuis tranquile ſur notre chère Sœur Urſule: mais notre Père & notre Mère me chargent de te

marquer qu'ils n'entendent pas que d'autres qu'eux fourniſſent à ſa dépenſe. C'eſt leur Enfant, diſent-ils, & tant que le bon-Dieu leur conſervera la vie, ils veulent que leur chèr Enfant ſoit à leur charge, & qu'elle ne ſe croye pas orfeline. Du-reſte, ils ſentent ton bon-cœur, & t'en aiment, comme tu penſes, encore davantage. Ils me font tous les ans leur petit préſent ordinaire, & je ne l'ôſe refuſer, car ils ſe fâcheraient, & ils vont t'envoyer le tien. Ces deux bonnes Perſones, ſi peu riches, veulent encore donner à leurs Enfans, même à ceux qui le ſont plûs qu'eux, comme toi & moi; c'eſt un de leurs droits qu'ils ne cèderont jamais, diſent-ils, que de nous bien faire. Je ne te faïs pas de réflexions là-deſſus. Marque à Urſule que ma Femme ſe meure d'envie de la voir: ajoute encore une choſe que notre bonne Mère vient de me dire tout à l'inſtant, c'eſt qu'elle voudrait lui envoyer quelque petite drôlerie, ſur ſes épargnes; c'eſt, comme tu ſais, le fonds des petites douceurs qu'elle deſtine à ſes Enfans; la reſpectable Femme n'en a jamais fait d'autre uſage. Adieu, mon chèr Ami: agiſſons de concert: je ne te donnerai que de bons avis; car je te veus autant de bien qu'à moi-même.

LXIX.me 12 mai.

EDMOND, à GAUDET.

[Conduite de la Coquète qui veut aguerrir Edmond.]

TU n'as *pu voir encore ni Madame Parangon, ni ma Sœur, ni même Madame Canon ;* tu *présumes que cette vieille Bégueule* te *ferme sa porte !* Elle a tort envérité, & je lui en voudrais sérieusement, si je ne savais que la charmante Laure ne te ferme pas la sienne. Tu l'as donc subjuguée, cette jolie Laurète !.. Je ne suis pas jalous de ta bonne-fortune ; & quoique le P. D'Arras en m'en instruisant à son retour ici, ait eu l'intention de mettre la mésintelligence entre nous, je n'en suis pas moins ton Ami. Non, tu ne m'as pas trompé : boûché oomme je le suis, je ne compris pas d'abord tout le sens caché sous ces expressions : *Je n'ai travaillé que pour moi*, que tu répétais avec une sorte d'affectation. Alons, l'Ami, courage ! Mais prens-garde aux revers ! On dit qu'au Pays où tu ês, les cœurs des Belles sont plus inconstans que l'onde : tel se crait le Favori, qui déja est un Amant suranné, qu'un Successeur remplace. En-honneur, ce ne sont ni la jalousie, ni l'amour propre blessé qui me

ſont tenir ce langage : ne ſais-je pas bien que Laurète n'a pas lieu d'être contente de moi ?... La pauvre Innocente !... Elles ſont pires que d'autres quand elles s'y mettent, ces petites Diſſimulées-là. Tout ce que je dis, c'eſt ſans humeur aumoins. Tiens, pour te le prouver, c'eſt que je vais t'avouer que j'aime à la-fureur. Devine ?... *Madelon.* Non. *La blanche & potelée Berdon ſa Sœur ?* Non. *Quelqu'une de ſa coterie ?* Non : ce n'eſt qu'une petite Vignerone ; c'eſt Edmée, cette jeune, cette aimable Edmée dont je t'ai parlé dans ma dernière, & je me meurs d'envie d'en faire ma Femme. Tu vois, l'Ami, que je te cède ſur Laure tous mes droits anciens & nouveaux : je ne me réſerve d'elle que notre Fille. Si tu ſavais comme elle eſt jolie ! oh j'en ferai mon idole un-jour : elle ſera mieux que ſa Mère, je crais.

Sais-tu par quelqu'un des nôtres que je ſuis brouillé avec Madelon ? Au cas où tu l'ignorerais, je vais te l'aprendre. Le tort n'eſt pas de mon côté, aumoins. Je n'aurais jamais imaginé qu'on pût avoir auſſi peu de délicateſſe ! C'eſt ignoble, odieus, ce qu'elle m'a fait ! Il eſt permis à certaines Femmes d'être coquètes ; je le veus : il ne faut pas vieillir avec un Amant ; ſoit : mais du-moins, il eſt des

égards que l'on ſe doit, des bienſéances qu'il faut obſerver. Tu vas voir comme la belle Madelon ſ'y prend pour une rupture. Jeudi dernier... Oui, c'était jeudi : Mademoiſelle me rencontre à midi à la promenade de la Porte-du-Temple; elle était avec ſes Sœurs, & ces deux jolies Couſines, Agnès & Thérèse, que tu nommes les *Flibuſtières de Vénus*. Je les aborde : Madelon ſ'apuye ſur mon bras; me dit longtenps à l'oreille de fort jolies choſes; affecte de me donner tout l'air d'un Préféré : je ne ſais ſi c'était ma vanité, ou mon cœur, mais j'étais flaté : rendévous pour le ſoir, ſemblable au premier dont je t'ai rendu-compte : je ſuis exact, comme tu crais. Madelon était charmante; mais elle paraiſſait m'éviter : je la prens pour danſer; ſon air eſt diſtrait : elle prétexte une indiſpoſition pour ne pas continuer, & me donne ſa ſeconde Sœur, la jeune Manète. Tandis que je ſuis avec cette Enfant, Madelon diſparaît. Je ne m'en aperçois pas ſi-tôt : Manète m'amuſait : tu ſais comme elle eſt gentille ? ſans la petite inperfection de ſa taille, elle l'enporterait ſur ſes deux Aînées. Enfin, je reviens à moi-même, & je me hâte d'aler joindre ma Belle. La première porte eſt fermée : je ſuis au deſeſpoir : après quelques mo-

mens d'impatience, je la vois s'ouvrir; & Madelon paraît. Je veus m'excuser, elle sourit malignement. Je la crais fâchée; je la suis; elle me prend pour danser. Mes yeux, par-hasard, étaient tournés vers la porte de la Salle qui répondait à la chanbre de Madelon; un grand jeune Blondin, que je me souvins de n'avoir point vu, durant l'*éclipse* de la Belle rentre en *catimini*. Ce fut un trait de lumière, qui me blessa cruellement. Quoi! déja l'on m'en préfère un autre! Je vaus donc bien peu (me dis-je en moi-même)? Je me sentis humilié: au-lieu de me plaindre, je n'ôsais presque lever les yeus sur la Traîtresse. Je ne cherchai plus à l'entretenir, & je me retirai de bonne-heure. Ma conduite alarma l'Infidelle, sans-doute: le surlendemain j'en reçus ce Billet.

Vous êtes un Enfant; il faut bien vous pardonner ce qu'on ne vous passerait pas si vous étiez un Homme-fait. Pourquoi donc cette humeur, cette fuite précipitée, cette attention à m'éviter avanhièr au soir? Défaites-vous de ces faiblesses-là: il vous siéd bien de bouder! Dites-moi donc, mon joli Monsieur, que vous dois-je? Rien, je pense. Mais vous? Vous me devez, Monsieur, de la reconnaissance:

naissance : c'est le moindre prix que je puisse exiger de mes bontés.... Voyez, s'il vous plaît, combien vous êtes injuste ! Parce que je vous ai bien traité ; que j'ai fait pour vous ce que l'on ne fait que pour un Amant aimé, je me suis privée de ma liberté, aparemment ; & devenue la très humble Esclave de ma Conquête, je dois pour elle refuser tout l'univers, être injuste avec tout le monde, & prodigue pour elle-seule ! Je le répète, quels sont vos droits ? Ceux que ma bonté vous donne, Monsieur ; ce sont les seuls que vous ayiez. A votre petit air entreprenant, je vous crus l'autre jour plus formé que vous ne l'êtes !... Je veus remplir les intentions de notre Ami, achever votre éducation. Avanhier ; je vous fâchai ; voici mon excuse. Le Jeune-homme que vous avez vu rentrer après moi, & qui vous tient tant sur le cœur, était chés ma Bonne longtenps avant vous. Il ne manque pas de grâces, il est bienfait, il était arrivé de la veille, il partait le lendemain pour retourner à la campagne où il réside : nous nous connaissions du temps qu'il cléraillait ici : dans l'entretien que nous eumes ensemble avant votre arrivée, il me rapela notre liaison ; il me fit un tableau de sa situation dans un village, si triste & si touchant, qu'il excita ma

pitié. Il me fit enſuite entendre, que je pouvais adoucir toutes ſes peines paſſées, & lui procurer la force d'en ſuporter de nouvelles, ſi par quelques bontés, je lui donnais lieu de ſe retracer agréablement dans ſa ſolitude ſon ſéjour à la Ville. J'ai trouvé cela fort raisonnable; & par pure complaisance.... Ce pauvre Garſon alait s'en retourner.... Là, mettez-vous à ma place, n'en auriez-vous pas fait autant? Et voila tout mon crime. Aprenez à être plus juſte, une autre fois. Car pour moi, qu'y ai-je gâgné? Edmond, envérité, à tous égards, il ne vaus vaut pas. A ce ſoir, beau Boudeur: je ferai la paix, pourvu que tu me demandes pardon.

Ce Billet a manqué ſon effet, Papa: je venais de voir la jeune Edmée, lorſque je l'ai reçu. Elle ſurpaſſe Madelon; elle eſt, ſi vous voulez, plus inhumaine; mais je m'accomoderai de ce petit défaut-là. J'écrivis hièr à mon Frère à ce ſujet; & je me déterminerai tout-de bon d'après ſes conſeils, les tiens, & ceux d'une Perſone que je revère.

Sais-tu que la contagion me gâgne, & que je deviens hypocrite? Vous autres, vous ne rougiſſez de rien. Mais moi, je n'ôserais encore me montrer tel que vous m'avez rendu. Lorſque j'écris à mon Frè-

te, je tens un voile sur mon cœur, pour dérober à ses regards les ravages que vous y avez faits. Tu sentiras dans quel sens il faut prendre tout ce que je te dis-là, chèr Mentor. J'aurais bien peu profité de tes leçons, si je crayais encore à cette vertu gothique de mon Village. Mais je me ferai toujours un devoir de respecter les préjugés de mon Frère. A-propos, écris-moi de manière que je puisse lever ses scrupules au sujet de Laure: car il me dit tout-bonnement, que je ne saurais me marier qu'elle n'ait refusé ma main. Nos Amis t'embrassent. Tu estimes leur amitié ce qu'elle vaut (à l'exception de celle de D'Arras, malgré la petite malice qu'il t'a voulu faire). Mais la mienne est sincère; & tu sais qu'elle le doit être, même dans le système de ton Docteur Epicure, qui dit qu'*elle est un champ qu'on sème.*

[*Nous croyons nécessaire d'avertir ici le Lecteur que nous avons suprimé, sans aucune indication, beaucoup de choses qui l'auraient éclairé sur la nature de l'attachement de Gaudet pour Edmond : le voile ne peut être trop épais là-dessus : d'ailleurs ces choses ne produisent aucun effet pour le dénoûment de l'Ouvrage, le Corrupteur ayant changé de vues & de goûts, à l'occasion de Laurète, dont il devient éperdûment amoureux.*]

LXXme

PIERROT, à Mme PARANGON.

[Il présent sa Cousine sur son mariage avec Edmée, & lui fait adroitement entendre qu'il craint sa passion pour elle.]

MADAME & très-honorée Cousine: S'IL était possible que quelque chose me consolât de votre absence, la Lettre que vous m'avez écrite l'aurait fait. Celle que je viens de recevoir d'Ursule augmente encore mon attachement pour vous, avec mes obligations. Ce n'est pas que j'espere d'être jamais digne par-là de toutes vos bontés; non, Madame, tout ce que vous faites pour ma Sœur & pour moi est trop au-dessus de notre reconnaissance; il ne nous reste qu'assés de confiance dans cette même bonté que vous déployez sur nous, pour craire encore que vous agréerez l'insuffisance de nos remercîmens.

Souffrez, Madame, que je vous fasse part d'un projet, que je n'exécuterais cependant qu'après que vous l'auriez trouvé bon. Vous savez quelle est ma faiblesse. Dans l'âge des passions, l'on est trop peu maître d'un cœur à qui la douceur d'aimer n'est plus inconnue: soit par l'effet d'une habitude déja formée, soit que mon

caractère m'y porte plus violenment qu'un autre, je ne saurais supporter le vide de mon cœur. J'ai revu la jeune Edmée, dont je ne doute plus que M.me Loiseau ne vous ait parlé ; je vous avouerai qu'en la revoyant, j'ai retrouvé dans mon cœur les sentimens qu'elle m'avait inspirés à Vaux ; & que je crais ne pouvoir agir plus prudemment que d'unir mon sort au sien. Je vous aquerrerais par-là, Madame & chère Cousine, une nouvelle Admiratrice ; à-moins que vous ne fussiez d'un avis différent. Les périls se multiplient ici sous mes pas ; il en est de plus dangereus encore dont je n'ôse parler ; l'aimable Edmée m'en garantirait : il me le semble dumoins, à l'éloignement que j'éprouve, depuis que je l'ai revue, pour les parties de-plaisir où l'on m'avait entraîné. Je pense tout-haut avec vous, ma belle & vertueuse Cousine. Oserais je, si je vous connaissais moins, instruit comme je le suis de vos dispositions en ma faveur, vous prier de donner votre agrément à mon union avec la jeune Servigné ? Mais je sais trop que cette âme noble, aussi grande qu'elle est pure, qui anime la plus adorable des Femmes, vous fait penser d'une maniere infiniment supérieure au reste du monde. Vous le savez, il est un âge pour l'amour : votre toute aimable

Sœur en eſt loin; & j'ai lieu de craindre, que lorſqu'elle y ſera parvenue, nous ne ſoyions plus aſſés bien aſſortis, qu'elle ne me dédaigne en-un-mot. S'il faut dire encore plûs, je cherche à m'arracher des filets d'une Coquète, qui pour m'y retenir, emploie l'attrait ſéduisant de la volupté.

Tel eſt mon malheur, que je ne puis conbattre un goût que par un autre, & renoncer aux plaisirs illicites qu'en leur ſubſtituant des plaisirs permis, auſſi vifs, & plus durables. Je trouve dans Edmée plûs d'attraits que dans celle que je veus quitter, avec l'innocence, la pudeur qui manquent à ſa Rivale. Elle enporte la balance; mais celle-ci, toujours aux aguets, ſurprendra bientôt un cœur trop faible, & toujours pronpt à ſ'enflâmer, ſi je ne le livre tout-entier à l'Objet le plus méritant par une union ſainte. Vous ſentez bien, Madame & très-chère Couſine, que dans tout ceci, mes plus grands ennemis ſont au dedans de moi-même; ce ſont mes paſſions; Edmée ne les ſatiſfera qu'en recevant ma foi; ſa Rivale ne demande autre chose que le moment où l'on eſt dans ſes bras. Voila tous mes ſecrets, mon adorable Couſine; je vous en fais dépositaire; les voila tous, excepté un, & c'eſt celui-là qui cause le plus grand danger, car il me force à me jeter hors de moi-même, pour me diſtraire

d'une trop douce idée, ſur laquelle il eſt plus périlleux de s'arrêter, que ſur des charbons ardens. Soyez l'arbître de mon ſort.

Je ſuis avec un profond reſpect, & le plus tendre attachement, &c.

LXXI.me

EDMOND, à LOISEAU.

[Comme il craint de fâcher Madame Parangon, il lui fait écrire : Enſuite il parle d'une promenade fort agréable avec Edmée & ſa Sœur.]

PRIE ta Femme d'écrire ſur-le-champ à ma belle Couſine en ma faveur, mon Chèr. Tu demandes, *de-quoi ſ'agit-il ?* Un moment, & tu vas l'aprendre. Ton très-attaché & très-peu ſage Ami fait des ſiennes, depuis votre abſence : ſ'il était auprès de vous, il vous ferait volontiers ſa confeſſion générale, mais il n'ôſe la confier au papier. Il va ſeulement vous avouer ce qui eſt le plûs à ſon honneur. Il aime. *Ce n'eſt pas un crime*, dira ta charmante Conpagne. Il aime cette jeune & touchante Edmée que nous rencontrames à Vaux ; il veut l'épouser. Ta Femme va trouver encore cela tout naturel. Mais il desire l'aveu de Madame Parangon, pour laquelle il réunit tous les ſentimens que peuvent inſpirer l'Amie,

l'Amante, & les liens du sang; & cette Dame a d'autres vues, que vous connaissez. Vous n'ignorez pas non-plûs combien j'en fus flaté, lorsqu'elle m'en instruisit: mon cœur était... libre; c'est-à-dire, que je *n'ósais* rien aimer de préférence: la perspective d'un bien précieus, la possession éloignée d'une Jeune-personne que mon imagination me peignait ravissante, offraient un espoir d'autant plus flateur, que dans la situation où j'étais, je n'aurais pu jouir d'un bonheur plus présent. Mais j'ai revu la jeune Edmée; malgré moi, mon cœur s'est ouvert une seconde-fois au délicieus sentiment que sa première rencontre y avait élevé. Comme vous connaissez tous deux cette charmante Fille, je reclame la médiation de Madame Loiseau, & la suplie de l'enployer pour moi auprès de ma Cousine. Ce que je crains, mes bons Amis, ce n'est pas un refus; c'est de l'affliger. En lui peignant tout le mérite d'Edmée (que je me rapèle qu'elle a vue) j'espère que ta chère Conpagne pourra l'amener à m'aprouver: car c'est précisément-là ce que je demande.

Je vois souvent ma jeune Maitresse depuis que nous avons renouvelé connaissance; mais je ne veus lui parler mariage, que lorsque je n'aurai plus de difficultés

cultés à lever. Elle eſt vertueuſe, tendre, ingénue : la conduite de ſa Sœur aînée, qui m'a pris en affection, & qui favoriſe nos entrevues de tout ſon pouvoir, expoſerait un-peu l'aimable Edmée, ſi mon reſpect n'égalait mon amour. Elles ſavent mon mariage, & que je ſuis veuf; mais elles ſemblent éviter de m'en parler. De mon côté, comme il n'eſt pas encore à-propos que je paraiſſe devant leurs Parens, je fais ma cour à la Sœur aînée, qui engage ſa Cadète à m'accorder des rendévous; & pour me faire le plaiſir tout-entier, elle l'acconpagne, afin de nous laiſſer ſeuls plus ſûrement, quand nous ſommes dans un endrait écarté. Je ne ſavais d'abord à quoi je devais attribuer cette conduite, dans une Fille honnête, comme eſt cette Aînée; le myſtère vient de ſe découvrir, & la fin de ma Lettre vous en inſtruira.

Ce matin, nous avons été dans ce petit bois de peupliers qui eſt au-deſſus du bâtardeau, ſur les bords de l'Ione (lieu charmant, où vous avez quelquefois *ſoupiré vos amours*); nous nous ſomes aſſis dans l'endrait le plus touffu. Cathos (la Sœur aînée) ſ'eſt éloignée ſous prétexte de cueillir des narciſſes ſur le bord de la rivière. Me voila donc ſeul auprès d'Edmée. J'exprimais à cette charmante Fille, ma vive

tendreſſe : une rougeur modeſte répandait ſur toute ſa perſone, ce piquant, & cette retenue intéreſſante qui pénètre le cœur. Je lui ai pris la main : elle ne l'a pas retirée ; mais elle a baiſſé ces yeus agaçans, qui ſenblent toujours étinceler des feús de l'amour. Je lui ai dit, —Belle Edmée, il n'eſt rien qui vous égale—. Elle a levé la vue ſur moi, & ſes beaux yeus noirs ſe ſont fixés un moment ſur les miens ; l'éclair qu'ils ont lancé, a été ſa réponſe. —Que vous êtes aimable ! (ai-je repris) que vous méritez d'être aimée ! —Je n'avais pas encore desiré de l'être. —Quoi ! votre cœur, toujours inſenſible... —*Inſenſible !* (& ce mot a été ſuivi d'un petit ſoupir.) —S'il ne l'eſt pas, heureus mille fois celui qui l'a touché ! —N'allez pas craire un inſtant (a-t-elle dit avec vivacité) qu'un autre—... (Elle a rougi & baiſſé la vue.) Mais cette repartie, auſſi prompte que naïve, m'a enchanté : j'ai diſſimulé pourtant. —Je ſais bien que vous voulez vivre dans l'indifférence. —Mais, coment donc (a-t-elle repris) craindrai-je que vous m'aimez ? —Ce n'eſt pas la même chose ; je vous le jure, & ſuis prêt à vous le prouver. —Et moi, je dois me taire : notre rôle ne peut être le même. —Charmante Enfant !... Daignez me dire ſi je puis eſpérer ? —Vous ne m'avez

que trop devinée. —Sans une assurance précise, j'aurai toujours de l'incertitude. —Quant une Fille écoute, comme je le fais, l'Amant qui lui dit qu'il aime, elle a répondu. —Oui, quand il est présomptueus; mais s'il est modeste & timide, il faut un langage plus clair;... il est des preuves plus sûres. —Eh-bien, parlez; je vous donnerai toutes celles que vous demanderez. —*Toutes!* Edmée, *toutes!* —Oui, toutes celles que vous demanderez; & je verrai par-là comme vous m'aimez... Ne soyez pas surpris de ce langage; je lisais hièr, qu'*une Fille risque moins auprès de celui qui l'aime comme il faut, qu'avec un Homme indifférent; que le premier est le gardien de son innocence; & que le second ne cherche qu'à la détruire.* Vous m'aimez, j'en suis sûre; le ton dont vous me parlez, vos regards... On ne m'a jamais parlé, on ne m'a jamais regardée de cette manière-...

Ah! mes bons Amis, comme la véritable innocence est respectable! elle est naïve, mais non pas aveugle. Je connais une Coquète qui joue quelquefois la naïveté, qui aurait bien su donner une autre tournure à ses réponses, & un autre terme à mes questions. Je me sentis pénétré d'un sentiment si tendre, que je n'ai jamais rien éprouvé de pareil, si ce

n'eſt pour.... cette Femme divine que nous adorons tous. J'ai baiſé la main d'Edmée; ma bouche eſt reſtée longtemps colée ſur cette main, qu'elle me laiſſait : c'eſt tout ce que j'ai ôsé, tout ce que j'ai desiré dans ce moment. Mais enſuite !... Ah ! mes Amis, ſi vous connaiſſiez l'état actuel de mon cœur, vous frémiriez du danger qu'a couru mon Amante; ou vous admireriez l'inſurmontable pouvoir de la vertu.

—Je ſuis heureuse ! (m'a dit Edmée, lorſque j'ai levé les yeus ſur elle;) le moment qui vient de s'écouler n'a point encore eu de pareil dans ma vie. —Ni dans la mienne, ai-je répondu. —Et ce mot en augmente le charme. —Edmée ! —Mon Ami ! —Vivons l'un pour l'autre. —Oui : aimons-nous éternellement. —Fille adorable, jurez-le moi.—Non, vous crairiez peut-être un-jour ne devoir ma conſtance qu'à la crainte de me parjurer. —Et-puis, l'amour quelquefois s'endort ſur les ſermens. —Mon Ami, n'en fesons donc jamais. —Jamais ! il en eſt un pourtant.... —Oh ! celui-là, celui-là ! je vous le ferai—. Il faudrait la voir & l'entendre dire cela. J'ai ſenti que je m'exposais à ſortir des bornes que je m'étais preſcrites, en prolongeant un ſi délicieus entretien; & pour rompre le

charme, je me ſuis levé, j'ai donné la main à la charmante Enfant que j'aimerai toute ma vie, & nous nous ſommes raprochés du bord de la rivière où ſa Sœur était aſſiſe.

L'intime union qui règnait entre nous, a charmé la bonne Catherine; c'eſt, comme vous ſavez, une groſſe Réjouie, qui n'eſt pas ſans attraits: ſon éternel enjoûment lui va, parce qu'il eſt une ſuite de la bonté de ſon cœur, & ce bon cœur, elle le porte ſur les lèvres. Je me ſuis aſſis entre les deux Sœurs. Après un entretien ſur des choſes indifférentes, Catherine m'a dit, qu'elle avait vu toute ma Famille, lorſqu'elle était venue ici; & elle m'a demandé lequel de mes Frères était marié? Je lui ai répondu que c'était le ſeul qu'elle n'eût pas vu. Elle a rougi: c'eſt, je crois la première-fois que cela lui arrive. —Savez-vous, a-t-elle continué, ſi un gros, dant les cheveux châtains tonbent en boucles ſur ſes épaules, a une Maitreſſe? —Il n'en a pas, ai-je répondu. —Vient-il quelquefois vous voir? —Rarement; c'eſt un plus jeune, nommé Bertrand, qu'on m'envoie preſque toujours. —Comment nommez-vous donc celui dont je parlais? —Georget. —Et jamais il ne vient ici? —Il y viendrait, ſi vous paraiſſiez le deſirer.

—Oh ! ce que j'en dis.... J'espère, s'il venait, au lieu de Monsieur Bertrand, & quand vous serez connu chés nous, que vous nous feriez l'honneur de nous l'amener;... ainsi que toutes les Personnes de votre Famille, qui viendront vous voir—. Je l'ai assurée, que je n'y manquerais pas. Ou je me trompe fort, ou M.lle Catherine en veut à Georget. Et tant mieux, mes bons Amis ! le Parti serait avantageux pour mon Frère : Le Papa Servigné possède vingt arpens (1) de vignes des meilleures du territoire; deux maisons dans la Ville, outre celle qu'il habite; quelques terres à-bled; trois arpens de luserne au Fauxbourg, sur le bord d'un ruisseau; il serait aisé de retirer un revenu considérable de ce dernier bien en le convertissant en potagers: outre cela quelques rentes bien hypothèquées. Je tiens ces détails de Personnes au fait de ses affaires: enfin, je vois là-dedans une convenance depuis pour mon mariage avec Edmée. Mon Frère s'établirait ici; comme il est au fait du travail des champs & des vignes, il vivrait avec notre Beau-père; un jour il aurait l'administration de ce qui nous appartiendrait en commun....

Dieu veuille que tout ceci ne soit pas

(1) Les vignes de ce Pays valent depuis mille livres, jusqu'à mille écus l'arpent.

des chimères. Je compte sur les bons offices de Madame Loiseau ; car tout le minucieux détail que je viens de faire est pour elle, afin qu'elle s'en serve de la manière qu'elle jugera convenable dans sa Lettre à ma belle Cousine.

LXXII.me

EDMOND, à PIERROT.

[Ce que peut sur une âme honnête l'amour trop écouté, mais qu'on se déguise.]

Deux Lettres, cher Frère, dont je te fais part, & toutes deux contraires à mes vues, mais par des motifs différens. La première est de ma respectable Cousine ; la seconde, de ma Gaudet.

LETTRE de Mme BRANGON à EDMOND.

ÉTAIT-CE avec moi, mon Cousin, qu'il falait prendre un ton de cérémonie ? Votre première Lettre était plus simple, plus amicale. Dans celle-ci, vous semblez me craindre. Dois-je vous dire que vous avez raison ?... Heureux Hommes ! (si la licence conduisait au bonheur) tous vous est permis : dès que vous desirez, c'est une sainte, une indispensable loi de vous satisfaire ; vous attaquez de tous côtés ; des raisons, vous en donnez : l'on ne saurait vous refuser. O mon Ami !

vous faites bien-peu pour moi! Mais je ne veux pas vous faire acheter par des reproches un consentement dont vous pouvez vous passer. Pourtant, faisons une comparaison de votre état au mien... Edmond, quelle différence énorme s'offre tout-d'un-coup! D'un côté, la liberté, les plaisirs: de l'autre: hélas! l'esclavage, la privation.... Je n'avais qu'un Ami; mon cœur se fesait une affaire de son bonheur: je lui destinais.... Que la félicité d'Ursule, celle de ma Sœur & la vôtre eussent répandu de douceur sur ma vie! Oui, je l'aurais mieux sentie que vous-mêmes. Il faudra donc que j'aye un autre Frère!... Si vous le voulez, mon Cousin, j'y consens. Ne craignez pas de perdre mon amitié... Mais je perds de vue moi-même la comparaison que je voulais faire.

Colète C··, née sensible, faite pour être heureuse par sa sensibilité, se voit obligée d'abjurer un sentiment plus cher à son cœur que l'existance, mais beaucoup moins que la vertu. Elle porte dans son sein, à un degré qui n'a pas de mesure, le goût d'un tendre attachement (elle ne balance plus à vous le dire); & si elle ne se tenait pas toujours sur ses gardes... Sans doute elle n'aurait pas manqué de la frivole excuse d'un penchant irrésistible. Elle s'est jetée dans les

bras de l'amitié & de la Nature, pour éviter l'amour: elle s'y croyait sûre: on veut l'en arracher; on veut briser les barrières qu'elle s'efforce d'élever entr'elle, & le danger. Car elle ne s'en impose plus à elle-même: mais elle n'a pas fait la découverte qui l'épouvante encore, avec celui qu'elle évite. Une jeune Beauté qui lui retraçait des traits chéris, fut celle qui l'éclaira; elle sentit qu'elle l'aimait trop pour une Amie. Que cette découverte l'affligea!... Elle s'interdit pour-lors avec la Sœur, jusqu'aux choses dont les plus Scrupuleuses sont bien-loin de se faire un crime; & plus sévère à son égard que ne le sont pour les Victimes confiées a leur barbarie les hideux Gardiens des Beautés Persanes; elle trembla de profaner l'amitié par une caresse sortie d'une source impure. Elle se contint, Edmond; elle n'a pas le plus petit écart à se reprocher dans ses actions. Mais si vous saviez combien son cœur a souffert!... O mon Ami! que de combats pour tromper la destination de la Nature!... Elle s'était bornée à jouir de la félicité d'une Autre; elle voulait rendre légitime un attachement dont sa vertu s'effarouche, en lui donnant un Frère pour objet.... Vous ne le voulez pas, Edmond; vous alez la contraindre à diminuer des sentimens qui

fesaient son bonheur ; mais qu'il ne lui conviendrait pas de nourrir pour le Mari, d'une Étrangère....

Mais que tout ceci ne vous arrête pas, mon Cousin ; si la main d'Edme est nécessaire à votre repos, ou s'il n'est plus d'autre moyen que le mariage pour vous soustraire à des périls que je crais devinez....

Ursule ignore tout. Je dévore seule mes peines. Le Conseiller vient quelquefois ; je lui parle rarement ; ma Tante l'entretien ; Ursule ne le voit jamais. Madame Canon, toute difficile que vous la savez, est très-contente de lui. Je souhaite ce mariage, pour elle, pour vous, & pour moi. Cette aimable Sœur vous embrasse. Je vois qu'elle voudrait bien que je lui lusse ma Lettre ; mais il n'y a pas moyen. Fanchète, ... dois-je vous le dire ? je crais que le cœur de cette Enfant ressemble au mien : elle me tourmente pour que je lui permette de mettre deux mots au bas de ma Lettre... J'y consentirais s'ils étaient pour son Époux. Adieu, mon cher Cousin : aimez-nous davantage, ou aimez-nous plus indifféremment. Je parle pour toutes trois.

Mon bon Frère, si tu me voyais ! Oui, dans ce moment, je suis encore digne de ma Cousine, de Fanchète & de toi.... Allons, me voila déterminé.

fermement réſolu.... Je forme même un projet que je te dirai... Il faut l'imiter, cette Femme courageuse...! Oh! que je l'en eſtime !... tant de combats, & de victoires! de faibleſſe, & de vertu !... Mais avant que de t'entretenir de mon projet il faut te tranſcrire la Miſſive de mon Couſin.

LETTRE de GAUDET à EDMOND.

AME triviale & commune, dis, es-tu faite pour le bonheur ? Tu n'as pas même la faculté de le ſentir. A-peine libre; à-peine entré dans le tourbillon des plaiſirs ; tu me parles déja de te lier avec une innocente Bergère, jolie fade, vertueuſe & bégueule ; qui toujours ſoupirera, t'aimera, t'adorera : qu'il faudra ſincèrement, tendrement, conſtamment, éternellement chérir, aimer, ſervir ; ſous-peine d'être un traître, un parjure, un perfide ; le plus injuſte, le plus dur, le plus ingrat de tous les Hommes. Oh ma-foi, l'Ami, franchis le pas, & te voila perdu ſans reſſource... Ecoute, tu n'es pas d'âge ni d'état à renoncer à la ſociété; tremble de te préparer des repentirs. Et-puis, qu'eſt-ce donc que ta petite Edmée ? Où préſenteras-tu cela ? Dans les cercle brillans du Grand-Caire (1) & de ton Village ſans-doute. Oui, vous

(1) Quartier de la Ville qui n'eſt habité que par des Vignerons & des Charretiers.

pourrez, dans les campagnes raboteuses de ton desert, filer la conſtance à l'ombre d'un noyer; vous parcourrez enſemble vos ſeigles, vos orges & vos aveines : lorſque la faulx abbattra l'herbe de vos luſernes & de vos prés, vous fanerez enſemble : douce occupation des Amans ruſtiques !... Mais ces ſots plaiſirs eux-mêmes paſſent comme la fleur que coupe la faulx ; le dégoût ſurvient, & le dégoût eſt éternel : alors mon imbécile Épous s'ennuie, gémit, enrage..... Eh ! meurs de honte, Edmond ! Jeune, bien-fait, avec du talent, ôse envisager la fortune. Et ſans parler de ton art (où tu fais des progrès rapides) il te reſte mille moyens de t'avancer, qu'un mariage auſſi mal-aſſorti peut écarter. Que des idées nobles ſuccèdent à ces vues étroites, bornées, ordinaire défaut des Gens de Village : J'ai des projets pour toi, depuis que je te connais mieux ; je me ſuis mille-fois repenti d'avoir donné les mains à ton premier mariage : laiſſe-moi donc te ſervir à ma manière. Comme je te l'ai tant dit, tous nos Moraliſtes, Philoſophes ou Chretiens, disent que l'Homme eſt déchu ; mais ils donnent à cette maxime vraie, un ſens différent : ſais-tu le ſeul moyen de rendre à l'Homme toute ſa dignité première ? C'eſt de dépouiller tous les préjugés, de briſer ces entraves d'une éducation meſquine, qui nous

courbent ſous leur joug. Mon chèr, il n'y a plus que deux états dans le monde, celui d'eſclave, & celui de maître. Le Sage dédaigne le dernier; il abhorre l'autre: il ne veut point de fers, & n'en donne à perſone: tout ce qui peut gêner la liberté, lui deviens odieus; il renoncerait aux paſſions, même à celles qui ſont deſtinées à lui faire ſentir délicieusement ſon exiſtance, ſi elles l'aſſerviſſaient. Crai-moi, ſ'il eſt des Femmes qui puiſſent faire ton bonheur, ce ne ſont que celles qui reſſemblent à Madelon... Je n'ai pu m'empêcher de rire de la ſotise! Va-t-en dont en Perſe, mon pauvre Edmond, & fais publier le kourouk *devant ta Belle. Un Asiatique jalous, eſt un Homme ordinaire: mais un Français jalous! c'eſt un monſtre; car il eſt contre nature; ſon climat, ſes mœurs, tout ſ'y opoſe.*

Le Billet que Madelon t'a écrit, n'aurait pas manqué ſon effet, ſi tu étais plus ferme dans tes principes; il rend de tout des raisons ſatiſfesantes, & j'en ſuis on ne ſaurait plus content. Cependant, aprens qu'il n'eſt qu'un badinage; le Blondin n'a pas été ſi loin qu'on te le dit; c'eſt un Parent qui demandait un ſervice, & qui n'a fait que lire un Mémoire où ſes raisons étaient détaillées; il falait les entendre pour le ſervir. Ta jalousie a diverti; l'on

a voulu s'amuser, & tu és le bouffon de l'avanture. Cela n'eſt pas conſolant!

Que veut dire, je te prie, la fin de ta Lettre, & qu'entens-tu par hypocriſie? Si ſinple encore!..... Se conduire avec certaines Gens d'une manière conforme à leurs préjugés, nommes-tu cela hypocriſie? Moi, je dis que cette hypocriſie-là eſt une vertu ſociale; ce n'eſt plus un maſque perfide dont on ſe couvre, c'eſt un doux aſſentiment, qui flate toujours ceux pour qui on l'a; parce qu'il leur montre un deſſein formé de leur plaire, & de leur inmoler tout ce que l'on peut; en un mot, cette hypocriſie prétendue eſt la vraie politeſſe.

Je réſerve l'article qui me regarde pour le dernier. Tu devines aſſés juſte: Laure ne veut pas entendre parler de mariage: Elle ſe trouve heureuſe; ſa Mère entre dans nos principes, & tout va le mieux du monde. J'ai trouvé mon intérêt à te ſervir; mais tu ſais bien que je t'aurais ſervi, quand je ne l'y euſſe pas trouvé. Adieu, mon cher Edmond; point de mariage; point d'enfances pareilles: parcourt la carrière qui t'eſt ouverte; & ſi quelquefois tu crains d'y broncher, apèle à ton ſecours,..... Ton Ami pour la vie.

Ne va pas croire, mon cher Aîné, que cette dernière Lettre me détermine, celle de M.me Parangon pouvait ſeule me

faire remporter sur moi-même une victoire, ... bien grande, je t'assure ! . . . Mais voici le projet que je t'annonçais, en commençant.

Bertrand doit venir ici passer les Fêtes de Pentecôte; prie nos Parens d'envoyer aussi Georget; &, pour ne te plus tenir en suspens, je te dirai tout-d'un-coup, que je ne vois pas dans notre canton, de Partis plus avantageux pour nos deux Frères, que les deux jeunes Servigné. Je préviendrai Catherine de la moitié de mon dessein, & je suis sûre qu'elle travaillera de tout son pouvoir à la réüssite. Il faut l'avouer, je ne pourrais me résoudre à renoncer tout-à-fait à Edmée, & à la voir passer dans une Famille étrangère; il me semble que je serai heureuse par elle dans la personne de Bertrand; il est doux, aimable de figure & de caractère; il ne pourra voir une Fille comme Edmée, sans s'y attacher, & s'il l'aime, pourra-t-elle lui refuser son cœur ? Je le répète, je ne puis la céder qu'à quelqu'un qui me soit cher, aussi cher que moi-même. Cependant, il ne faut pas croire que cet échange puisse se proposer tout-d'un-coup; je ménagerai les choses, & en attendant, nous demanderons toujours Catherine pour Georget. Marque-moi ce que tu penses de tout cela, quand

nos Frères viendront. J'ai résolu de ne plus voir Edmée qu'avec eux.

Je suis, chèr Aîné, tout amitié pour toi & pour eux, &c.

LXXIII.me

PIERROT, à EDMOND.

[Je soupçone & crains du déguisement.]

NOTRE Père & notre Mère aprouvent ton double projet, mon chèr Edmond ; & ils envoyent Georget avec Bertrand. Ils souhaitent de tout leur cœur, pour toi, l'honneur que veut te faire M.me Parangon, & ils sont fort étonnés que tu ayes pu balancer. La Lettre de cette bonne & douce Dame, que je leur ai lue en partie, les a fait pleurer de joie : je ne leur ai pas montré l'autre Lettre. Ils espèrent bien de la consolation de toi, & de notre chère Ursule dans leur vieillesse, qui l'avance. Ils s'entretiennent à tout-moment entr'eux-deux & avec moi, de la favorable occasion qui se présente d'établir deux de leurs Garsons avantageusement & avec d'honnêtes-Filles ; car tu sais que nous ne sommes pas riches, & que nous sommes beaucoup ; & ils ne se repentent plus de t'avoir envoyé à la Ville, puisque tu te comportes bien, & que tu songes à tes Frères, qui est ce qu'ils

avaient

avaient eſpéré de ton bon naturel. Voila ce qu'ils m'ont comandé de te marquer pour eux, en t'enjoignant de mettre de la prudence & de l'attention, dans tout ce que tu feras pour nos Frères & pour toi. Pour-à-l'égard de moi, chèr Frère, je ne ſuis pas ſi tranquile. O mon Ami! prens bien garde que la Ville & ſes pernicieuses maximes ne te corrompent! Je n'entens quasi goute à la Lettre de ton dangereus Cousin; je ne ſais ce que c'eſt que la D.lle Madelon; mais je trouve ça bien cavalier & bien ſingulier! Selon moi, mon Edmond, il y a deux ſortes d'Hypocrites; ceux-là qui començant à ſe corronpre, rougiſſent des fautes qu'ils comettent & les cachent par honte; & le Scélérat qui n'en rougiſſant plus, & qui ayant étouffé les remords, eſt méchant avec adreſſe, ſe plie, ſe replie, pour ſuivre ſes panchans pervers, & prend le maſque d'homme-de-bien, pour mieux ſe jouer des Honnêtes-gens. l'Hypocriſie fut en tout tenps la protectrice du crime; quand il comence, c'eſt comme un onbrage qui l'abrie du ſoleil; quand il eſt formé, c'eſt un voile avantageus, qui enpêche d'en voir la laideur. Evite-la, mon Frère; car la ſeule habitude de ſe déguiser, ferait venir le goût du vice, quand on ne l'aurait pas. Quant à Lautote, ne

m'en parle plus; ça te ravale dans mon esprit; elle est notre Parente, & sa perte vient de nous; car je vois bien qu'elle se perd. Et s'il était en mon pouvoir de la retirer, sans faire plûs de mal que de bien, je la retirerais: mais tous les moyens me manquent, & je n'ôse te dire de t'y employer, de peu qu'il n'en arrive pis encore. Au vis-à-vis de M.lle Servigné, fais tout pour le mieux. Edmée me plaît: si cela se pouvait avec Bertrand, je voudrais bien qu'il l'amenât ici, elle serait l'amie de ma Femme; & je sais qu'elle l'en aimerait mieux de ce que tu l'as aimée. Nous t'enbrassons tous. Je suis ton meilleur Ami & Frère.

LXXIV.me

EDMOND, à PIERROT.

[Il présente nos Frères chés le Père Servigné, & me fait part d'une Lettre d'Ursule:]

NOS deux Frères & moi nous avons rendu visite au Père d'Edmée. J'avais prévenu Georget & Bertrand; Catherine avait prévenu son Père, & m'avait présenté moi-même deux jours auparavant, comme un Ami particulier, du Pere Gardien des Cord...s, son Confesseur. Georget, comme tu sais, bonasse, droit, mais un-peu intéressé, m'avait d'avance

répondu de se conformer à tout ce que je lui prescrirais ; il m'a tenu parole : mais Bertrand, plus délicat, ne m'avait rien promis ; il a voulu voir. Je suis également content de lui. J'ai d'abord présenti le Veillard seul-à-seul, au sujet de sa Fille aînée. C'est un de ces Hommes de l'ancienne trempe, qui lorsqu'une proposition leur plaît, l'acceptent sur-le-champ, & vous entendent a-demi-mot. Il était instruit de notre manière d'être au pays, &c. La venue de notre Père, que je lui ai annoncée, a paru le flater beaucoup ; il se promet bien de le régaler, & de lui faire boire du meilleur. C'est-là le plaisir des Vieillards, & ce qui les console de la perte de tout le reste. Lorsque je l'ai vu de bonne-humeur, j'étais tenté de parler d'Edmée & de Bertrand ; mais j'ai craint l'indiscrétion du Bonhomme ; je veus amener d'une manière moins brusque cette Jeune-Fille à seconder nos desseins. C'en est assés, pour une première-fois, que Bertrand la trouve charmante, & qu'il m'ait assuré qu'il n'en veut jamais avoir d'autre. De-plus, je voulais savoir d'Edmée ce qu'elle pensait de notre jeune Frère. Elle m'en a dit beaucoup de bien. Depuis cette 1re entrevue, Georget & Bertrand ont été deux fois seuls chez leurs Maitresses : ils en sont bien reçus

mais Georget l'eſt comme Amant, & Bertrand ne l'eſt que comme Frère. N'importe; qu'on l'aime toujours, la manière n'y fait rien: il ſera moins difficile d'aporter quelque changement dans un ſentiment déja né; que de le faire naître. Voila où les choses en ſont. Paſſons à d'autres nouvelles qui ne te feront pas moins de plaiſir.

Une bien intéreſſante pour moi, c'eſt que M.me Parangon arrive dans quelques jours. Je viens de l'aprendre par une Lettre d'Urſule, que le Conſeiller m'a remiſe, & dont ma Couſine elle même l'a chargé, ſans-doute pour que nous euſſions occaſion de nous voir. Je ne ſaurais te dire conbien ce Monſieur m'a fait de careſſes, d'amitiés, & d'offres-de-ſervice. J'ai repondu à tout cela comme je le devais, & ſans paraître inſtruit de ſes ſentimens pour ma Sœur.

Mais voici la Lettre d'Urſule.

C'EST bien affligée que je t'écris, mon Frère. Je vais être privé de Celle qui m'eſt plus chère que la vie. Je me plais ici; mais ſa préſence donnait à la Capitale tous les charmes que j'y trouve. Songez bien tous-deux à m'écrire ſouvent; je n'aurai plus de véritable plaiſir qu'à m'entretenir avec vous de notre manière. Dans huit jours...

oh qu'ils vont ſ'écouler vîte !.... dans huit jours elle part ! Que tu vas être heureus, mon Frère ! tu la verras tous les jours ; tu l'entretiendras... Parlez ſouvent de moi, & que dumoins je ſois préſente à votre penſée, comme vous le ſerez à la mienne.... Il ne faut cependant pas te peindre mon état plus triſte qu'il ne le ſera en-effet ; notre reſpectable Amie me laiſſe une partie d'elle-même dans Mademoiſelle Fanchète : je ne ſaurais te dire combien elle m'eſt attachée ; & mon cœur le lui rend bien : peut-on rien voir de plus aimable ! Cette charmante Enfant aura le caractère & tous les attraits de ſa Sœur. Je ne compte pas non-plûs pour peu de choſe l'avantage de vivre ſous les yeux de Madame Canon : c'eſt une Gouvernante ſévère à-la-vérité ; mais que me fait cette ſévérité-là, ſi je crains plûs que la mort de manquer à mon devoir ?

J'avais envie de te faire part d'une avanture aſſés ſote & fort désagréable que nous eumes l'autre jour aux Tuileries ; mais je ſonge que Madame Parangon t'en racontera bien mieux les détails : tu ſais que je trouvais cette promenade des Tuileries charmante ; je la déteſte à-préſent de tout mon cœur. Quels Gens que le public Pariſien ! il ſemble qu'ils n'ont jamais vu de Femmes paſſables. Et-puis

leur admiration a si fort l'air de l'insulte (1), *qu'il est très-mortifiant de s'en voir l'objet. Par-exemple, tandis qu'ils nous entouraient, un Impertinent est venu regarder* Madame Canon *sous le nez; & puis nous montrant,* Madame Parangon, *Fanchète & moi, il s'est écrié: — Apparemment ce sont les Grâces, à qui Vénus a donné Mégère pour Gouvernante-! A-t-on le droit d'insulter publiquement une Femme respectable, parce qu'elle n'est plus jeune? Un autre (& celui-là ne m'a pas choquée) trouvait mon Amie la plus charmante personne du monde. Beaucoup disaient tout haut ce qu'ils pensaient: en vérité, je crais qu'ils nous prenaient pour des curiosités, que l'on est maître d'examiner pour son argent! Ce que je viens d'éprouver de pénible en cette occasion, me fait sentir conbien le métier de Comédienne, qu'on élève beaucoup ici, doit être avilissant. Nous ne retournerons plus aux Tuileries. Il est d'autres jardins moins fréquentés, où l'on n'est pas exposé aux mêmes avanies: Tel est le Jardin-royal des plantes, où nous avons été hier, & qui m'a plu infiniment. Dès l'entrée, le parfum des til-*

(1) C'est une Provinciale nouvellement débarquée; & ces Femmes-là prennent toujours l'admiration affectée pour une insulte. [*Note d'Edmond.*]

leuls en fleur vint agréablement fraper mon odorat ; je fus enchantée de la variété champêtre qu'on y trouve ; je me crayais transportée dans nos Canpagnes, en en reconnaiſſant les productions. Mais un boſquet, ſur une petite éminence, où l'on nous a introduites, m'a paru valoir ſeul plûs que tout le jardin des Tuileries. Voila desormais où nous irons. Nous avons eu le plaisir d'y courir, Fanchète & moi, d'y faire les Folles, ſans être remarquées. Ma charmante Amie a bien voulu elle-même partager nos jeux, & Madame Canon n'a pas grondé, comme elle avait fait en revenant des Tuileries, le jour de notre belle ſcène. Je me promets déjà, lorſque nous y retournerons, de m'écarter avec Fanchète, de chercher les endraits où la plus aimable des Femmes était avec nous, & d'y donner des larmes à ſon abſence : cette idée eſt triſte ; mais elle me plaît.

Adieu, mon cher Edmond : Je n'écris pas à nos Parens ; j'attens pour le faire que j'aye fait des progrès plus marqués dans la peinture, que mon Amie comence de me montrer, & que je continuerai, ſous la conduite de M......, à qui elle m'a recomandée ; cet excélent Maître veut bien venir ici trois fois la ſemaine pour Mademoiselle Fanchète & pour moi : j'eſpère qu'il ne te refusera pas un jour ſes leçons...

Comme j'alais plier ma Lettre, ma jeune Conpagne eſt entrée : —Qu'écrivez vous donc-la, bonne Amie ?—Une Lettre pour mon Frère. —Je voudrais bien la lire ?—La voila—. Elle l'a lue ; & puis elle demande à grifoner deux mots ſur la blanc qui reſte.

De la jeune FANCHÈTE.

*DEPUIS que je ſuis ici, Monſieur, je me meurs d'envie de ſavoir pourquoi nous y ſommes, & d'où vient qu'on ne nous a pas laiſſées à Au**, où nous étions bien-mieux. Je l'ai demandé à ma Sœur ; elle n'a pas voulu me ſatiſfaire ; Madame Canon le ferait encore bien-moins ; & ma bonne Ami l'ignore : Vous, qui êtes le bon Ami de ma Sœur, & le mien ; car vous me l'avez dit un jour ; demandez-lui ce ſecret, & nous l'écrivez. Ma Sœur a beaucoup pleuré, ces jours paſſés, je vous en inſtruis, & cela peut vous regarder ; car elle vous a nommé dans un moment où elle oubliait que j'étais derrière elle. Conſolez-la bien, je vous en prie, & marquez à ma bonne Amie ſi vous avez réüſſi. Je vous écrirais une longue Lettre, ſi je ne craignais d'être ſurprise, mais bien longue. J'aurais mille choses à vous demander. Par exemple, pourquoi ma Sœur ſe plaisait à me parler de vous, à me dire, que vous étiez*

étiez aimable, les premières semaines de son arrivée; & qu'à-présent elle n'en dit plus rien, & parais triste; & bien d'autres choses encore que je vous demanderais: mais je finis; car je tremble que Madame Canon ne voye mon griffonage. Je vous souhaite tout ce qui vous flate davantage.

Votre bonne Amie, FANCHETE C..

D'URSULE.

N'és-tu pas heureus qu'on t'écrive ainsi (1)*? Tu auras le joli Poulet, si notre Reine l'aprouve, ce que j'espère.*

Bon soir, chèr Ami.

La verité sort d'une bouche innocenté, & qui ne sent pas elle-même la force de ce qu'elle dit, chèr Aîné: Que de satisfaction, en revoyant me belle Cousine, de pouvoir remettre la joie dans son cœur! que de bonté pour moi! que ce court Billet de Fanchète m'en découvre! O mon Ami! qu'ai-je fait au Ciel pour mériter le bonheur qu'on me prépare! Me voila ferme à-présent, inébranlable: il n'y aura plus rien dans ma conduite qui puisse déplaire à ma respectable Amie. Il est tenps de chercher à mériter ses bontés; jusqu'à ce jour, je ne m'en suis montré que trop indigne. . . . . .

(1) Il faut observer qu'Ursule ignorait toutes les variations de notre Frère.

Quelqu'un me demande : j'acheverai ma Lettre tantôt. . . . . .

C'était le P. Gardien. Dans un paquet qu'il a reçu de Paris, il s'est trouvé quelque chose pour moi, qui regarde mon art ; ce sont d'excelentes gravures de *Cars* & de *Cochin*, avec une Lettre de M. Gaudet. Il me marque, qu'enfin il a vu Mme Parangon & ma Sœur, d'après un billet, qu'il avait écrit à la première. Il dit qu'Urſule enbellit ; & qu'on ne ſaurait la voir inpunément. Toute ſa Lettre n'eſt qu'un tiſſu d'éloges, de ma Cousine & de Mlle Fanchète. Je l'aime bien de m'écrire ainſi ; c'eſt m'obliger encore plûs qu'il ne penſe. Mais je n'ai rien conpris à une phrase qui termine ſa Lettre, & qui paraît ajoûtée après coup ; elle n'eſt amenée par rien : *Il eſt du devoir d'un véritable Ami d'obliger par toutes ſortes de moyens celui qu'il aime ; c'eſt ce que je me propose de faire toujours pour toi, lorſque l'occaſion s'en préſentera : car on ne doit pas hésiter à causer une mortification paſſagère, quand elle doit être ſuivie d'un avantage réel.* Cela n'a guère de raport, ce me ſenble, à ce que je lui puis avoir écrit.

Adieu mon Ami. Enbraſſe pour moi ta chère Epouse : dis-lui que j'ai résolu de lui confier ma Fille, dès qu'elle pourra ſe paſſer de ſa Nourrice. Je ne ſaurais te dire conbien j'aime cet Enfant.

LXXV.me

EDMOND, à URSULE.

[Comment il ſe permet petit-à-petit de parler de ſon amour pour une Femme mariée, & d'en entretenir ſa Sœur.]

ELLE eſt ici, ma Sœur, cette charmante Amie : c'eſt en ſa préſence que je t'écris ; ſes yeus ſuivent ma plume, & ſa bouche répète tous les mots que je trace. Ma chère Urſule ! aimable & tendre Sœur ! perſone mieux que toi ne peut ſe former une idée de ma ſituation : elle eſt doublement heureuse : *Son* entretien & l'exemple de ſes vertus m'étaient également néceſſaire : J'avais besoin de revoir ces traits enchanteurs, qui me donnent de l'indifférence pour tout ce qui eſt moins parfait qu'eux. Non, jamais je n'ai ſenti ce qu'elle me fait éprouver. Ce n'eſt point une paſſion criminelle, car je ne forme aucun desir contraire à ſa vertu : c'eſt pourtant quelque choſe de ſi tendre, qu'il faut bien que ce ſoit de l'amour... Un regard ſévère, vient de m'intimider, chère Sœur. Ah ! pourquoi ſe fâcherait-elle ! Dans ſes traits ſéduisans, ne vois-je pas ceux de l'aimable Epouse qu'elle me deſtine ? Oui, c'eſt pour Fanchète que j'ai de l'amour ; & ſon adorable Sœur....

m'inſpire un ſentiment qui n'a pas de nom. Mais j'adore Fanchète : je ſuis pénétré de la faveur qu'elle ma faite de m'écrire ; je vais mettre tous mes ſoins à me rendre digne d'être ſon Mari ; c'eſt autant par la vertu que par l'amour que je prétens la mériter.... Ceci m'a valu (on me permet de l'écrire) une faveur que j'étais loin d'eſpérer jamais ; un *baiſer*. Quel heureus moment !... Ma Sœur ! que tu ês heureuse ! toi, qui en as tant reçu de ſa belle bouche !... On me fait ceſſer : la plus belle main du monde m'avait retiré ma plume, & ne me la rend, qu'à-condition que j'écrirai plus *ſagement*... Mais qu'ai-je donc dit qui ne ſoit pas *ſage ?*... Elle me quitte, ma Sœur ; ſon teint eſt animé, ſes yeus ſont humides. Je vais finir ma Lettre ſeul, & te rendre compte de tout ce qui s'eſt paſſé.

Lorſque M. Parangon eut reçu la Lettre d'avis que ſa Femme arrivait, il en parut tout intrigué. Nous avons eu ici une Troupe de Comédiens ; le bon Monſieur (avec quelques-autres Amis des plaiſirs faciles qui lui reſſenblent) a fait ſa cour aux Actrices ; & l'on ſe dit tout-bas dans la maiſon, que les careſſes de ces Dames l'ont furieusement incommodé. Cependant le lendemain, il me dit que nous irions au-devant de Mme Pa-

rangon à deux lieues, avec sa chaise, & deux chevaux de selle. Nous partimes le mardi matin, & nous trouvâmes le coche à *Regènes*. J'y entrai; mais M. Parangon demeura dans la chaise. Ma Cousine était seule dans une cabane avec la Fille qui la sert. En m'apercevant, elle fit un mouvement pour venir à moi, en disant: —Quoi! c'est mon Cousin-! Je m'avançai jusqu'auprès d'elle, & lui baisai la main. La Fille sortit pour emporter quelques paquets, & je retins longtemps cette main chérie qu'on me laissait. J'étais si ému, si attendri, que je versai quelques larmes. Ma belle Cousine n'était guère plus tranquile. Je vis bien qu'elle craignait de m'interoger. Aussi, je me hâtai de lui dire, que j'avais renoncé à toute idée de mariage contraire à ses vues: je lui détaillai un projet formé depuis ma dernière Lettre, & presqu'exécuté, de donner Edmée à Bertrand; je lui parlai de la Sœur d'Edmée, qui s'était éprise de Georget, & je lui fis part de tout ce que j'avais entrepris pour conduire cette affaire à une fin heureuse. Je vis alors briller dans ses yeus la la joie la plus vive & la plus obligeante: celle que son retour me causait, était si grande, qu'elle éclatait dans mes moindres gestes. Lorsque la Fille a eu tout

TAYLOR INST.

arrangé, nous ſommes ſortis du coche, & nous ſommes venus à la chaise, que les paquets & M. Parangon rempliſſaient exactement. L'entrevue des deux Epous a été très-polie. Enſuite notre charmante Amie eſt montée à cheval; tu ſais avec quelle grâce elle ſ'y tient, & que c'eſt un de ſes goûts favoris: nous avons laiſſé M. Parangon venir aſſés lentement, & nous avons piqué-des-deux pour ne le pas gêner. Lorſque nous avons été hors de vue, nous n'avons plus été qu'au petit pas, & nous nous ſommes raprochés.

—Je vous retrouve donc tel que je l'aurais desiré, m'a dit ma Couſine; mais tel que j'étais bien loin de l'eſpérer? —Ignorez-vous le pouvoir que vos bontés vous donnent ſur moi? —Je ne veus rien devoir à la conplaisance? —Ce n'eſt par-là mon motif; l'amitié, le reſpect, l'attachement, la reconnaiſſance; cet aſcendant que vous donne un mérite que rien ne peut égaler, décident mon panchant pour tout ce que vous paraiſſez desirer: en vous obéiſſant, l'on fait ce qui plaît davantage. —Vous êtes bien aimable, mon Couſin: ſi vous êtes ſincère!... Je vais à-présent vous parler de votre aimable Sœur. J'ai bien pleuré lorſqu'il a falu la quitter! Elle m'a chargée

de vous dire, que ſa tendreſſe pour vous eſt au-deſſus de toute expreſſion. —Elle n'aime pas un Ingrat: puiſſé-je avoir bientôt l'occaſion de le lui prouver autrement que par des paroles! —Penſer ainſi pour Urſule, c'eſt mériter que je vous eſtime toujours davantage. — Ma belle Couſine, vous ne me dites rien de l'aimable Fanchète! — Elle ſe forme très-vite pour l'eſprit & pour le corps: je l'ai fait peindre de deux manières, en grandeur naturelle & en mignature: vous jugerez ſur le tableau, que j'aporte, des changemens que quelques mois & l'air de Paris ont déja faits ſur elle; en attendant, voila la mignature. —Elle eſt adorable, charmante;... rien n'eſt ſi touchant... C'eſt votre portrait.... Mais en vérité, je ſuis jalous qu'un Autre ait eu l'avantage de retracer ſes jeunes apas. —Vous le ſeriez donc du plaiſir que j'ai pris à la peindre?... Dans le grand tableau, la tête ſeule eſt de moi; les draperies ſont l'ouvrage d'Urſule.... —De ma Sœur! —Oui, de votre Sœur. —Quoi! ma Sœur.... —Vous ſurpaſſe. Troublé, diſtrait par des paſſions trop vives, vos progrès ne ſont pas auſſi rapides qu'ils devraient l'être. Lorſque nous étions enfermées, je montrais à Urſule les principes d'un Art que j'aime; nous y

donnions tous nos inſtans. L'occupation renplit l'ame ; elle enpêche qu'il ne ſ'y trouve du vide pour le vice.

Je ne ſais comment il ſ'eſt fait que je lui rendais le portrait, lorſqu'elle achevait ces mots. Elle m'a regardé, en diſant : —Il eſt à ſa deſtination. J'ai rougi de plaisir plutôt que de honte de ma diſtraction, & j'ai répondu : —Il me ſera bien chèr ; il me l'eſt doublement. —Puiſſe-t-il vous l'être toujours. —Oui, je le jure, il me le ſera toujours !... La main qui l'a créé ; & celles qu'il repréſente (car ce ſont vos traits à toutes-deux), en feront toujours mon plus précieus trésor. —Je n'enpêche pas que vous ne nous uniſſiez, ma Sœur & moi. —Ah ! Madame, je vous mentirais, ſi je promettais de vous ſéparer. —Ce n'eſt pas encore tout... —Ciel ! éh ! quelle heureuse main m'a donc ſi fort embelli ! —Celle de l'amitié. —Oserais-je craire.... —Urſule l'a voulu.... —Ma Sœur n'aurait pu réüſſir.... —Ce n'eſt pas ce que je vous dis. Urſule voulait avoir votre portrait ; par-conplaisance pour elle, j'ai fait celui-ci : elle en a tiré deux copies, qu'elle a gardées. —Ah ! Madame ! donnez. .. —Vous ne ſavez ce que vous faites !... —Il eſt vrai (ai-je dit, confus de ma nouvelle étourderie) ; je ne pen-

ſais pas... Daignez... —On dirait, comme vous vous exprimez, que je le reçois de vous? c'eſt une chose à moi—. J'ai balbucié, —Vous voyez bien que je m'égare—. Elle a repris : —Je vous donnerai celui-là (c'était le tien, mon aimable Sœur) ; mais à une condition ; vous me le rendrez de votre main—. En le recevant, ma chère Urſule, j'ai ſaiſi la main qui me le préſentait, & ma bouche alait ſ'en aprocher, quand on m'a dit : —Edmond, vous connaiſſez mon cœur ; je vous en ai dévoilé les ſecrets & les faibleſſes, ſoyez mon Ami, mon véritable Ami : que je puiſſe avec ſécurité me livrer aux ſentimens que vous m'inſpirez ; mon Couſin, n'en empoiſonons jamais la douceur : accoutumez-vous à voir une Sœur en moi : je ne deſire de voir en vous qu'un Frère ; mais ſi chéri, ſi tendrement aimé... Edmond, plûs que vous ne crayez, vous pouvez contribuer à mon bonheur : que je vous le doive, mon Ami? —Eh! c'eſt moi qui vous doit tout, me ſuis-je écrié, ô la plus aimée de toutes les Femmes! —Moi, aimée!... Ah! je fus toujours trop ſenſible à la douceur de l'être. —Règnez ſur mon cœur. —J'accepte cet enpire que vous m'offrez. —Je demande qu'il ſoit abſolu. —Il m'en

plaîra davatage, puiſque je n'en uſerai que pour votre félicité. —Ma belle Couſine-!... & je me ſuis tu. Il ſ'eſt élevé dans mon cœur un ſentiment de reſpect, qui me la feſait regarder comme un Ange de Dieu.....

Elle revient.--Quoi!cette Lettre n'eſt pas achevée! —Non, pas encore: il faut que j'y ajoute quelque chose que vous me dicterez pour ma Sœur.—Ecrivez: *Ma chère Urſule; je t'aime moins ſans-doute que tu ne mérites de l'être, mais autant que mon cœur peut aimer. J'ai bien des raiſons de te regréter; ta ſociété eſt ſi douce; ton amitié ſi différente des ſentimens qu'on me montre ici! Si quelque chose peut me conſoler de ton abſence, c'eſt la certitude de te revoir bientôt.*

—Pour M.lle Fanchète?

—Dites-lui, qu'*elle eſt ma Bien-aimée, ma Fille chérie, & que je remets en elle l'eſpérance de toute ma tranquilité.* Du reſte (ajoute-t-on)je ne dicterai plus rien; parlez de vous même-. Voici ce que je te prie de dire à ma petite Femme: *Belle Fanchète, vous avez une Sœur qui fait adorer tout ce qui tient à elle: perſone ne lui touche de ſi près que vous; perſone ne lui eſt auſſi chère que vous; jugez combien je vous aime, vous qui pour captiver mon cœur, n'avez beſoin que de vos at-*

traits. Oui, ma toute aimable, je vous jure un attachement ſans mesure & ſans fin ; heureus, ſi vous daignez y mettre quelque prix ! mais je crains bien que le don ne vous ſoit indifférent ! Je me remets pour le préſent à ma Sœur, du ſoin de vous faire ma cour : Crayez que ce qu'elle vous dira de me part, quelque paſſioné qu'il ſoit, eſt bien audeſſous de ce que ſent pour ſon adorable petite Femme,

Son très-dévoué ſerviteur, &c.

L'aimable Amie trouve le Billet charmant, & félicite Fanchète. Je veus baiſer le bord de ſa robe; elle la retire vivement; elle ne veut pas que je faſſe l'infidélité la plus légère à ſa chère Fille... On me fait ſonger à te dire, que nous nous occupons de toi à tout moment, & que nous prenons des moyens qui nous paraiſſent aſſés ſûrs pour te rendre heureuse, en te réüniſſant avec nous.... je ne dis que ce mot, le reſte doit encore être un myſtère.

Je ſais à-préſent votre avanture des *Tuileries*; elle eſt aſſés plaiſante, & je ne vois pas qu'il y ait tant de ſujet d'en vouloir à vos Admirateurs & au Jardin. Mais je ſuis ſurpris que tu ayes oublié ce jeune Marquis, qui te disait des douceurs; qui vous a offert ſa voiture, en vous dégageant de la foule, & qui pour rendre ſa politeſſe moins ſuſpecte, vou-

lait attendre pour s'en retourner, qu'on la lui ramenât. Mon Amie dit qu'il était modeſte, d'une affabilité qui prévenait en ſa faveur, & même aimable, quoique laid; mais elle doute que tu puſſes le reconnaître, car elle ne t'a pas vu lever une fois les yeus ſur lui. Va, ma chère Sœur, dans le ſiècle où nous ſommes, l'on trouve tant de Femmes qui ſe donnent, qu'il n'y a rien à craindre pour celles qui ſe refusent... On me gronde de t'écrire cela, & pourtant on ne veut pas que je l'efface. Ma Cousine te recomande de te conduire toujours avec la même circonſpection; de l'aimer; de bien aimer Fanchète, & de préſenter ſes reſpects à M.me Canon.

Pour moi, chère Urſule, je te jure que je vous aime toutes-trois de-manière, que je ſerais fort en peine s'il fallait trouver des expreſſions pour ce que vous m'inſpirez. C'eſt dans ces ſentimens que je voue d'être,

Votre inmuable Ami à toutes trois.

LXXIV.me
EDMOND, à GAUDET,

[Le véritable amour, quel qu'il ſoit, dans les commencemens, ramène toujours à la vertu.]

AIMABLE Charlatan! va je ne veus

plus croire à tes recettes. Sois heureus par les plaisirs que tu vantes; ils ne sont pas faits pour mon cœur. J'en connais de plus doux & de plus piquans; la tendre, la pure amitié me les fait goûter. Que tu serais estimable, chèr Cousin, si tu te bornais à ceux qu'on m'a fait connaître; & préférer!... Mais je ne condanne persone: la plus belle & la plus sûre de tes maximes, c'est l'*apathique tolérance*, qui souffre patienment, sans chagrin, sans humeur: que chacun soit heureus à sa manière: je fais entre tes mains le serment de ne m'en écarter jamais... Toujours avec Laurète, n'est-ce pas?... Mais pourtant, te voila fidèle? Elle est constante? Et tes principes sur les Femmes, *qui*, dis-tu, *sont une monnaie qui doit passer de main-en-main*?... Répondez donc, beau raisonneur! En contradiction avec vous-même?... Alez, je vous le pardonne; & c'est toujours un bien, si Laure vous fait abjurer vos anciennes erreurs pour de plus douces.

J'ai revu l'élégante & volage Baron: je suis très-content d'elle: c'est une petite Philosophe qui prend tout du bon côté. —Eh-bien? toujours entiché de vos vieilles idées? toujours persuadé qu'on doit vous être fidelle,... sans que vous le soyiez, s'entend? —Oui, tou-

jours. —Eh-mais! tantpis pour vous! vous y perdez tout seul, aumoins. —Je m'en consolerai. —Il le faudra bien: d'autres ne gâgneraient pas assés à l'entreprendre. —Vous vous piquez? —Si peu, que je veus faire la paix avec vous. —De tout mon cœur. —Vous n'êtes que singulier, car dans le fond, vous êtes bon-homme. —Apelez-vous singulier, Mademoiselle, que de.... —Mondieu (dit-elle en me mettant la main sur la bouche) je crais que vous aliez dire une inpertinence!... venez ce soir. —Je n'y ai pas manqué: nous avons ri, dansé;... & (je ne sais comment a fait la Fripone!) nous avons eu une *conversation*,.. où elle m'a prouvé qu'elle avait aumoins autant raison que moi. —Vous êtes libre à-présent, m'a-t-elle dit; c'est en bien traitant un Ingrat, que je scelle la rupture—. En t'écrivant ce matin, je me demande, si c'est un rêve ou une réalité, que cette *conversation* là? Crai qu'elle est trop contraire à mes principes, pour que je cherche à la renouveler; je dis adieu à l'Enchantereſſe: Par vertu? Non: par faibleſſe: mon cœur est violenment entraîné d'un autre côté; je me reproche un desir, un soupir qui n'est pas pour *elle*. . . . . On m'interompt: ce sont mes deux Frères

qui viennent voir leurs Maitreſſes ; je vais les y envoyer.....

Envérité, l'Ami, les principes de ta dernière Lettre ſont ſi ſinguliers, que je n'ai pas ôsé l'envoyer à mon Frère Aîné : j'ai craint qu'elle ne le ſcandaliſât (1) Quoi ! tu prétens que *toutes les Religions, également bonnes, également indifférentes, ſont utiles ſeulement, comme le mors l'eſt au courſier indocile ?* Ami, cela ſent bien l'Athée ! Je ſerais très-fâché que tu le fuſſes, & je ſerais au deſeſpoir de l'être. Tu me préparais à tout cela, je le vois, par ta Lettre du 5 Février (2)..... On m'interompt encore. Il faut te quitter, mon Ami, pour cette matinée.....

Singulière, étrange nouvelle pour moi ! Conformément aux avis de tous ceux que j'aime, j'avais trionfé de ma paſſion pour Edmée (j'alais t'en parler tantôt, quand on m'a interompu) ; pour m'en conſoler, je voulais que mon Frère Bertrand fût heureus à ma place : point-du-tout ! voila qu'un Homme fort riche, ſorti d'on-ne-ſait-où, vient de la demander à ſon Père en mariage. Le

(1) Je ne l'ai pas trouvée dans ma Collection ; mais je ſais que tout le venin de ces dangereuses Lettres eſt contenu dans la XCVII.me

(2) C'eſt la LXV.me

Bonhomme, qui ne sait ni mon ancienne passion & le panchant de sa Fille, ni mes nouvelles vues, a donné sa parole. La Jeune-personne se desespère: son Père veut absolument que ce mariage se fasse le même jour que celui de sa Fille aînée avec mon autre Frère; & le pauvre Bertrand me dit tout ceci la larme à l'œil. Il ajoute: que ce Cavalier est venu chés le Père Servigné tandis qu'ils y étaient, & que sa figure ne lui est pas étrangère; qu'il crait que c'est une de mes Connaissances: c'est un Homme de trente-cinq ans. Je cours chés Edmee: je crairais la perdre doublement, si elle passait entre les bras d'un autre que de mon chèr Bertrand, qui est un aimable Garson, & que j'aimerais, indépendanment de sa qualité de mon Frère. Une grande faute que j'ai faite, c'est de n'avoir pas prévenu le Père... Je ne pouvais cependant pas demander ainsi pour mon Frère, une Fille qui compte sur ma foi, sans l'avoir préparée à ce changement... N'importe, *la nécessité contraint la loi*, je vais parler. En finissant ma Lettre, je te rendrai compte des suites de cet incident, qui me chagrine beaucoup....

à 10 heures du soir.

Rien n'est plus certain; un beau Cavalier fort riche est venu demander Ed-

mée à ſon Père. Le Bonhomme, vaincu par les prières de ſa Fille aînée, & par celles de la Jeune-perſone elle-même, a différé de ſ'engager tout-à-fait. Je viens de lui parler pour Bertrand : notre alliance avec ſes deux Filles, a paru le flater. Il m'a dit qu'il alait y penſer ; que l'intérêt ne le guiderait pas, & qu'il aimerait mieux pour ſa Cadète un Mari qui lui plût, & qui la raprochât de ſon Aînée, qu'un plus riche qui l'en éloignerait pour toujours : qu'il falait la conſulter. Il l'a apelée. Je voulais me retirer. —Mon, vous ne ſerez pas de trop dans notre délibération ; m'a dit le Vieillard. Et ſ'adreſſant à ſa Fille. —Je penſe qu'il ne faut pas tant regarder au bien : ce beau Monſieur qui t'a demandée pourrait nous mépriser un-jour ; aulieu qu'en entrant dans la Famille où entre ta Sœur, vous y ſerez toujours les bien-venues, & vous vous ſervirez de ſoutien l'une à l'autre. Quel eſt ton ſentiment, mon Edmée ? Ne vaut-il pas mieux que les deux Sœurs épousent les deux Frères ? L'aimable Fille a rougi en répondant : —Mon Père, c'eſt tout ce que je desire. —Eh-bén, ça ſera, ma Fille : M. Bertrand eſt un joli Garſon, bien doux ; alons, M. Edmond, touchez là, je vous donne ma parole.

Il nous a laiſſés enſemble. Edmée

était si troublée, si confuse, qu'à-peine avait-elle entendu ce qu'avait dit son Père. Lorsque nous avons été seuls, il a fallu lui expliquer tout cela clairement. C'était un scène cruelle pour moi; je ne savais par où commencer: voici pourtant comme je m'y suis pris. —Edmée, vous ne m'avez jamais été si chère qu'aujourd'hui: mais... (ses yeus se sont levés sur moi; ah! quel regard séduisant!...) mais un cœur qui brûla pour une autre, n'est pas digne de vous. —Eh! qu'importe, s'il m'aime, si je suis contente? —Non, belle Edmée;... il se rend justice:... Il veut que vous soyiez aussi heureuse que vous méritez de l'être; & pour vous rendre heureuse, il faut être sûr de soi-même, ne pas connaître le vice, & ses charmes dangereus... Je vous exposerais trop à l'inconstance, en devenant votre Mari; d'ailleurs; tout s'y opose... Mais je n'en ai pas moins à vous demander de faire le bonheur de ma vie;... non, sans vous, je ne saurais être heureus. —Eh, que me demandez vous donc, Monsieur? Que voulez-vous dire, —Consentez à devenir ma Sœur. Bertrand vous adore: il est plus digne de vous, qu'un Homme enporté par des passions violentes, qui l'égarent à-tout-moment. —Je vous comprens enfin:

vous en aimez une autre ! —Ne me soupçonez pas d'avoir changé pour vous, Mademoiselle ; vous seriez injuste ; & si vous voulez me desespérer, marquez-moi de la haîne, & refusez de devenir ma Sœur.... Ah ! ma chère Edmée, accordez à mon Frère des sentimens qui feraient ma félicité, si des engagemens antérieurs.... —Ils ne l'ont pas faite, Monsieur, non, jamais ils ne l'auraient faite !... Des engagemens... Ah-dieu !... vous les aviez donc oubliez ! —Il serait trop long de vous détailler cela ;... mais si vous l'exigiez, je ne vous en ferais pas un mystère ; si je fus coupable, c'était dans un temps où je n'esperais plus de vous revoir. Parlez, cependant, Mademoiselle ; si vous exigez que je ronpe des liens.... trop forts ;... que je refuse un état au Fruit infortuné... (Tu vois que j'use d'un peu d'adresse ; sans mentir absolument, je ne disais pas toute la vérité ; mais que veux-tu ? je suis tes maximes). —Ah-ciel ! (a répondu toute effrayée l'aimable Enfant !) —Ordonez de mon sort (ai-je repris) de celui de mon Frère ; faites quatre heureus, ou... —Arrêtez !... Il est aimable, celui que vous me proposez à votre place ; la prévention ne me ferme pas les yeus sur son mérite... Mais... Vous avez toujours

fait le malheur de ma vie! —Mon aimable Sœur! (je fuis tombé à ſes genoux) ſouffrez que je vous donne nom ſi doux!... Laiſſez-vous toucher; je vous aime, je vous adore; daignez me rendre heureus dans un Frère que je chéris. Je ne demande pas que vous vous déterminiez en un jour; permettez que Bertrand vous faſſe lire dans ſon cœur; recevez le ſeulement comme le Frère de l'Amant de votre Aînée, &... comme le mien. Dès qu'il vous ſera parfaitement connu, j'ôſe vous répondre que vous la recevrez pour lui-même: il vous adore, il me l'a dit: un Jeune-homme aimable & tendre, eſt-il à dédaigner? —Laiſſez-moi, laiſſez-moi! c'en eſt trop.. Alez, ce n'eſt pas que je rougiſſe de ces larmes que je repans. Mais laiſſez-moi, laiſſez-moi, je vous en prie... Homme que je ne devais jamais voir... qui m'avez troublée dès le premier inſtant..... Homme cruel! laiſſez-moi donc! Il a falu ſe retirer, mon Chèr, auſſi à plaindre envérité, que la Belle qui me renvoyait. Je n'ai pas manqué d'inſtruire de ce qui ſe paſſait Catherine & mes deux Frères. La première a couru auprès d'Edmée: —(*d'un ton rude*) Eh-bén, qu'eſt que c'eſt donc? Tu pleures?... (*radouci*) Ma bonne Amie, ma petite

Sœur, je ne viens pas pour te gronder; tu sais bien que je t'aime de tout mon cœur: mais là, dis-moi, qu'est que ça te fait? l'un ne vaut-il pas l'autre? Tien, si tu veus que je te dise, Edmond est trop faraud, ça s'écoute trop: Bertrand est bén genti; ça est posé, doux; ça t'aime & ça t'aimera, faut voir!... Repons-moi donc, ma petite bonne-Amie-Sœur? ah ça, veus tu que l'on me reproche dans la Famille où je vas entrer que tu as refusé mon Beaufrère? Là, tu vois bien que ce n'est pas un tour à me jouer? Et-puis, si ces Gens-là alaient prendre la mouche, & rompre mon mariage, ne me verrais-tu pas tous les jours après toi comme un démon? Moi qui t'aime tant! tien, je crais que te cognerais, vois-tu, si ça arrivait par ta faute... Mais il n'est pas question de ça: Bertrand est bén genti, il te plaîra, si tu veus; car moi, je sens ça, vois-tu bén; & il me semble qu'un pareil pis-aler ne me ferait pas rêver deux minutes. —Mondieu, ma chère Sœur, a dit Edmée (que la harangue ne devait pas surprendre), ne te donne pas tant de peine: ton bonheur me tient au cœur autant que le mien propre: laisse-tout faire à mon amitié pour toi. Là-dessus, Catherine a fait entrer Georget.

Celui qui brûlait d'envie de le ſuivre, ne l'a pas ôsé. Ce n'eſt qu'au-bout d'une demi-heure, employée de la part des deux Amans à exciter la générosité d'Edmée, qu'ils ont fait ſigne à Bertrand de les renplacer. Ils avaient preſſé plusieurs fois Edmée de lui permettre d'entrer; mais comme cette belle Fille pleurait, elle leur avait répondu: —Voulez-vous donc qu'il craye que je pleure par répugnance pour lui-? Lorſque Bertrand a été ſeul avec elle, la vive douleur a paru ſe calmer. Mon jeune Frère m'aſſure que ſon cœur lui a dicté les choses les plus tendres (& je le crais; jeune, amoureus, aux genous d'une jolie Fille!) qu'elle a paru le ſouffrir ſans peine, & qu'il eſpère de la toucher. Tout cela ne ſera pas miraculeus: il ajoute qu'il ſera vivement ſecondé par la Sœur aînée, à laquelle il eſt fort indifférent qne ce ſoit Bertrand ou moi qui devienne Mari de ſa Sœur.

Adieu, chèr Mentor; dis à Laure, que ſa Fille eſt un Ange pour la beauté.

LXXVII.me

EDMOND, à PIERROT.

[Il me rend-compte-compte d'un entretien ſur le mariage, qu'il a eu avec le P. d'Arras.]

IL n'eſt point de routes inconnues à la

véritable amitié ; elle enploye toutes les manières ; elle prend toutes les formes... Telle eſt celle de M. Gaudet & du P. D'Arras envers moi, mon Frère, comme tu le verras dans un inſtant.

Il n'y a plus de difficultés pour le double mariage ; nos Parens peuvent venir quand ils voudront ; le Vieillard Servigné eſt prêt à terminer, & ſes deux Filles y conſentent. Je me charge de tous les préliminaires d'usage néceſſaires ici ; comme bans, diſpenſes, &c. Mais aprens, mon Ami, que M. Gaudet, perſuadé qu'un mariage avec la jeune Edmée, nuirait à mon avancement, avait quitté la Capitale, pour venir ſecrètement ici demander ma Maitreſſe pour lui méme, dans la ſeule vue de faire manquer cette affaire ; que ſacrifiant tout à mon intérêt, il devait enployer pour m'enlever M.lle Servigné des moyens que je n'aprouve pas, & qui te révolteraient : Cependant, comment refuſer de la reconnaiſſance à un zèle ſi vif, que rien n'effraye & ne rebute ? Une Lettre que je lui écrivis, il y a quelques jours, l'a mis à ſon aise ; on la lui a renvoyée de Paris, où je l'avais adreſſée. Il m'eſt auſſitôt venu trouver, & m'a tout découvert. Sa vue m'a ſurpris, & m'a réjoui, en même-tenps. J'avais mille choses à lui dire. En vérité, mon Pierre,

il ne manque à cet Ami précieus que des mœurs plus pures: Faut-il qu'une âme si généreuse ait des taches, qui terniſſent tout l'éclat de ſes vertus! Je n'ai pu m'enpêcher de laiſſer entrevoir ce regret au P. D'Arras, qu'il avait chargé de m'entretenir, relativement à mes idées de mariage. Voici comme il m'a répondu: —C'eſt le vice de notre éducation; nos Inſtituteurs prétendent élever leurs Diſciples audeſſus de l'humanité; rendre l'homme indifférent à lui-même; l'occuper d'un bonheur idéal; le faire renoncer à l'amour perſonel, & à la faculté eſſencielle & conſtitutive de notre être, à vouloir. Qu'en arrive-t-il? une chose très-naturelle, & précisément ce qui ſuivrait le projet inſenſé d'arrêter le cours de l'Ionne; les eaux acumulées ronpraient bientôt leurs digues, & causeraient des ravages que la contrainte aurait ſeule occasionés. Une éducation, pour être bonne, ne doit tendre qu'à règler les paſſions, à les modérer, à les tenir dans un juſte équilibre; leur flux & reflux eſt auſſi néceſſaire à l'âme, que la circulation du ſang & des humeurs l'eſt au corps; elles ſont le réſultat de la ſenſibilité, la perfection de l'ouvrage de Dieu; chercher à les détruire, ſerait aler contre les vues de l'Être ſuprême; ce ſerait tenter l'inpoſſible. Le

Mèdecin

Mèdecin, pour guérir ſon Malade, detruira-t il le ſang & les humeurs, parceque c'eſt d'eux que viennent toutes les maladies? Soyons hommes, & ne ſoyons que cela; auſſi bien c'eſt une entreprise abſurde, que de vouloir être davantage. Tous les jours l'on tourne en ridicule la ſote gravité d'un petit Magiſtrat, la ſemillance des Marquis, l'affèterie des Abbés, la coquèterie des Femmes ſur le retour; & l'on fait très-bien: Pourquoi ne joue-t-on pas le ridicule plus dangereus des Gens qui prétendent ſortir de la ſphère humaine, pour affecter un desintéreſſement d'honneurs, d'aises, de plaisirs, qu'ils ne quittent d'un côté, que pour ſe les procurer plus avantageusement de l'autre? Ils ne renoncent à la conſidération, que pour ſ'attirer la vénération; aux richeſſes, que pour ſe mettre audeſſus de l'opulence même, qui n'exécuterait pas ce qu'a fait la besace de certains Dévots; aux voluptés mondaines, pour jouir des délices de l'eſtime de ſoi-même & des autres, de cette admirable prééminence, que le plus humble des Dévots ne ſent que trop, tout en voulant peut être ne la pas ſentir....

Mon Ami, quoique je vous aye porté à votre 1er mariage, n'alez pas craire que je me contredise, en m'oposant à celui-ci de;

concert avec M. Gaudet, notre Ami comun. Pour vous rendre heureus, vous autres Gens éclairés & libres, il faut ou qu'une Femme réüniſſe tous les avantages, & que votre eſprit ſoit aſſés mûri pour les aprécier & l'en contenter; ou que vous ſoyiez déja ſur le retour, & qu'alors vous preniez une Jeune-perſone, dont l'âge & la naïveté vous inſpirent de l'indulgence: Or, on ne peut l'avoir cette indulgence, que lorſqu'on a beaucoup vécu; on ne l'a qu'après avoir philosophiquement aprécié tous les panchans & toutes les faibleſſes humaines. Étendons cette idée.

Dès qu'une fois vous avez perdu votre première innocence, ou que vous vivez dans un monde où il eſt preſqu'impoſſible de la conſerver, vous n'avez plus qu'une route à prendre; c'eſt de ne pas vous engager trop tôt à n'aimer qu'une ſeule Femme, à la préférer à toutes les autres, à la voir tous les jours ſans dégoût: il faut attendre que les fumées de la jeuneſſe commencent à ſe diſſiper; que votre caractère ait acquis une certaine conſiſtance, qui vous rende moins avides de nouveauté. Or, l'âge où l'habitude venant à exercer ſon pouvoir, doit vous aider à être conſtans à l'égard du même Objet, c'eſt environ quarante ans, plûs ou moins, ſuivant que le tempérament fut tardif

ou précoce. Cette disposition à devenir *habitudinaire*, a plusieurs causes : L'on a goûté de tout, & la fleur de la sensibilité est ôtée ; l'ambition, le goût des affaires en émoussent encore la pointe ; une certaine paresse s'empare alors de l'homme, il préfère les plaisirs sous sa main ; au lieu que la jeunesse active, préfère les plaisirs difficiles, &c.

C'est une grande sagesse d'assortir l'âge de ceux qu'on marie ; mais c'est la plus grande des folies de prétendre que cet assortiment soit l'égalité dans notre climat. Une Fille de dix-huit ans n'y est presque jamais faite pour un Homme du même âge, & encore moins pour un plus jeune, si ce n'est dans le cas où le mariage ne serait pas indissoluble ; car alors on pourrait, on devrait même faire comme les *Othomacos* d'Amérique, assortir les Jeunes-gens avec les Femmes faites, pour lesquelles il semble que la Nature leur ait donné un goût plus marqué. La disproportion augmente du côté du midi ; & elle diminue à-mesure qu'on avance vers le Nord. En Espagne, en Italie, il faut une Fille de quinze ans pour un Homme de trente ; en France & en Angleterre, on est assorti de 15 à 25, &c. Mais une chose fort extraordinaire, c'est que tout le contraire existe au Pérou qui est sous la

ligne ; les Hommes y deviennent incapables des devoirs du mariage à 30 ou 35 ans ; & le tempérament des Femmes entre alors dans sa force : il faut parconséquent, dans ce pays, donner aux Garsons de 15 ans, des Femmes de 30 ans, &c. En Turquie, où c'est tout le contraire du Pérou, il faut marier les Filles de 15 ans aux Hommes de 40 ; & c'est ce qu'on fait. La raison de cette gradation, c'est qu'en tout tenps, la Femme, pour être heureuse, doit voir un Protecteur, un guide dans son Mari ; c'est un sentiment naturel à son sexe, que l'orgueil y obscurcit quelquefois, mais qui ne laisse pas d'y subsister en dépit qu'elle en ait. Le Mari doit voir dans sa Femme un être confiant, inférieur, tendre, soumis, sur lequel il l'enporte seulement par la force du corps & la vigueur de la pensée ; mais auquel il le cède en douceur, en grâces, en talens agréables, & même, s'il faut le dire, en presque toutes les vertus sociales. Or, si dans tout climat vous admettez l'égalité d'âge entre les Époux, je vous demande si chacun aura son lot, & s'il en sera content ? ils pourraient souvent, à certains égards, avoir ou desirer tout le contraire. Aulieu qu'en suivant les vrais convenances pour chaque pays, il en résultera les plus grands avantages, & pour les Époux, & pour la société. Un Français

de 30 ans trouvera dans une Fille de dix-huit à vingt (comme je le disais tout-à-l'heure), une Épouse confiante, qui profitera volontiers de ses lumières & de ses conseils, pour gouverner sa maison : Ses charmes, à-peine formés, seront en état de le fixer tant qu'il sera dans l'âge où l'amour est encore la première passion : Si la jeune Épouse a des caprices (eh ! qui est celle qui n'en a pas !) l'Homme séduit par sa beauté, porté à l'indulgence pour sa jeunesse, les excusera comme des enfantillages, les satisfera en riant, & n'en souffrira pas. Pourrait-il en user de même avec une Femme de son âge, dont il aurait droit d'exiger à peu-près autant de raison qu'il en a lui-même ?.... La jeune Épouse, de son côté, n'aura-t-elle pas moins de peine à se soumettre, & à céder aux volontés d'un Mari dont elle sentira qu'elle doit en craire l'expérience & les lumières ? L'obéissance lui sera plus agréable & moins pénible.

A-la-vérité, ces précautions ne seraient pas aussi nécessaires qu'elles me le paraissent, si l'éducation qu'on donne à nos Filles n'était pas aussi mal-pensée qu'elle l'est. Toujours entretenues des égards & des attentions que nous leur devons ; pas un mot (dumoins de la part de leurs Mères) du respect, de l'attachement

qu'elles nous doivent. Qu'arrive-t-il ? De grands malheurs : une Jeune-perſone entêtée de ſa fauſſe prééminence, gâtée par les fades adulations des Galans intéreſſés qui lui ont fait leur cour, épouse enfin un Homme ; c'eſt-à-dire, un Etre fort imparfait : l'illuſion où elle a toujours vécu, ſe ſoutient huit jours environ ; le Mari prend enſuite aſſés bruſquement la route de tous les Maris, qui eſt celle de la Nature ; & voilà notre jeune Epouſe outrée, au deſeſpoir ; elle ſe plaint ; on dit comme elle, & pis encore ; elle ſe croit léſée dans ſes droits le plus inviolables, la plus malheureuſe des Femmes ; & faute de connaître ſes véritables devoirs & les droits de ſon Mari, elle ſ'écarte des premiers, & porte atteinte aux ſeconds de toutes les manières : les eſprits ſ'aliènent, l'amour ſ'éteint, & qui pis eſt l'eſtime, l'amitié : reſpectera-t-on beaucoup le droit eſſenciel d'un Mari qu'on n'aime plus, que l'on croit injuſte, qu'on mépriſe, & contre lequel tout le monde dit qu'on a raiſon ?

En-effet, nous avons ſans ceſſe les oreilles rebatues, que les deux ſexes ſont égaus, & que ſi le Mari eſt infidèle ; la Femme peut l'être à-ſon-tour. Laiſſons le fond, qui ne regarde que le phyſic ; il ſerait aiſé de prouver que les beſoins des Hommes paſſent ceux des Femmes ;

que les groſſeſſes, &c, ſont encore des cas où le Mari n'eſt pas aſſujéti à la privation comme la Femme. Mais ſuposons tout égal : vous, Femme, vous répandez des nuages ſur ma paternité ; je n'en répans aucuns ſur votre maternité. Eh ! quelles ſuites n'a pas cette incertitude dans la Société civile ! Le Mari n'a plus ce goût d'amaſſer pour ſa poſtérité ; & loin d'amaſſer, il diſſipe, il court à ſa ruine, pour ne rien laiſſer à des Adultérins : une foule de Citoyens qui ont des raports avec lui ſe trouvent compris dans une faillite ruineuſe, qui en néceſſite d'autres. Quel abus énorme ! & l'égalité fût-elle juſte ſuivant les loix de la Nature (ce qui ſûrement eſt faux) ne devrait-elle pas être proſcrite par la Loi ſociale ? l'infidelle Épouse ne devrait-elle pas être ſujète à une peine capable de la retenir en l'épouvantant ?

Ce n'eſt pas là mon ſeul grief contre les Femmes : leur hauteur, leur *impériosité*, dans leur maison ; l'autorité qu'elles s'y arrogent, en ſe mettant au-deſſus du Chef, ſont les ſources de tous les déſordres que nous voyons dans la Société. Ce ſexe eſt fait pour être aſſujéti, & je prédis aux Peuples de l'Europe, qu'ils n'auront des mœurs & de la tranquilité, que lorſqu'ils l'auront remis à ſa place.

Je parle d'après l'expérience que m'a donnée le miniſtère que j'exerce, tous les Maris ſeront pour moi, & je n'aurai de contraires, que les Célibataires, qui trouvent leur compte dans l'indépendance des Femmes, & dans la licence que leur donnent nos mœurs. Ce ſexe eſt toujours extrême, & ne ſait pas aſſés s'arrêter pour garder un juſte milieu : le laiſſer notre égal, c'eſt lui donner l'empire. Eh ! s'il ſe contentait de cet empire !... Mais non, la Femme ne ſent ſon pouvoir qu'autant qu'elle en abuſe. Éternellement enfant, elle n'eſt raiſonnable que par accès ; un inſtant dément tout ce qu'elle a montré de prudence. Si quelques-unes ſe ſont guindées avec une ſorte de continuité, c'eſt qu'elles avaient des Apuis qu'on ne voyait pas. Toute maiſon abſolument gouvernée par une Femme, ne peut ſubſiſter ; il y aura des orages, des tempêtes qui la bouleverſeront : la même Femme que vous venez d'admirer, deviendra, ſi quelque choſe la contrarie, une Euménide qui jetera tout par les fenêtres. Voyez les Proſtituées, elles ont cent-fois plus d'audace que l'Homme, ſans en avoir le courage ; toutes ces Furies ſont des poltrones, où l'Homme demeure ferme : or les Proſtituées ſont des Femmes comme les autres ; elles ont ſeulement un frein de moins.

Reprenons donc notre autorité, retirons-là des mains de celles qui ſont incapables d'en bien user : aſſujétiſſons-les, autant pour les rendre heureuſes, que pour ne pas être la victime de leur incapacité (1).

Ainſi, mon chèr Edmond, vous êtes beaucoup trop jeune pour vous marier, pour gouverner, régir une Femme, & parer à d'auſſi grâves inconvéniens que ceux que je viens de vous expoſer. Votre premier mariage ne vous a rien apris là-deſſus : vous aviez une Épouſe, qui, malgré toutes les circonſtances, & ce qu'on lui a tant reproché, n'en était pas moins la plus propre à vous rendre un fort heureux Mari, eu égard à votre jeuneſſe, & à ce que vous étiez alors : & ſans cela, y aurais-je donné les mains ? Edmée eſt auſſi trop âgée pour vous ; mais elle convient à votre Frère, comme vous avez eu la prudence de le ſentir. Bertrand ne connaît pas le monde, il n'eſt pas deſtiné à vivre dans le monde ; Edmée non-plûs ; ils ſeront conſtans l'un pour l'autre ; ils ſ'aimeront tant qu'il le faudra ; chacun ſe tiendra à ſa place : car tout ce que je viens de dire eſt inutile où l'innocence règne. Avec vous aucontrai-

(1) Pardon, Beau-ſexe ; c'eſt un Célibataire qui parle : Ces Gens-là vous adulent, & vous déchirent, ils vous flatent & vous trahiſſent. Pardon. [*Note du Libraire.*]

re, le monde aurait bientôt gâté cette gentille Edmée : il en aurait été de-même de Laure. Et crayez, mon Chèr, que ſans d'auſſi fortes raiſons, je me ſerais fait un ſcrupule d'Honnête-homme de vous éloigner d'une union avec la Mère de votre Fille : mais ç'aurait peut-être été vous deſſervir tous les trois : la petite Laure y aurait pu gâgner un état ; mais ſa Mère & vous y auriez bientôt perdu votre tranquilité, & tous-trois votre fortune.

Pour être heureus en mènage, il faut plusieurs choses différentes, ſuivant les Perſones, & les lieux que l'on habite. A la Ville, par-exemple, il ne ſuffit plus dans notre ſiècle au Mari d'être tendre & fidèle ; de bien gouverner ſa maiſon ; de veiller à ſes affaires ; d'élever ſes Enfans avec ſoin : d'après la connaiſſance que j'ai des mœurs françaises, j'ai découvert qu'il falait encore, que le Mari, paîtri de complaisances, cédât à ſa Femme la place que la Nature & les Loix deſtinent au Chef : qu'après quelques mois de mariage, il regardât ſon Épouse comme quitte envers lui du ſerment de fidélité ; qu'il s'imposât l'obligation de bien recevoir les Galans de Madame, de les traiter, & de ſe retirer dans ſon apartement, ou d'aler à ſes oc-

cupations, tandis que le Courtisan favori tiendra conpagnie : qu'au risque de voir le bouleversement de ses affaires, il falait qu'il donnât à son heureuse Moitié, les sommes qu'exigent le jeu, la dépense qu'elle juge à propos de faire, &c. A ces conditions, un ménage est bien uni à la Capitale ; le Mari sera quelquefois caressé : l'on sera plus, au défaut de l'Amant, il paraîtra dans le même fond, ou donnera la main à la promenade, & sera reçu dans le boudoir.

Mais si l'Epouse s'avisait de contrarier les goûts... de borner la dépense ; tout serait perdu : l'humeur, les criailleries le contraindraient bientôt à perdre patience, & à punir, suivant son droit... Alors on voit la Femme triompher : si elle est jolie, & qu'elle ait quelque Grand à ses ordres, on brave le Mari, ou bien on le fait enfermer ; si ce dernier est d'un certain âge, l'on intente un procès en séparation, on l'obtient, & l'on vit ensuite à sa guise.

Je ne présume pas que le mariage vous tente sous ce point-de-vue : d'autant que je ne sais pas d'autres remède pour les Maris de ce pays-là, qu'une longanimité à toute épreuve ; à moins qu'ils n'eussent assés de fermeté, assés de puissance, pour réduire la Femme ; avantage qui

n'eſt guère le partage que des Rois, des Princes-du-Sang, & des Crocheteurs; car ces trois états ſons les ſeuls à la Ville qui puiſſent regler à leur volonté, la conduite de leurs Épouses.

Parmi nous le mariage eſt indiſſoluble: vous ſerez peut être charmé de ſavoir ce que je penſe de cette indiſſolubilité. Je l'aprouve, mon chèr Edmond, malgré tous ſes inconvéniens; parce que la pratique oposée en aurait encore de plus grands. Mais je voudrais que l'infécondité relative brisât ce lien, comme l'impuiſſance abſolue; & que dès qu'un Homme n'aurait pas d'Enfans de ſa Femme, ils puſſent ſe dégager, & prendre lui une autre Épouse, elle un autre Mari; avec cette précaution, que ſi la Femme remariée avait des Enfans, & que l'Homme n'en eût pas avec ſa ſeconde il ſerait défendu à celui-ci de paſſer à de troisièmes noces; & ce, non pas abſolument à-cause de lui, mais de peur que le libertinage n'abusât de la facilité de changer de Femme.

Et voilà ce qui montre bien la ſageſſe de toutes les Loix de décence faites par les Homme en ſociéte: ſans ces Loix, & toutes celles qui ſervent à réprimer la fougue de l'amour, cette paſſion délicieuse perdrait la moitié de ſes charmes;

la décence eſt la tenſion du reſſort : ôtez la, tout devient lâche & ſans activité.... Mais je m'aperçois que je fais un ſermon : je n'aime pas le ton dogmatique, & je ne ſais comment je viens de m'y laiſſer enporter. Je finis : vous marier ſerait une imprudence, eu égard à vos diſpositions, à vos *entours*. C'eſt autre chose pour vos Frères : je crais qu'ils ſont bien ; & je répondrais de leur félicité, ſi, conſervant leur bonhomie, ou pouvait les aſſujétir au régime des jeunes Lacédémoniens.

J'ai à-préſent un mot à vous dire du projet qu'avait M. Gaudet, en venant ici. Vous êtes ſurpris de ce qu'il n'aurait pas hésité à faire enlever Edmée, lorſque tout aurait été prêt pour le mariage, qu'il ne devait pas accomplir ! Il ſerait un Scélérat ſans-doute, digne de tout votre mépris, ſi cette action avait dû être ſuivie de tout ce qu'elle préſente d'odieus à l'imagination. Mais, c'eſt moi-même qui aurais été le Protecteur de l'innocence ; & l'on n'aurait pas tardé à trouver à Edmée, dans les environs de la Capitale, un établiſſement honnête. Crayez en mes ſentimens d'honneur, & mon amitié pour vous—.

Il en eſt reſté-là ; parceque Mme Parangon eſt entrée où nous étions. Il m'a

quitté sur-le-champ, après quelques mots & quelques politesses d'usage. Je pense qu'il s'est aperçu que ma Cousine ne voit pas sans peine l'intime liaison qui est entre M. Gaudet, lui & moi.

Sa retraite l'a mise à son aise; elle nous avait en effet écoutés. — Je n'aime point à surprendre les secrets (m'a-t-elle dit); cependant, l'intérêt que je prens à tout ce qui vous regarde, m'a donné une curiosité extrême de savoir ce que vous disait le P. D'Arras; & j'avoue que je me croirais coupable, si je vous laissais ignorer que j'ai tout entendu. Je conviens même qu'il seconde mes vues; il a dit cent choses où je pense comme lui. Il n'en est pas de même de M. Gaudet; il est absolument dangereux; & tout devrait s'opposer à votre liaison, la Religion, l'honneur même... Qu'il soit votre Connaissance, puisqu'il est Parent de votre Femme, il faut bien y consentir; mais, mon cher Edmond, qu'il ne soit pas votre Ami. Un Homme qui trahit ses devoirs, & qui, par de misérables sophismes, est parvenu à étouffer le remords, à en tarir la source; à se *fausser* la raison, pour-ainsi-dire, ne saurait être vertueux. Prenez garde qu'un jour il ne vous trahisse, si l'intérêt ou la passion dominante de son

cœur le demandent. Sur-tout, ne lui donnez jamais de commiſſion qui puiſſe lui fournir une occaſion de rendre viſite à votre Sœur & à la mienne.... Je crains bien que cet Homme ne corronpe un-jour vos mœurs. . Edmond ! vous ſuffiſez à mon cœur: Urſule, Fanchète & moi, ne pourrons-nous donc, à nous-trois, remplir le vôtre–?

O mon Frère ! comme mon cœur a batu, quand elle a eu dit ces dernières paroles! Je n'ai pas trouvé de réponſe; mais j'ai voulu baiſer ſa main. Elle m'a préſenté ſa joue, en me disant, à demi-bas : —Mon Frère, banniſſons d'entre nous-deux tout ce qui reſſenble aux manières des Amans; deux Amis ſ'enbraſſent quelquefois; mais ils ne ſe baisent pas la main. Je ſuis votre Sœur; répétez-moi ſouvent que je la ſuis–. Si tu as une idée du bonheur parfait, chèr Aîné, tu pourras aprécier ma ſituation, en ce moment.

Le Conſeiller continue d'être bien diſpoſé; il nous rend de fréquentes viſites. Son Oncle tonba malade il y a quelques jours, il l'eſt dangereusement, & il a quatrevingts ans paſſés. Si le Neveu devient libre, je crais qu'on terminera, dès que les bienſéances le permettront. Auſſitôt que j'aurai des nouvelles d'Ur-

ſule, à laquelle j'ai écrit la ſemaine dernière (1), je t'en ferai part. Enbraſſe pour moi ta chère Compagne, mon aimable petit Neveu, & tous nos Frères & Sœurs.

LXXVIII.me
EDMOND, à GAUDET.

[Comment Edmond en agit avec Edmée.]

PARTIR ſi vite, & ſans me dire adieu!... Tu n'as pas voulu donner d'onbrage à ma belle Couſine, je le vois. Un Autre, pour ſe diſpenſer un peu de la reconnaiſſance, feindrait de craire que l'amour l'enporte en toi ſur l'amitié; que ſans-doute Laurète, la tendre Laurète preſſait ton retour. Mais moi, je lis dans ton cœur; je te rens juſtice, & je me plaîs à me pénétrer de tout ce que je te dois... Conviens pourtant que tu t'ês fait un comode ſyſtême!.. Je t'en félicite; jouis longtenps; ſois bon Pere-de-famille aulieu de mauvais Célibatire; ni toi ni l'État n'y perdrez rien.

Il y a quelques jours que mes deux Frères Bertrand & Georget ſont ici. J'avais ſuivi tes conſeils au ſujet d'Edmée. D'abord, j'ai flaté ſon-amour propre, en lui témoignant tout l'attachement que j'ai

(1) C'eſt la LXXV.me Lettre.

pour

pour elle : enſuite, je lui ai montré une Lettre fort tendre de Bertrand : après qu'elle l'a eu lue, j'ai continué de lui dire, qu'il était inpoſſible de la voir ſans l'aimer, & que les ſentimens qu'elle avait inſpirés, à mon jeune Frère en étaient une nouvelle preuve ; que pour moi, j'avais toujours regardé le bonheur d'être à elle comme au-deſſus de tout. Je n'ai pu me résoudre à lui perſuader que j'étais abſolument lié, ſuivant tes avis ; non, je n'ai pas ôsé lui mentir ; mais j'ai cru devoir enployer un autre moyen, qui m'avait été ſuggéré par notre bon Ami D'Arras ; j'ai dit la vérité : j'ai raconté mon Avanture avec Laurète, ſans la nommer : j'ai fait entendre, que pour me ménager le pouvoir de l'épouser, je ne devais prendre aucun engagement actuel, quoique je paruſſe me prêter à un arrangement éloigné que desirait Mme Parangon ; qui me proposait ſa Sœur, encore fort jeune ; parce que d'ici-là, je présumais que la *Perſone* aurait pris un parti ; ſur-tout j'ai bien convaincu cette aimable Fille, que l'amour ne pouvait influer ſur ma résolution, puiſqu'on n'éprouve cette paſſion que pour un Objet en âge d'y répondre. J'ai ajouté, que la reconnaiſſance, & mille autres puiſſantes raiſons, me feſaient une loi d'entrer dans les vues de l'Epouſe de mon Maître. Edmée a paru plus tran-

quile, lorſqu'elle a connu ſa véritable Rivale : j'ai conpris par ſa réponſe, que cette Rivale, quoique préférée, ne devant pas jouir ſi tôt de l'Objet qu'elle lui cède, en paraiſſait moins odieuse. Elle a pourtant ſoupiré ; mais elle a repris d'elle-même, & relu la Lettre de Bertrand. Je l'ai laiſſée méditer là-deſſus, & je me ſuis retiré.

Le même jour; Mme Parangon lui a rendu visite. Que n'opèrerait pas cette Femme merveilleuſe! la Perſuasion même ſerait moins inſinuante. Elle a donc achevé de la déterminer ; & lorſqu'elle en a été bien ſûre, elle m'a donné une heure, où je pourrais les trouver enſemble. Je n'y ai pas manqué, après avoir eu la précaution de leur laiſſer un temps ſuffiſant pour s'entretenir. Dès que j'ai paru, Edmée eſt venue à moi. —Soyez donc mon Frère (m'a-t-elle dit en rougiſſant) : je tâcherai de prendre pour M. Bertrand les ſentimens que vous m'avies inſpirés, & d'avoir pour vous ceux que j'avais pour lui. Ne me craignez point; ne m'évitez plus ; ſoyons amis pour toujours. Des ſentimens ſi généreus, & dont je voyais la ſource, m'ont pénétré d'admiration ; mais ils m'ont attriſté. Ma Couſine, qui lisait dans mon cœur, m'a tiré de la rêverie où je tombais, en prenant

congé d'Edmée. Je l'ai suivie, & tu me connais assés pour deviner, que l'absence de l'une, & mes sentimens pour l'autre, m'ont bien-vite rendu tel qu'il le falait.

Voila donc, chèr Mentor, une affaire entièrement terminée. Mais, quoique je ne songe plus au mariage; je ne m'en occupe pas moins de notre dernière conversation, que j'ai mise par écrit, tandis que j'en avais la mémoire remplie. En la relisant, je me persuade toujours d'avantage que ta philosophie est celle de la Nature (1). Ah! mon Ami! il est dans ce monde deux Etres qui m'étonnent; ma Cousine, & toi. L'une est une angelique créature: l'autre est un..... diable; mais si digne d'être un ange, que j'espére qu'il le deviendra..... Toi, athée! Dieu! Dieu!... Et elle Mme Parangon!... Vertueuse Cousine, adorable Amie!... si jeune, & tant de raison!... Mais, quittons cette matière; car tu en prendrais occasion de me dire des choses que je ne veus pas entendre. De l'audace, avec elle!.... Ah! Gaudet, toi même, tout épicurien que tu ês, tu ne pourrais t'empêcher de la respecter & de l'adorer en silence.

(1) Nous avons retranché au-moins les trois-quarts de cet entretien sur le mariage, qu'on a lu dans la LXXVII.me Lettre. (*Note de l'Éditeur.*)

Adieu, trop chèr Ami.... Je te préviens avant de finir, que je ferai quelque temps ſans t'écrire, à-cauſe des mariages de mes Frères. Je ne t'en entretiendrai pas. Ces Bonnes-gens-là vont être heureus *en végétant*, ils te feraient pitié!

LXXIX.me

31 Juil'et jour Saint Germain.

EDMOND, à PIERROT.

[Tablean naif de la conduite des Bonnes gens.]

JE m'étais flaté de t'enbraſſer ici, très-chèr Aîné: Mais on dirait que tu as fait vœu de ne plus entrer dans les Villes: Les circonſtances les plus favorables ne peuvent t'y attirer. Je te bouderais volontiers, ſi l'on pouvait bouder le bon cœur & la vertu. Je te pardonne donc la peine que tu me donnes de t'écrire le mariage de nos Frères, & je vais te peindre la joie des deux Familles. Mais je ne ſais trop ſi je pourrai bien t'exprimer à quel point notre Père & notre Mère ſont contens du bonhomme Servigné, de ſes Filles, & des arrangemens pris pour mettre nos Frères en état de tenir agréablement leur nouveau ménage.

Avanhier, après que nos bons Parens furent arrivés, avec ta chère Femme & nos Sœurs, on paſſa les contrats, & l'on fit les fiançailles; hier, nos Jeu-

nes-gens ont été mariés. Tu n'ês pas inquiet des ſentimens de Georget & de Catherine ; ils ſ'aiment de *bon-apétit*, & banniſſent les façons ; les petits-ſoins même, une certaine dèlicateſſe, tout cela n'entre pas dans leur plan de tendreſſe conjugale. Quant à Bertraud, c'eſt autre chose : tu ſais comme il eſt tendre : peu-ſûr du cœur d'Edmée, il enploie pour le gâgner, des moyens faits pour réüſſir. Je te ferai part, en terminant ma Lettre, d'une converſation que j'ai ſurprise ce matin : le plus preſſé, dans ce moment, eſt de t'entretenir de nos chèrs Père & Mère.

Ah ! mon Ami, que tu perds, à ne pas jouir du ſpectacle de leur ſatiſfaction ! .... Il faut que je tâche de te le retracer.

A leur arrivée, le Père, Servigné les a reçus comme un Frére & une Sœur ; c'eſt ainſi qu'il les a nommés. Tous-trois ſe ſont trouvés les mêmes ſentimens & la même cordialité ; dès le premier moment, ils ont été libres enſemble comme on l'eſt au bout de dix ans ; parce que dès le premier moment, ils ont bien vu qu'ils ſe convenaient, & qu'ils avaient la même façon de penſer. Catherine était préſente : elle eſt venue ſaluer notre bonne Mère, en riant, en lui montrant une joie franche, bruyante même ; elle ſ'eſt en-

preſſée d'ôter la cravate de notre reſpectable Père, de lui donner un bonnet de coton : enſuite, elle a défait la coiſe de notre Mère, avec un air d'affection & de vivacité qui nous charmait. Cela fait, elle a couru à la cave, rincé des vers ; verſé du vin, qu'elle a porté à nos Parens, où ils étaient aſſis. Notre Mère, ſuivant ſa coutume, n'a voulu que de l'eau. Catherine, qui craignait pour ſa ſanté ; à-cauſe de la chaleur, l'a priée preſque à genoux : mais voyant qu'elle ne pouvait l'engager à prendre du vin, elle eſt diſparue pour un moment, enportant l'eau avec elle, & elle eſt revenue avec du lait encore chaud, quelle lui a fait boire. Après qu'elle les a vus rafraîchis, elle a dit qu'elle alait chercher ſa Sœur, qui venait d'aler chés la Couturière, faire retoucher à quelque chose ; (car Edmée eſt auſſi difficile pour la parure, que Catherine l'eſt peu).

Durant l'abſence de cette bonne Fille, notre Père a dit ce qu'il en penſait : notre Mère & lui ſe ſont félicités d'un choix ſi excellent, & ont porté la bonté à mon égard, juſqu'à m'en faire des remercimens.

Enfin, les deux Sœurs ſont entrées. Je voudrais pouvoir ne rendre l'impreſſion que la vue d'Edmée a faite ſur nos

Parens : ils sont demeurés interdits autant de joie que d'admiration. La charmante Fille est d'abord alée à notre Mère, qui l'a reçue dans ses bras. La tendre Edmée, s'est mise à ses genous, & lui a pris la main, qu'elle a portée à ses lèvres. Je vais donc recouvrer une Mère (lui disait elle), aussi bonne que celle que j'ai perdue! —*Oui, ma Fille*, (lui a répondu Barbe de B**), *oui je vous serai une bonne Mère*. Juge, mon Ami, des mouvemens du cœur de cette bonne & simple Femme, qui n'est pas accoutumée à la manière tendre & respectueuse qu'employait Edmée : elle a ajouté mille choses affectueuses, mais sans ordre & sans suite. Notre Père est venu prendre Edmée par la main, & lui a dit : —*Ma Fille, soyez bénie de Dieu : votre Sœur ressemble à Lia ; mais vous, vous êtes belle ; & serez chérie de votre Mari comme Rachel : mes chères Filles, vous êtes toutes deux un présent que je reçois avec action de grâces, des mains de l'Éternel*. Le bonhomme Servigné s'est écrié : —Ah mon Frère ! vous êtes l'Homme que je desirais de connaître depuis plus de quarante ans ! vous savez l'Écriture ; & vous avez de la Religion sans bigoterie, car vous aimez le vin : Buvons ; mon Frère, & remercions Dieu des biens

qu'il nous donne, la coupe à la main, comme autrefois les Patriarches.

Catherine, pendant tout cela, fesait mille amitiés à nos Frères & Sœurs; mettait le couvert, causait, riait; repoussait Georget qui cherchait à lui prendre un baiser. L'on s'eſt mis à table. Ç'a été-là que les deux Vieillards ſe ſont ouvert leurs cœurs : la naïveté de leur morale, leur prolixité, leurs répétitions même, avaient quelque chose de plus touchant que tout ce que j'ai entendu en ce genre : leurs aplications de l'Écriture avaient une onction, un naturel, une dignité, quelles n'ont pas toujours dans la bouche de nos Eccléſiaſtiques. Ah! qu'un reſpectable Père-de famille ſerait un bon Miniſtre de la Religion! ... Pour notre Mère, elle s'occupait de ſes deux jeunes Brus & de moi. J'obſervais que ſes yeux ſe fixaient avec plus de complaiſance ſur Edmée (tant eſt univerſel le pouvoir de la beauté!) Puis elle les tournait auſſitôt ſur le moins méritant de ſes Fils, avec une expreſſion que j'entendais, & qui ſenblait, en me remerciant de ce que j'ai fait pour Bertrand, me demander pour moi-même l'aimable Fanchète.... Enſuite elle a pris ta Femme par la main, & elle lui adit : *Marie-Jeanne, elles vous reſſenblerons; & je les aimerai comme je vous*

vous aime. Oh! mon Ami, quel Être qu'une Mère!.... Son cœur eſt un brasier; ſa tendreſſe active, inſatiable, s'accraît en jouiſſant; & la ſatiſfaction préſente que lui procure le bonheur d'un de ſes Enfans, réveille avec plûs de violence la ſoif qu'elle a du bonheur de chacun des autres.

Edmée, tandis que ſa Sœur enbraſſait tous les détails, ſervait, s'agitait, Edmée rendait à la Mère de ſon Prétendu; tendreſſe pour tendreſſe. Cette conduite a produit naturellement l'effet qu'elle en attendait ſans-doute: notre Mère la voyant ſi bien diſpoſée, a tourné la converſation ſur Bertrand & ſur moi. Edmée a ſaiſi l'occaſion pour découvrir ſes vrais ſentimens. Elle a modeſtement avoué qu'elle ſe promettait d'aimer Bertrand: mais qu'elle ne pouvait être fâchée de m'avait aimé. Un pareil aveu ne pouvait manquer d'avoir l'aprobation de notre Mère; elle lui a dit (avec cette naïveté d'une âme innocente & pure), que c'était toujours le même ſang, & que deux Frères ne pouvaient être jalous l'un de l'autre. Je ne ſais trop ſi c'eſt bien la vérité; mais la jeune Servigné a paru goûter cette maxime.

La fête des noces s'eſt paſſée avec une grande décence. Le mariage s'eſt fait à

dix heures. Edmée était raviſſante, & j'ai entendu beaucoup de nos Gens *comme-il-faut*, s'étonner qu'il y eût un *trésor comme cela* dans leur Ville, ſans qu'ils s'en fuſſent encore aperçus. Catherine n'était pas non-plûs ſans éclat; ſon embonpoint, ſon enjoûment, ſes vives couleurs, une ſanté floriſſante la rendaient, comme on l'a dit, *un apétiſſant morceau*: mais Edmée l'effaçait abſolument. On a danſé; les Vieillards l'ont permis. Notre aſſemblée était bien compoſée: le Père Servigné, quoique Vigneron, eſt bien aparenté; de mon côté, j'avais invité quelques Amis: M. & M.me Parangon, M. le Conſeiller étaient les principaux. Ainſi, quoique les Étrangers qui ont été admis fuſſent ce qu'il y a de mieux dans la Ville, nous avons été préſervés des familiarités indécentes que ſe permettent les Jeunes-gens des premières Maiſons, lorſqu'ils ſont avec des Femmes qu'ils regardent comme leurs inférieures. Ta chère Femme & nos Sœurs ne paraiſſaient point du-tout enpruntées, & comme elles ſont jolies ſans prétention, tout le monde s'empreſſait à leur marquer de véritables égards. J'ai été charmé de l'aiſance & de la bonne-grâce de Bertrand; il était à tout; il ſeait les honneurs, accueillait les Nouveaux-ve-

nus, d'une manière qu'on aurait aplaudie dans la meilleure Compagnie ; & je me ſuis aperçu que les éloges qu'il recevait, ne lui nuisaient pas dans l'eſprit de ſon Épouse. Quant à Georget, il jouiſſait tranquilement de ſon bien-être, & du plaisir d'être ſervi, careſſé par Catherine... Mais tu nous manquais, chèr Aîné ! Bertrand, & Georget lui-même me l'ont dit plus d'une fois : M.me Parangon ne te desirait pas moins vivement, & ſur la juſtice qu'elle t'a rendue, Edmée ſe fait une fête de te voir bientôt.

Tu vois, mon Ami, que j'entre dans tous les détails, & que je tâche de te rendre, malgre ton abſence, auſſi préſent parmi nous qu'il eſt poſſible. Mais je te dois le récit d'une converſation entre Edmée & Bertrand.

Ce matin, j'ai été pour féliciter les Nouveaux-mariés. J'ai commencé par Catherine Georget. La visite a été d'autant plus gaie d'abord, que je n'étais pas ſeul. On a plaiſanté, ſuivant l'usage ; & j'ai eu occaſion d'obſerver, que malgré ſon panchant à rire, Catherine n'en a pas moins de pudeur. Elle a répondu, mais de-manière a inſpirer du reſpect pour l'union ſainte des Épous. J'ai été content d'elle ; jamais on n'a dit

en riant des choses aussi graves, & plus capables de rendre sérieus ceux qui les provoquaient. La voyant en état de se bien défendre, je me suis dérobé sans être aperçu. J'alais entrer chés Bertrand, lorsqu'entendant parler dans la chambre où il était avec son Épouse, j'ai eu la curiosité d'écouter ce qu'ils pouvaient se dire. Edmée lui répondait :

—Je ne sais pas, mon Ami, ce que vous voulez me dire : mais quel que soit le sens de vos excuses, soyez sûr qu'elles sont inutiles : vous ne m'avez pas offensée ; au contraire ; la tendresse que vous me témoignez me touche sensiblement. (BERTRAND). Ma chère Épouse ! (EDMÉE). Mon aimable Mari ! (BERTRAND). Vous êtes la plus belle des Femmes ; mais votre caractère paraît l'emporter encore sur votre beauté. (EDMÉE). Je ne suis pas insensible à cette louange-là, & je tâcherai de la mériter de-plus-en-plus. Je sais que l'Amour peut s'éteindre, mais que l'estime bien méritée ne peut cesser. La vôtre sera mon bien le plus soigneusement conservé. (BERTRAND). Je savais bien que vous étiez un trésor inestimable !... Mais hélas ! (EDMÉE). Chèr Mari, laisse-moi quelque tenps encore t'aimer en Frère, avec cette tranquilité de l'âme & des

sens, que peut-être toutes les délices de l'amour ne valent pas. Je m'aplaudis de ce qui paraît t'affliger; & c'est la seule chose, mon Ami, dans laquelle je me permettrai jamais d'être d'un sentiment différent du tien. (BERTRAND). Consolez-moi donc, en m'assurant encore que vous m'aimez. (EDMÉE). Oui, je vous aime; & rien au monde n'aurait pu me déterminer à être fausse au point de vous épouser sans vous aimer—.

Il s'est fait un silence; & dans l'instant où j'ai compris, par quelques mots échapés, que la conversation alait se renouer, Catherine est arrivée: elle avait une clef; elle est entrée comme une étourdie, en riant, en les grondant sur leur paresse. J'ai retenu le reste de la Compagnie, à cause d'Edmée; & dès que ta Femme & nos Sœurs ont été entrées, Catherine a fermé la porte. Peu de temps après, les quatre Époux ont paru dans tout leur éclat; si ce n'est pourtant que je remarquais un nuage dans les yeux de Bertrand; & comme j'en savais la cause, j'en ai fait part à Marie-Jeanne & à ma Cousine, afin qu'elles prévinssent les inquiétudes de notre Mère, s'il était nécessaire: car tu sens combien la tendresse maternelle rend pénétrante.

Voila, mon Chèr, tous les détails jusqu'à ce moment: j'ajouterai pourtant, qu'Edmée paraît s'attacher de préférence à Marie-Jeanne, & que Marie-Jeanne préfère Edmée. Les belles âmes se reconnaissent. Ma Mère & ta chère Femme t'aprendront le reste à leur retour, qu'on a fixé à demain. Notre Père n'a pu refuser à nos prières & à celles du bonhomme Servigné, de rester quelques jours de-plûs. Tu viendras audevant des Voyageuses jusqu'au bois de la *Provenchère;* de mon côté, je les conduirai jusques-là, autant pour toi, moi Ami, que pour elles.

LXXX.ME

Le Même au Même.

[Il parle du bon-mènage que font nos Frères, & il a des regrets au sujet d'Edmée.]

L'ARRIVÉE du jeune Frère Augustin-Nicolas nous a fait à tous le plus grand plaisir: nous ne manquerons pas de partir le 26, nos Frères, leurs Épouses & moi.

Je suis charmé des propositions de mariage pour Brigite, notre chère Aînée. C'est un excélent Sujet pour le mènage, & le portrait de notre bonne Mère pour le caractère, comme Ursule l'est pour

la figure. Je ne connais pas ſon Prétendu ; mais le bien que vous en penſez, me diſpose auſſi favorablement pour lui qu'il pourrait le desirer, ſi ſon bonheur dépendait de moi.

Tout va bien ici, pour Georget & Bertrand (quoique ce dernier ſoit encore *ſous la puiſſance du mauvais Génie.*) Notre Père a eu le plaisir de voir les commencemens heureus de leur mènage: le Père Servigné & lui ſe ſont toujours rencontrés du même ſentiment, dans tous les avis qu'ils leur ont donnés : deſorte que vous devez avoir entendu de votre côté les mêmes éloges de ce Vieillard, que nous entendons faire ici de notre reſpectable Père. Ils ſe ſont quittés avec un regret qui m'a touché.

Pour revenir aux Jeunes-mariés, j'en eſpère bien ; ils ſe ſont aſſociés ; tout ſe fait en commun ; par ce moyen, Catherine gouverne la maison en Mère ; & comme elle aime infiniment ſa Sœur, elle ne lui laiſſe à faire que les choses agréables. Le bonhomme Servigné agit en excélent Père ; il fait des avances à ſes Gendres, & leur indique les occupations les plus lucratives. Ils vont entreprendre un petit commerce de tonneaus, qui, moyennant l'argent-comptant fourni par le Beaupère, ne peut

manquer d'être très-avantageux, cette année sur-tout, que la vigne a les plus belles aparences.

Je ne saurais me repentir d'avoir contribué au bonheur de Bertrand; c'est mon Frère, & un Frère bien chèr; cependant je suis tout triste, lorsque je pense, en le voyant, que j'ai peut être manqué le mien. Si il l'on m'offrait encore une-fois ce que j'ai perdu dans Edmée, je ne l'échaperais pas. Adieu, mon Ami.

LXXXI.me Lettre.

EDMOND, à GAUDET.

[Il découvre tout-à-fait dans celle-ci, les dispositions que fait entrevoir la précédente.]

Je ne sais où j'en suis, cher Cousin; l'ennui, la tristesse, une sombre mélancolie m'assiégent & m'envelopent! Je me refuse à ces petits goûters au Faubourg Saintmartin; plus de ces parties dans les îlots (1) avec nos faciles Beautés; tout cela me devient insipide, & je me crairais un homme blâsé lorsque je me trouve avec Madelon, si d'autres Objets n'avaient encore le pouvoir d'agiter mon cœur avec une impétuosité, qui me fait

(1) Petites îles charmantes que forme la rivière d'Ionne, aux environs de la Ville: les arbres qui les couvrent, font qu'on ne saurait y être vu du rivage.

bien voir qu'il n'a rien perdu de ſon énergie;

Madame Parangon ſemble m'éviter avec autant de ſoin, que j'en mets à fuir tout le monde. Tendre, lorſque nous avons des Témoins à ſon gré, elle paraît preſque telle que je la deſire: ſi je la ſurprens ſeule, ſes yeux s'arment de ſévérité; ce n'eſt plus la même Femme, & je tremble devant elle. Cependant, j'ai plus d'une raiſon pour deſirer qu'elle fixe mes incertitudes.... Ah! mon Ami! quelle plaie profonde!... Mais ſe peut-il qu'on ait une paſſion violente pour deux Femmes à-la-fois? Non, je ne ſaurais le croire. J'aime ma Couſine; je l'adore: elle veut (dit-elle) avoir ma tendreſſe en dépôt, juſqu'à ce qu'elle puiſſe la remettre à ſa Sœur!.. Mais, mon Ami, ce fidéi-commis amoureux ne remédie à rien.... Tu m'entendras mieux tout-à-l'heure.

Depuis ſon mariage, Edmée eſt mille fois plus charmante: Bertrand qui l'adore (& dont les deſirs ne ſont point émouſſés) l'engage à ſe donner la parure la plus convenable à ſon genre de beauté... Je ſuis tous les jours avec elle :... la familiarité me fait découvrir mille perfections nouvelles; apas, qualités, tout ſurpaſſe l'idée avantageuſe que j'en avais

prise... Mais, que dis-je-là! ma criminelle flâme perce malgré moi.... Et cependant, j'aime ma Cousine; (& je le vois, je le sens, je n'aime qu'elle, je n'ai jamais aimé qu'elle); les desirs que la beauté des autres semblent m'inspirer, ne sont que des reflets. Et la preuve, mon Ami, la preuve, c'est que je ne puis voir M.me Parangon, sans oublier tous les charmes qui ne sont pas les siens.... Je crais te voir rire de ma situation. Ah! donne-moi plutôt le moyen d'en sortir: dis-moi comment j'amènerai le plus aimable & la plus sévère des Femmes à satisfaire les desirs qu'elle inspire avec tant d'inpétuosité! Quoi! la Nature serait en contradiction avec elle même! elle aurait mis dans le même Objet tout ce qui peut enivrer d'amour, avec un cœur incapable d'en éprouver les transports raviſſans! Non: ç'aurait été faire un monstre de son plus bel ouvrage; & si ce monstre existe, il faut le réformer.... Ne saurais-tu donc aucun moyen? Parle; grimoire, magie (s'il en est)... j'emploierai tout:.... ou plutôt enseigne-moi cet art séduisant que tu possèdes... Elle est tendre; je le sais: mais la vertu a dénaturé chés elle ce délicieus sentiment; & comme la Prude de Molière, il me semble l'entendre dire:

Apelez-vous, MONSIEUR, être à vos vœus contraire,
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire,
Et vouloir les réduire à cette pureté,
Où du parfait amour consiste la beauté ?
Vous ne sauriez pour moi tenir votre pensée,
Du commerce des sens, nette & débarrassée ;
Et vous ne goûtez point, dans ses plus doux apas,
Cette union des cœurs où les corps n'entrent pas. (1)

Il est clair que ces beaux sentimens-là ne sont pas dans la Nature : c'est une chimère de l'imagination exaltée, & non pas la vertu. Mais si ce l'était ?... Je m'écrierais pour-lors : *Ah ! la vertu coûte trop ! j'y renonce ; je n'en veus point à ce prix !...*

Il faut quitter ce sujet ; il me rend triste ; & te dire que j'arrive de S**, avec ma Cousine, mes deux Frères d'ici, & la dangereuse Edmée. Nous avons assisté aux noces d'une Sœur aînée, bonne Fille, vraie machine, qui épouse sans aimer, sans haïr ; & qui dès le premier instant après la célébration, s'est humblement regardée comme la Servante de son Mari ; gros Paysan, excélent travailleur, bon ménager, aimant le vin, n'en buvant guère, parcequ'il vaut mieux le vendre ; passant les jours de repos, non à goûter les douceurs de l'amour, mais à revoir ses conptes, à visiter ses champs,

(1) *Les Femmes Savantes*, Acte IV, Sc. 2.

ſes vignes, à méditer ſur le travail que ces objets demandent, &c. Eh-bien, chèr Ami, je crais, envérité, que ces Gens-là, ces eſpèces de *Plantes mouvantes*, je crais qu'ils vont être heureus! Ils le ſont déja: car il eſt inpoſſible que le Mari devienne moins tendre; & s'il le devenait, que ſa Femme y fût ſenſible; il eſt inpoſſible qu'elle *exige*, qu'elle *commande*, qu'elle *dépenſe*: ils ſe ſont montrés tels qu'ils étaient dès le premier jour pour tout cela; & d'honneur, il n'y a rien à en rabattre. M.me Parangon envie leur ſort, & leur façon de voir & de ſentir.... Ah! c'eſt moi qui devrais l'envier!...

Item: Nous avons eu le ſpectacle d'une paſſion naiſſante, dans le goût de celle de mon nouveau Beaufrère. Le Cadet inmédiat de Bertrand, qui ſe nomme Auguſtin-Nicolas, a jeté ſes vues ſur la Sœur de *Marſigni* (c'eſt le nom du Mari de mon Aînée). Comment crais-tu que s'eſt manifeſté ce goût de préférence? Par des ſoins, quelques attentions? Tu n'y ès pas. En danſant avec elle? Non: le plus ſouvent il en prenait une autre. C'était en lui eſcamotant, avec adreſſe, ce qu'elle avait de bijous; c'était, lorſqu'elle avait cueilli quelques fruits, en courant les lui arracher: c'était en pre-

nant avec elle un ton de gravité ; en affectant devant elle d'être plus raſſis, plus raisonnable que les autres Jeunes-gens. A ces ſignes non équivoques, toute la Compagnie n'a pas manqué de dire du tendre Auguſtin Nicolas :— Qu'il était *pris d'amitié pour Jeannète Marſigni.* Et lorſqu'on a vu Jeannète lui répondre par *vous*, lorſqu'il la *tutoyait*, on en a conclu que Jeannète *en tenait auſſi d'amitié pour Auguſtin-Nicolas.*

Ces choses, que je n'avais encore jamais été bien à-portée d'examiner, m'auraient ſans-doute beaucoup amuſé, dans toute autre ſituation que la mienne. Mais j'étais trop mal au-dedans de moi, pour avoir du plaiſir au-dehors. Cependant, une autre avanture commençante, m'a cauſé quelque diſtraction.

Ma Sœur Chriſtine a fait un Amoureus. Chriſtine eſt aimable, un peu délicate ſur la figure & ſur les manières. Celui dont elle a fait la conquête, eſt un Jeune-homme, notre Parent éloigné, mais Fils de l'Ami le plus cher qu'ait mon Père. Cet Ami eſt Fermier du Seigneur d'une Village voiſin, & *Tabellion.* Il a mis ſon Fils Clerc chés un Procureur de la Ville, & ce Fils, de retour depuis quelques ſemaines, eſt décoré du titre de Procureur-Fiſcal. Voila tout-juſ-

tement ce qu'il falait à Chriſtine; un Amant qui eût quelque chose de la demi-politeſſe que nos Campagnards prennent à la Ville, réünie à la *farauderie* villageoise. Je présume que ſi *Batiſte* (c'eſt le nom du Galant) eût vu ma Sœnr le lendemain de ſon arrivée, ſon abord & ſes manières euſſent été beaucoup moins ridicules: mais au-bout d'une tenps, quoiqu'aſſés court, il a déja perdu de ſon aſſurance; il flote entre les façons paysanes, & les manières bourgeoises; deſorte qu'on ne ſait ce qu'il eſt. Heureusement le nonbre de ceux qui pouvaient ſ'apercevoir de ſon embarras était trop petit en conparaison de celui de ſes Admirateurs. Il a donc plu: la bonne fortune de Chriſtine a été univerſellement enviée par toutes les Jeunes-filles à marier; & j'ai vu que ces petites Perſones ont leur coquèrerie tout-comme à la Ville; j'ai même trouvé les moyens dont elles ſe ſervaient pour enlever à leur Rivale ſa Conquête, extrêmement dangereus: elles tâchent de la ſurpaſſer en modeſtie, en retenue, en grâces, en humeur agréable; en montrant plûs de goût pour le travail, & de lumières pour le mènage. Le conble à tout cela, c'eſt qu'elles médisaient adraitement de leur Conpagne, en montrant la plus grande

horreur de la médisance & du verbiage. Batiſte a tenu-bon pour Chriſtine, autant par vanité peut-être, que par goût: notre aparentage le flate.

Le troisième jour de la fête, M. Batiſte, qui a vu qu'à la Ville on ſe donnait des rendévous, a cru devoir profiter des bonnes diſpositions qu'on lui montrait, & de l'eſpèce de familiarité qu'il avait acquiſe, pour obtenir une entrevue ſecrète avec Chriſtine. Il l'a demandée. On a hésité. L'on a pris du temps pour faire réponſe; & dès qu'on s'eſt vue libre, on eſt venue me conſulter; non pour ſavoir ſi cela était mal, on ne s'en doutait ſeulement pas, mais pour me demander ſi, à la Ville, un rendévous n'était pas une liberté qui pouvait donner atteinte à la réputation? Tu prévois ma réponſe: le Janſéniſte le plus rigide ne l'aurait pas faite plus ſévère. J'ai ſi bien épouvanté la pauvre Chriſtine, que je ne crais pas que de ſa vie elle ſoit tentée d'accorder un rendévous. Un bon effet eſt résulté de cette conduite: Batiſte, à demi-policé, a ſenti croître ſon eſtime pour ma Sœur après ſon refus; & c'eſt encore un mariage qui ſe fera dans peu.

Sais-tu que je ſuis regardé comme un redoutable écueil pour la ſageſſe de tou-

tes les Jeunes-fillettes de mon Village & des environs, depuis l'avanture de Laure? Il était défendu, de par toutes les Mères, à toutes celles qui avaient un peu de figure, de me parler en particulier. De-manière, que si je n'avais pas eu assés d'occupation audedans de moi-même, je me serais trouvé réduit à m'ennuyer, ou à m'acomoder des Laides. Quoique bien déterminé à ne rien entreprendre, je n'ai pas laissé d'être très-mortifié qu'on m'ôtât le mérite de ma retenue, & j'ai plus d'une fois été tenté de rendre les Matrones dupes de leurs insultantes précautions. Je ne l'ai pas fait, & j'en suis fort aise à présent.

Tu vois que je cherche à me fuir moi-même, par tous ces vains détails. Mais,
Le chagrin monte en croupe, & galope avec *moi*.

LXXXII.me

10 Septembre.

GAUDET, à EDMOND.

[Dannables conseils, trop bien suivis.]

Généreus Virtuose! t'y voila donc!.. Beaux projets; spéculations transcendantes; théorie admirable! & pratique *à la Gaudet*.... Mais que dis-je? Ce n'est pas un plan sagement conçu, digéré par la prudence, qui t'amène au point où

je t'ai souhaité ; c'est l'excès de la passion d'une part ; c'est la crainte d'une inconvenance un-peu sérieuse de l'autre !.... Enfin, quelque soit ton motif, te voila rendu. Écoute-moi bien, Edmond. *Tu és aimé ; l'on pardonne tout à l'amour :* Ose donc, Jeune-homme pusillanime ; ôse, & tu seras pardonné. Mais choisis bien l'occasion ; prévois en tous les alentours ; prépare la chute de façon, qu'on te craye excusable toi-même, entraîné, séduit irrésistiblement après l'avoir provoquée. Ah ! si tu savais quels plaisirs te procurera ta scrupuleuse Cousine ! Combien les retours fréquens & sincères de son âme timorée, te fourniront de delicieuses victoires ! Quels agréables entrelacemens tu verras de chutes & de repentirs ; de larmes & de soupirs amoureus ! Non, mon Chèr, toutes les Femmes que tu as eues ne sont rien ; une jolie Prude les surpasse toutes ; & ta Cousine est la plus adorable des Bégueules.... Mais tu ne sauras pas tirer parti de tout cela ; je le vois d'ici ; j'en suis sûr. L'expérience te manque, & malheureusement c'est une chose qui ne s'acquiert qu'à-force de sotises & de bévues. Heureus celui à qui, pour son instruction parfaite, il en faut moins qu'aux autres !... Tu aurais besoin que je fusse

TAYLOR INST. OXFORD

auprès de toi : je crais que je ferai le voyage : mon Ami m'eſt plus chèr que les plaisirs dont je me priverai ; le ſentiment d'une ſincère amitié eſt ſi doux, qu'il les égale & les remplace tous.

Je ne combattrai pas ton autre paſſion; je la crais vaincue depuis que tu me l'as avouée. Ce n'eſt pas ici que la volupté naîtrait du remords; elle ne produirait que la honte. Dailleurs Edmée t'écouterait-elle ? Entreprendrais-tu de corrompre ſon cœur? Tu ſais que ces petites Filles, ſotement vertueuses, n'ont pas d'autre mérite, & ne ſauraient jamais remplacer leur mauſſade vertu par des vices aimables, comme le font *Madelon*, la belle *Vill***, la ſémillante *Mont***, la majeſtueuse *Thi***, la brune & pétillante *L***, la dédaigneuse *Ber***, ſi propre qu'elle fait laver la monnaie que ſa Servante lui raporte du marché, quoiqu'elle prenne ſans répugnance.... ; & tant d'autres! Laiſſe à ton Frère Bertrand, fait pour végéter, ſa Brebière chérie; il en eſt tant qui t'attendent alleurs ! Oui, je vois craître pour toi, dans la Capitale, une moiſſon de myrthes.... Mais il faut avoir eu M.me Parangon : elle purifiera ton cœur, & ta victoire chaſſera le ſot reſpect que tu as pour la vertu du Sexe : oui l'âme brûlante de cette Femme ſenſible confu-

mera ton penchant vicieus à la ſote tendreſſe; elle deſſèchera cette humeur viſqueuse & groſſière; en un mot, tu deviendras, après l'avoir vaincue, le plus agréable des Papillons d'amour. Eh! ſerait-il poſſible que tu fuſſes tendre pour une autre Femme, après l'avoir été pour elle? Non, mon Ami; en te la ſoumettant, c'eſt le *nec plus ultra* de la Vertu féminine que tu auras vaincu; & tu auras avili tout le ſexe.... Ah-dieu! je me fais de belles affaires! & Laure, qui regarde ce que j'écris! elle prétend lui diſputer.... Ah! ma chète Laurète, ſans-doute vous l'enportez; mais c'eſt dans l'art charmant de faire naître & d'aigüiſer les desirs.... Je finis; elle me bouderait; depuis une heure on m'attend pour faire un *reverſis*. Je t'enbraſſe un milion de fois; mais la mesure de mon amitié eſt audelà de tous les nombres.

LXXXIII.me 12 ſeptembre.

EDMOND, à Madame PARANGON.

[Dangereuse phrénésie, pour celui qui l'éprouve, & celle qui en eſt l'objet.]

IL faut bien vous écrire, puiſque vous me fuyez,... puiſque vous me haïſſez. Eh! quel eſt donc mon crime? d'être tombé à vos genous; de vous avoir baiſé

la main; de l'avoir preſſée contre mes lèvres, en verſant des larmes d'attendriſſement & de douleur : d'avoir touché par mégarde.... ah ! bien par mégarde, je vous aſſure ! la place de ce cœur que j'adore, &... où j'ai cru,... quelquefois avoir une place... Voila tous mes crimes. Vous vous êtes levée ; un regard ſévère ; des pleurs.... Je n'ai pas mérité cette rigueur, non, je ne l'ai pas méritée : mes vues étaient inocentes. Eh ! voudrais-je, pourrais-je, oserais-je vous mentir, à vous, ma divine Amie, à vous ! Ah ! ma charmante Couſine ! ne me connaiſſez-vous donc plus ! ne me crayez-vous donc plus votre Ami ?... Cruelle ! vous craignez, non votre défaite (vous êtes trop ſûre de vous-même), mais vous craignez de charmer les maux d'un infortuné qui vous a remis ſon cœur, & qui ne crayait pas que vous en dédaigneriez le dépôt !... Je m'arrête : la douleur me ſuffoque.... Oui, je vous adore, en périſſant par votre excès de rigueur : un jour vous pleurerez le malheureux & rendre Edmond.

Réponſe. LXXXIV.ME 13 ſeptembre.

[Ferme, mais imprudente ; l'amour y perce.]

JE te pleure dès aujourd'hui, jeune Audacieus. Ton âme eſt fauſſe ; je l'ai pénétrée.... Malheureuse ! ton Ami eſt un méchant homme !... Edmond ! ah !

se pourrait-il!... Mais puis-je encore en douter!... J'ai vu votre Lettre, & celle que l'inf... Gaudet y a répondue... Qu'est-ce donc que votre cœur? L'indigne réceptacle des desseins criminels, de coupables desirs.... Je suis révoltée : je le suis;... mais mille-fois plus accâblée que révoltée.... O Dieu! que vous me puniſſez!... Coulez mes larmes, coulez sur le plus chéri des Hommes, & le moins digne de l'être!... Edmond! si vous l'eussiez voulu, quels jours innocens & delicieus alaient vous filer l'amitié, l'amour, & la nature! Vous ne le voulez pas, cruel! vous enpoisonez tout! .... Ecoutez, homme faible, cœur pusillanime, & qui ne tarderez pas d'être entièrement corronpu, écoutez: Si vos infâmes desirs ne peuvent être vaincus... Ah-seigneur! qu'alais-je dire!... Mais achevons : s'il n'est rien qui vous puisse arrêter; je sais un remède; & tout affreus qu'il est, je l'employerai. Il l'est moins, pour moi, de mourir, que de cesser de vous estimer.... Choisissez.

LXXXV.me Le lende main de la précédente.

EDMOND, à GAUDET.

[Edmond au desespoir de son crime, maudit son Corrupteur, & se rétracte l'instant d'après.]

QUE n'es tu ici pour voir ton ouvrage! Ame cruelle, ennemi de toute ver-

tu, que n'ês-tu ici pour éprouver le diabolique plaisir de voir expirante la Victime de ta corruption, & l'égarement furieux du vil Instrument dont tu t'ês servi! O monstre! te rende le juste Ciel tout le mal que tu nous as fait!... Je te maudis... Ou plutôt, je me maudis moi-même. Tonbent, tonbent sur moi tous les maux, toutes les peines, tous les tourmens réünis que la céleste Justice réserve aux Scélérats.... que je sois errant, vagabond, flétri, un Objet d'horreur pour tous les Hommes.... que ma peine soit incessable.... & puisse l'excès de mes maux étonner le monde, & toi-même.... O crime que tes fruits sont amèrs!....

. . . . . .

Mon Cousin; si comme je le pense, ta conplaisance pour moi t'a seule porté à me donner de mauvais-conseils; cesse-les, & viens me retirer de l'abîme où tu m'as plongé.

[Je n'ai pu retrouver la *Réponse* de Gaudet, que j'ai lue autrefois: il s'efforçait de remettre le calme dans l'âme d'Edmond, en entrant dans ses idées: de-sorte que leur reconciliation se fit, malheureusement pour mon pauvre Frère. La Lettre suivante va faire conprendre celle-ci.]

FIN de la Troisième Partie.

LE PAYSAN PERVERTI,

OU LES DANGERS DE LA VILLE;

Histoire récente, mise au jour d'après les véritables Lettres des Personages.

Quatrième Partie.

Quatre-vingt-sixième Lettre.

Edmond, à Gaudet.

[Exemple terrible pour les Femmes vertueuses. L'amour illicite rend toujours le plus honnête de deux Amans l'esclave & la victime de l'autre.]

NE viens pas, mon Ami; j'ai senti la force & la solidité de tes raisons : pardone, ah ! pardonne l'emportement de ma dernière !... j'étais hors de moi.... Je vais te trouver; je cours me cacher dans ton sein... Non, je n'ai plus que la fuite !... Heureus, si je pouvais m'éviter moi-même !... Écoute,

mon Cousin, écoute ce que je n'ai pu te raconter l'autre jour.

L'Objet que j'idolâtre avait vu ma Lettre du 2, & surpris ta Réponse. Un Billet de sa part, qu'un de la mienne (1) m'avait attiré, foudroyant, & tel que je le méritais, venait de me montrer les dispositions les plus extraordinaires, & les plus capables de me faire entrer en moi-même (tu en jugeras, je t'envoye cette Lettre) : changé, ou plutôt confondu, je volai à ses pieds pour y abjurer tout ce qui pouvait lui déplaire dans mes sentimens. Je la trouvai pâle, tremblante : mes discours la rassurèrent; je vis couler des larmes de ses beaux yeus. Ah! qu'elles me touchèrent!... Nous causames ensuite. Elle eut pour moi toute l'indulgence qui pouvait s'accorder avec ses principes. J'étais heureus. Il semblait que son entretien, ses avis eussent entièrement ramené l'innocence dans mon âme égarée. Mais notre conversation fut trop longue : les desirs revinrent sourdement, & ils m'avaient enivré avant que je m'en fusse aperçu : mes yeus pétillaient; mes mains inquiètes, brûlantes, ne touchaient d'abord que ses habits; bientôt elles s'emparent de sa main; elles la pressent; elles en sont pressées... Résister après cela n'au-

(1) Ce sont les LXXXIII & LXXXIV.me Lettres.

rait

rait pas été d'un Mortel !.. J'ai baiſſé mon visage ſur ſes genous, & je me ſuis écrié : —Faut-il éprouver avec vous le ſuplice de Tantale !... Cruelle ! vous voulez me voir languir & brûler !.. Vous connaiſſez le pouvoir de vos apas, vous le connaiſſez trop, pour ne pas vous imaginer tout ce que je dois ſouffrir..... Mais, (& je le ſavais bien) la plus vertueuse des Femmes n'eſt qu'une coquète plus rafinée, qui veut que ſes Victimes ſe conſument devant elle ; qui veut jouir en tyran féroce de leur ſuplice ; entendre leurs gémiſſemens, & s'aplaudir de les avoir causés. Maudite ſoit la vertu (ſi c'eſt en avoir que de vous reſſembler) ; le vice eſt cent-fois plus aimable—... Elle a mis ſa main ſur ma bouche. Ah-dieu ! quelle ſenſation délicieuse !.. Aubout d'un moment, j'ai continué : —Que voulez-vous que je devienne, dans l'état où vous m'avez réduit ?... Tout me ſerait bon, ſi quelque chose pouvait briſer mes fers : Il n'eſt rien que je n'enbraſſaſſe, pour m'en délivrer ; le vice, le crime,... oui, le crime,... & vous répondrez de mes égaremens ! Pour qui me rendez-vous le plus infortuné des Êtres ? pour un Mari,... qui ne mérite ni vos égards ni les miens. Eh ! quels ſont donc ſes droits—? Elle me répondit, d'un ton plein de douceur : —Ceux que vous reclamerez un jour... Ah ! je ne les ai déja que trop anéantis, ces droits légitimes ! & je ne ſaurais me cacher à moi-même que

je ſuis coupable... O mon Couſin ! voulez-vous changer mes remords en deſeſpoir?.. Mais ce n'eſt pas tout : je vous deſtine ma ſœur : laiſſons à-part, pour un-moment, la Religion & les Lois : Mon Ami, prétendriez-vous que j'étoufaſſe auſſi les ſentimens de la Nature, & que j'oubliaſſe toute idée de décence ? Ne puis-je vous ſatiſfaire, qu'en devenant vile, méprisable, la dernière, la plus effrontée de mon ſexe ! Eh ! ſoyez donc plus généreus !.... Mon cher Edmond, ſi je me ſuis permis de vous aimer, c'eſt en qualité de mon Frère ; je ne me ſuis félicitée des ſentimens que vous m'inſpiriez, je ne m'en ſuis aplaudie, que depuis que j'ai bien ſenti que je desirais ſincèrement que vous devinſſiez le Mari de Fanchète. Je veus faire votre bonheur.... Ah ! c'eſt le plus doux de mes desirs ! mais c'eſt par ma Sœur que je veus le faire : toute autre manière me rendrait coupable, & me mettrait de niveau avec ces Femmes avilies qui ſe ſont abandonées—.... Et voyant que je voulais parler : —Attendez (m'a-t-elle dit vivement) ! ſi vous êtes auſſi délicat que je l'ai toujours penſé, il eſt une raison qui doit vous ſubjuguer : elle ſerait nulle, je le ſens, pour d'autres que pour mon Cousin ; mais ſ'il penſait de-manière qu'elle ne fît aucune impreſſion ſur lui, je ne tarderais pas à la méseſtimer : la voici, cette raison : M. Parangon uſe quelquefois de ſes droits ſur moi : une

parure nouvelle, un deshabiller seyant; que sais-je ? les desirs même que d'autres Femmes ont fait naître, lui donnent pour moi un empressement momentané..... Et vous, Edmond, délicat comme vous l'êtes, vous partageriez.... Cette idée me fait horreur, & doit vous épouvanter.... Mon Cousin, si j'étais à vous, je voudrais y être toute-entière.... Que dis-je ? ma tendresse délicate exigerait davantage; & je voudrais que vous eûssiez été le seul.... si j'étais Veuve, je me crairais encore indigne de vous.... C'est Fanchète, c'est ma Sœur qui vous mérite, & dans laquelle je serai heureuse à ma manière.... Si vous saviez comme je veux la rendre sensible & tendre à votre égard !... L'attente est-elle donc si longue ? Elle a douze ans; dans deux elle pourrait être votre Femme: nous vivrions tous-trois ensemble, & peut-être tous-quatre, puisqu'Ursule, recherchée par le Conseiller plus vivement que jamais, doit passer ses jours avec nous—.

Ce discours me charmait; j'étais plus tendre, & moins entreprenant. J'ai fait des protestations qu'on a crues sincères (& qui l'étaient, mon ami). Je n'ai plus donné à celle que j'adorais, que le nom de Sœur, & dans un transport dont la cause me fesait illusion à moi-même, j'ai hasardé un baiser, que je crayais d'un Frère. Ma Cousine, devenue plus confiante, me la rendu. Fatal baiser! il a détruit le calme;

la tenpête la plus violente a succédé. Ce n'a pas été l'amour ; non, mon Ami ; ce n'a pas été le plus délicieus des sentimens qui s'est emparé de mon cœur : c'est une odieuse frénésie ; c'est une sorte de rage : la raison, la décence, les égards les plus indispensables, & jusqu'à la pitié, j'ai tout foulé aux piéds ; je n'ai rien ménagé, ni la pudeur, ni la délicatesse de la plus belle & de la plus respectable des Femmes ; ses larmes, son desespoir ne m'ont plus touché. Dans mon enportement, je froissais, je meurtrissais avec une abominable brutalité ces apas enchanteurs, ces menbres délicats, qui ne doivent recevoir que des adorations & des caresses... Enployer la violence,... Ah-dieu !... & je l'ai enployée... avec quî ! & quelle est la victime de ce forfait horrible ?.... Ce que je respecte le plus au monde....

Je consommais cet exécrable trionse, sur une Femme épuisée, mourante, quand M. Parangon s'est fait entendre. Où fuir, où me cacher ? Je me suis glissé dans la ruelle. Le Mari paraît ; il voit sa Femme dans un desordre, dont il n'imagine pourtant pas la cause. Il pense qu'elle vient de pleurer, de gémir sur les chagrins ordinaires qu'il lui donne. La pitié trouve le chemin de son cœur ; il est effrayé du danger où il la voit ; & c'est moi ! moi ! qu'elle n'a pu fléchir ! il entreprend de la consoler ! & je l'ai desespérée ! Ah-dieu !... Je n'avais pas l'excuse des.

Libertins, qui craient que la résistance des Femmes n'est que grimace, & qu'on les oblige, en les poussant à-bout; non je ne l'avais pas!... Mais comment te raconter la suite de cette scène, ô mon Ami!...

En reprenant l'usage de ses sens, elle n'était plus à elle-même: égarée, furieuse, cette Colombe sans fiel, voulait déchirer tout ce qui l'aprochait. Son Mari l'a crue folle: il nous a tous apelés; dans la confusion, je suis heureusement sorti de ma retraite; & malgré mon crime, il ne m'a pas été possible de m'éloigner; mon inquiétude l'enportait sur la honte....

Les Voisins & les Amis de la maison, dont ma Cousine est adorée, n'ont pas tardé à renplir sa chanbre. Ils ont attribué son mal à la fièvre. (Elle en avait en effet une très-violente). Les Médecins, & tous les Gens de l'Art sont venus; ils ont ordoné des remèdes: j'ai saisi un moment de liberté pour prévenir la Fille Claudon (qui sert ici depuis que M.me Loiseau s'est fait connaître pour ce qu'elle était), & lui dire qu'il ne falait rien donner à sa Maitresse, sans que je l'eusse examiné. Cette bonne Fille adore ma Cousine (c'est le sort de tous ceux qui l'aprochent); & connaissant la confiance dont elle m'honorait;... elle m'a promis de ne rien faire que par mes ordres. J'ai trenblé, mon Ami, que ces Gens-là ne lui donnassent des remèdes qui la tueraient. Une

chose qui m'a fendu le cœur, & qui augmente mes remords, c'eſt que je ſuis le ſeul dont elle veuille recevoir quelque chose; le ſeul qu'elle écoute; elle me baise quelquefois les mains, en me priant tout-bas d'épargner ſon honneur.... Dans les plus violens accès de ſon délire, ſi je l'embraſſe, elle ſourit, me preſſe contre ſon cœur, & ſemble m'inviter à renouveler mon offenſe.... Hélas!... en ſerais-je donc réduit à craindre le retour de ſa raiſon?... Avanhier, deſeſpéré de la voir toujours dans le même état, je me mis à genoux devant ſon lit, & comme ſi elle eût été capable de m'entendre, je lui ai fait le ſerment de n'entreprendre jamais rien de pareil à ce qui l'avait affligée. Elle ſemblait m'écouter avec plaiſir; des larmes ont coulé de ſes yeux, qui m'ont paru plus tranquiles. Ravi de ce faible ſuccès, j'ai répété les mêmes aſſurances; j'en ai fait le vœu à Dieu même. Depuis cet inſtant, elle a été de mieux-en-mieux. Enfin, d'aujourd'hui, la raiſon revient... Et le premier uſage qu'elle a fait du premier intervale, le premier uſage, mon Ami (ô mortelle douleur!) c'a été de me donner tout-bas l'ordre abſolu de ſortir de ſa préſence, & de ne la voir qu'avec tout le monde. Ah! mon Couſin! quelle punition! elle eſt affreuſe pour quiconque a un cœur comme le mien.... Il faut m'éloigner, aler me jeter dans tes bras, y expirer peut-être!

LXXXVII.me

M.me CANON, à M.me PARANGON.

[Malheur qui aura des ſuites bien fâcheuses.]

MONDIEU, ma chère Nièce, qu'alez-vous dire? Urſule vient d'être enlevée! Un Marquis; ce Marquis que vous ſavez; là, ce laid, un-peu boſſu, qui nous offrit une-fois ſon carroſſe? nous aborda la dernière fois que nous ſortîmes pour aler au Boulevard: je le priai de nous laiſſer. Il nous laiſſa: mais, à notre retour, nous avons été entourées dans la rue *des Billètes*, par des Hommes vêtus en Paysans, qui ſenblaient ſe quereller. Ils ſe ſont jetés entre nous comme des brutaus qu'ils étaient; Fanchète m'a pris la main: Urſule, qui était devant, a été pouſſée par eux juſqu'à une voiture, dans laquelle on l'a mise de force, & puis *fouette, Cocher.* Dès que ce beau coup a été fait, tous les Paysans ont diſparu. J'ai crié; Fanchète ſe lamentait: on eſt venu vers nous: la Garde eſt accourue; mais Urſule était déja bien-loin. C'eſt à cinq heures du ſoir, & encore de grand jour, que ce malheur nous eſt arrivé. Dépêchez-vous de venir, ma chère Nièce; car je me meurs. Amenez avec vous le Frère d'Urſule: il pourra beaucoup, étant conduit par ſon Ami le P. D'Arras, qui ſait tout ſon Paris ſur le bout du doigt. Ah! mondieu! comment nous la

rendra-t-on ? La pauvre Fille ! la chère Enfant ! Si vous saviez comme Fanchète la pleure ! ça fait pitié : car ce n'est plus une Enfant que Fanchète. Je vous salue, ma chère Nièce. Dépêchez-vous, si vous voulez rendre la vie à votre Tante.

Vᵉ. CANON.

LXXXVIII.ME

EDMOND, à GAUDET.

[Le faux honneur est la suite de la corruption du cœur.]

JE pars avec ma Cousine : ma Sœur est enlevée : cours, vole chés Mme. Canon : intéroge, agis, n'épargne, n'oublié rien. Ah ! mon Ami, tout est évanoui, tout est disparu, desirs & remords. Ma Cousine elle-même a tout oublié ; elle ne songe plus qu'à son Amie. Je bouillone de colère & de rage !... Oh ! comme je veux me venger !... La mort.. elle n'est rien, pourvu que je me venge, que je me baigne dans le sang de l'Infâme... Je brûle : je suis dévoré... Le P. D'Arras me fait des sermons.... Des sermons ! c'est bien le tenps ! La vengeance, ou la mort !

LXXXIX.ME

De Paris, le 10 octobre.

EDMOND, à PIERROT.

[Il se rend justice au sujet d'Ursule.]

NOTRE Sœur est retrouvée, mon Ami :

mais, plains Urſule ; plains le malheureus Edmond. La fuite, des ordres ſupérieurs ont dérobé le Coupable à ma vengeance... O mon Frère ! ma plume pourra-t-elle l'écrire ! Urſule eſt ſouillée ; elle eſt mourante... Elle a perdu, non ſa chaſteté, mais la fleur.... C'eſt moi, c'eſt moi qui cauſe ſon infortune ! Peut-être ſont-ce mes crimes qui l'ont attirée ſur elle !

Le P. D'Arras avait découvert la retraite du Marquis ; il en a inſtruit M. Gaudet, qui, de ſon propre mouvement, ſ'eſt fait donner des ordres, a repris Urſule, & l'a délivrée... Mais il a fait une indigne convention ; il a forcé la Famille de donner ſur-le-champ des effets-au-porteur pour une ſomme de cent-mille-écus : avec ce don, il a fait ſigner à notre Sœur une décharge pour le Marquis, qui contient une reconnaiſſance qu'il ne l'a pas enlevée ; qu'il l'a rencontrée par hasard, & l'a retirée dans ſon château ; où il n'a employé que les ſoins ordinaires d'un Amant vivement épris, pour obtenir ce qu'il desirait, &c. Urſule a ſigné cela, ſans ſavoir ce que c'était : Et M. Gaudet a, comme tu vois, ſacrifié une ſeconde-fois l'honneur de cette pauvre Fille. Mais, (ſuivant lui) ſa conduite eſt fondée ſur d'excelentes raiſons (& il le faut dire, ſelon tout le monde) : ſelon moi, c'eſt du ſang qu'il faut ; & j'en aurai.... De-peur que je ne renvoyaſſe avec indigna-

tion le prix du deshonneur d'Urſule, mon Cousin en avait placé la ſomme, avant que de m'en parler. *Le mal eſt fait* (dit-il) *: en exigeant un prix auſſi fort pour acheter le ſilence d'Urſule, il n'avait pas ſeulement eu en vue de lui faire un ſort, une eſpèce de fortune ; mais de diminuer aux yeux du monde, & d'une Famille diſtinguée, la diſtance que le rang & la qualité mettent entre ma Sœur, & le Marquis : cent-mille-écus ſont une dot honnête ; & ſi l'attentat avait des ſuites ; qu'un Fils... vînt apuyer des droits légitimes....*

Beaux raisonnemens en ſpéculation ! dont Urſule eſt bien-loin de desirer la réalité Cette infortunée Fille eſt dans un état qui ferait pitié aux plus Inſenſibles : Mme Parangon ſeule a pu la rapeler à la vie ; on commence à s'apercevoir de l'effet de ſes diſcours enchanteurs. Mr Fanchète ne s'oublie pas non plûs. Que les attentions empreſſées de ma Cousine ſont d'inpreſſion ſur mon cœur ! Elle les partage entre ma Sœur & moi : je ſuis gardé à vue par elle ; tous mes pas ſont ſuivis ; & dès que je veux ſortir, je me trouve arrêté.

Que te dirai-je, mon Frère ? que M. Gaudet eſt un Ami plus actif que l'éclair ; que ſes vices m'épouvantent, & que ſes qualités me raviſſent. Ma Cousine l'apele *le monſtrueux aſſemblage de tous les contraires* ; elle le déteſte, & l'honore ; le craint & le recherche. Pour Urſule,

comme elle le connaît moins, elle ne le nomme plus que son bon Ange. M.me Canon est au desespoir de ne l'avoir pas fait avertir le premier, ou du moins le P. D'Arras... Ménage nos Parens, en ne leur aprenant encore que ce qu'il y a d'heureus . . . . . .

Comme je finissais, le Conseiller est entré. Je ne sais comment il a su notre malheur; il est accouru pour nous offrir son crédit. L'on n'en a plus besoin. L'état de ma Sœur lui a fait verser des larmes sincères. Mais il ne sait pas tout. On se propose de lui cacher le plus triste de la funeste avanture: j'aprouve ce silence; & ma Cousine elle-même s'y prête, parce que c'est un malheur, & non pas une faiblesse. Veuille le Ciel qu'il n'ait pas les suites que l'on craint.

Adieu, mon bon Frère.

XC.me

PIERROT, à EDMOND.

[Je lui fais part de l'arrivée de notre Sœur.]

MON cher Frère: nous venons de recevoir ici M.me Parangon, notre pauvre Ursule, M.lle Fanchète, M.me Canon, & le P. D'Arras. Nos Parens ont rendu à la première comme une espèce de culte d'adoration (s'il est permis de parler de la sorte d'une Créature), tant l'hommage de leur reconnaissance était respectueus.

Et quant à notre pauvre Sœur, tu te représenteras mieux que je ne pourrais te le dépeindre par mon écriture, l'attendrissement qu'elle leur a causé, ainsi qu'à nous tous. Et quant à M.lle Fanchète, c'est un petit trésor, dont nous sommes charmés. Pour à l'égard du Père, notre Mère le regarde comme un Saint: je te dirai que l'accident d'Ursule a les suites que tu soupçonnais; & qu'elle ressent des incomodités qui nous l'annoncent. Voila un malheur pour nous. Quant à ce qui est de M. le Conseiller, je te dirai qu'il est venu hièr; & qu'il s'est enfermé avec M.me Parangon, notre Mère, Ursule & M.me Canon; & qu'on lui a tout déclaré, avec toutes les explications. Il a bien pleuré; mais finalement, il a dit: Que ça ne fesait rien, vu la violence.

Il a bien aprouvé de ce qu'on n'avait pas poursuivi; & il a dit qu'avant que rien puisse paraître, il falait que notre Sœur retournât à Paris, parce qu'il sera aisé d'y garder le secret. Il a proposé d'épouser Ursule dès qu'elle sera rétablie. On n'avait pas encore parlé de la somme d'argent: le P. D'Arras lui a fait cet aveu, avec la permission de M.me Parangon. Il a d'abord blâmé de ce qu'on l'avait acceptée: mais quand il a su comment M. Gaudet avait tout fait, à l'insu de notre Sœur & de la Famille, il l'a bien loué. Il y a une chose là-dedans qui fait

peine à notre Père & à notre bonne Mère, c'eſt ce retournement d'Urſule à Paris. Il leur ſemble que c'eſt renvoyer la brebis à la gueule du loup. Et je penſe tout-de-même. Voila tout ce que je te puis mander, mon chèr Edmond; ſi ce n'eſt que ma Femme m'a donné une Fille, & qu'elle t'enbraſſe, & te recomande de te garder des Vauriens qui ſont dans le pays où tu ès. Quitte ce dangereus Paris le plutôt que tu pourras, mon Edmond. Je le crains autant pour toi que pour Urſule.

XCI.me

EDMOND, à D'ARRAS.

[Il ſe félicite d'une chose qui paraît ne le pas regarder.]

SERAIT-IL vrai, mon Père? ſe pourrait-il, que la chère Idole de mon cœur... Ce crime à-demi-commis, que vous m'avez tant reproché, aurait-il été conſomé!.. Une innocente Créature formerait entr'elle & moi le lien le plus fort & le plus doux!... Suivez toutes ſes démarches; ſoutenez ſon courage, & calmez ſon eſprit. C'eſt ici, chèr Père, que vous pourrez enployer plus utilement qu'avec moi, tout ce que la Religion peut ſuggérer de conſolant. Chèr D'Arras! veillez ſur ce precieus dépôt: mon bonheur doit en dépendre. Plus d'idées de maria-

ge, ceci les anéantit pour jamais, vous le voyez bien. Depuis que vous m'avez apris cette heureuse nouvelle, ma joie perce, & Laure qui s'aperçoit du changement prodigieus qui s'eſt fait en moi, l'attribue à quelque bonne fortune dont je lui fais myſtère. Elle a raison; c'eſt une bonne-fortune, mais d'un genre infiniment ſupérieur à toutes celles qu'elle peut imaginer... Chère Cousine!... Oh! plus de remords, les ſentimens de la nature... le feu de l'Amour doivent les avoir tous conſumés!...

P. S. Je vous écris ce court Billet à la hâte, chés Laure: elle vous ſalue: eſpérez qu'un jour elle profitera de vos leçons.

XCII.me 1712.

EDMOND, *à ſes* PÈRE & MÈRE.

[Il change hélas! mais devrait-il s'en aplaudir?]

CHAQUE année qui s'écoule, tout change autour de moi, & je change moi-même. Que les circonſtances où je me trouve ſont différentes de celles où j'étais l'année dernière! C'eſt toute une autre façon de voir & de penſer: il me ſemble de jour en-jour qu'un voile épais tombe de deſſus mes yeus. Souffrez, chèrs Parens, que je vous faſſe hommage de mes lumières. Sans vos bontés, je ſerais encore plongé dans l'engourdiſſe-

ment, & je m'occuperais de ces bagatelles, dont vous m'avez plus-d'une fois reproché le goût trop prolongé. Auſſi, mon chèr Père & ma tendre Mère, il n'eſt pas de jour que je ne faſſe au Ciel des vœus ardens pour votre proſpérité. Puiſſe le Maître-des-deſtinées, étendre votre précieuse vie bien au-delà des temps où vos ſoins paternels ceſſeront d'être néceſſaires à votre Famille.

Je finis, parceque mes devoirs m'apèlent, en témoignant à mes chèrs Frères & Sœurs (ſur-tout à notre Aîné) la tendre amitié que je reſſens, & que je reſſentirai toute ma vie pour eux. Faſſe le Ciel, que cette Lettre de compliment ſoit ſuivie de beaucoup d'autres!

(Sous la même envelope, était une Lettre pour moi, où il me fait le tableau qu'on va lire du tumulte de Paris, & le recit de ce qui l'y a frapé.)

COMME je ſuis peut-être à la veille de ne t'écrire de longtemps, chèr Aîné, je profite de mon loiſir pour entrer avec toi dans des détails qui auraient été déplacés dans ma Lettre à nos chèrs Père & Mère. Je ſuis à Paris: c'eſt un monde abſolument nouveau pour un Provincial; il reſſenble moins à nos petites Villes, que ces dernières à nos Villages. Je ne vais te parler encore que de l'extérieur, & de ce qui frape d'abord les yeus.

Paris eſt un vaſte aſſenblage de bâtimens irréguliers, qui forment quelques

belles rues, & d'autres qui ont l'aſpect le plus desagréable, & l'air le plus malſain : on voit d'un côté la profusion ſans néceſſité ; de l'autre la meſquinerie la plus incomode : telle rue, dans un quartier desert, où il ne paſſe pas trois carroſſes par jour, a quarante pieds de large ; tandis que telle autre (comme celle de la *Huchète*, un des paſſages le plus fréquentés) n'a pas cinq piéds, & que l'on riſque à tous momens d'y être écrasé. Malgré le ſoin qu'on prend pour entretenir les rues propres, on peut dire qu'il n'y a rien au monde d'auſſi ſale que pluſieurs quartiers ; l'odeur infecte qu'ils exhalent ne peut être ſuportée que par ceux qui y ſont accoutumés. Mais ſi l'on paſſe dans d'autres, on trouve des Palais magnifiques, où brillent l'élégance & le goût de la belle architecture. Crairais-tu que cette grande Ville, dans un ſiècle auſſi éclairé que le nôtre, n'a pas de conduits pour égoûter ſes eaux ? Un fleuve d'inmondiſes, à la moindre pluie, inonde les rues ; & en tout tenps, l'Homme-à-pied eſt éclabouſſé par un limon gras & noir, que lancent à droite & à gaûche les pieds des chevaux & les roues des voitures. Les maisons n'y ont pas d'égoûts pour la pluie ; un échené ſaillant y jète à flots ſur les Paſſans l'eau des toîts, & les inonde encore longtens après que la pluie a ceſſé. Une chose fort mauvaise, & très-peu politique frape tout-

d'un

d'un-coup à Paris, c'eſt qu'on voit qu'on n'y a eu preſqu'aucun égard à tout ce qui n'eſt que de la comodité du Peuple; cette eſpèce y eſt ſi mépriſée, qu'à-peine a-t-on daigné ſ'en occuper; la populace eſt écraſée par les carroſſes, ſans qu'il y ait d'ordre établi pour la préſerver; un Homme en voiture a toujours des affaires plus preſſées que toute la malheureuse Infanterie, qui, cependant ne piétone que pour ſe procurer le néceſſaire; le plus frivole Petitmaître, la plus mépriſable Catin, peuvent inpunément paſſer ſur le ventre à cent-mille Honnêtes-gens qui ſervent la Patrie, & ſe faire mener ventre-à-terre, pour aler faire des inutilités ou des crimes. Je ſuis perſuadé que ſi les Gens à fortune ſouffraient des ruiſſeaux & des égoûts, il y a longtens que tout cela ſerait réformé. Quoique la police ſoit ici fort-bien exercée, on y laiſſe pourtant aux Filous, & même aux Aſſaſcins, tous les comencemens de lune; on n'alume pas les lanternes, & les rues ne ſont pas éclairées, à cauſe de l'ombre que font les maiſons; ſi quelque Scélérat a un Ennemi, il peut attendre ces tenps-là pour ſ'en défaire.

Au premier coup-d'œil que l'on jète ſur le Peuple de Paris, il paraît tout le contraire de nos Citadins de Province: chés nous, c'eſt l'apathie, la nonchalance, le goût de la tranquilité: ici, l'on voit une activité, un air d'affaire; on ne

marche pas, on court, on vole; nulle attention les uns pour les autres; très-peu d'égards dans les occasions même qui le demandent; on voit que tous ces Gens-là sont des pièces séparées, qui ne forment point un tout. Je crais que la politique y gâgne; mais l'humanité sûrement y perd. Si un Homme que des Voleurs assassinent se sauve dans une boutique, il en est pour l'ordinaire inhumainement repoussé par le Maître, qui le voit massacrer de sens-fraid à sa porte. Cependant il ne faut pas craire que tous ces Gens qui heurtent, qui poussent, dont les pieds touchent à peine le pavé, ayent tous des affaires pressées; c'est la manière d'ici: où crairais-tu que court ce Négociant Père-de-famille? à la Bourse, chés ses Fabricans? non; c'est chés une petite Grisette qu'il entretient: Cet Homme en robe, chargé de sacs & de paperasses, à l'Audience? non: il va dans la galerie du Palais, conter fleurètes à une Fille-de-modes: Cet Abbé;... il vole au foyer de la Comédie ou de l'Opéra, faire sa cour aux Actrices, & juger une Pièce nouvelle, dont il y a répétition: Cette Jeune-personne, si modeste, dont les yeus baissés ne voient que le pavé?... à un rendévous, mon Frère, &c. Ainsi, tu vois qu'ici les occupations d'un certain monde, ne valent pas mieux que l'inutilité de chés nous.

Il est aisé d'imaginer que l'indifférence

qu'ont ici tous les Hommes les uns pour les autres, n'eſt pas un aliment pour la probité : des Êtres qui tous ſe ſont parfaitement indifférens & inconnus ; qui par-conſéquent ne rougiſſent preſque jamais les uns devant les autres, doivent chercher à ſe tromper ; & c'eſt ce qui arrive : Paris eſt le centre de la filouterie, de l'eſcroquerie, du vol, de tous les vices, de tous les crimes qui y ont raport. Le ſexe y doit avoir moins de pudeur & moins de vertu ; parce que le frein très-puiſſant de l'opinion publique y eſt preſque nul.

Une chose qui frape encore tout d'un-coup à Paris, c'eſt la gradation de tous les rangs ; d'un extrême à l'autre, & par nuances inſenſibles, on voit l'Homme ſ'élever de la fange où il gît au-deſſous des animaus, juſqu'à la divinité (paſſe moi le terme, mais il n'en eſt pas d'autre pour exprimer l'état de certaines Gens). C'eſt une chose qui ſerait incrayable, inconcevable même, ſi on l'avait pas ſous les yeus, comment dans l'enceinte d'une méme Ville, il peut ſe trouver des Êtres de même eſpèce, ayant les mêmes paſſions, les mêmes desirs, ſi inégalement partagés de ce qui peut les ſatisfaire, qui vivent enſenble ſans ſ'égorger ! c'eſt, je le ſais bien, un effet des Lois ſociales, & ce qui en montre la ſageſſe : mais ces Lois ont des Hommes pour Auteurs, & leur effet, qui

exiſte, ne m'en paraît pas moins admirable, quoiqu'infaillible & ſûr. Quel coup-d'œil pour un Philosophe, que celui de cette foule d'Individus qui ſe touchent, dont l'un ſe contente d'un jour de plaiſir ſur ſept; & dont l'autre enploye à ſe divertir les jours & les nuits, qu'il trouve trop courts encore! L'Ouvrier ſuporte jour & nuit les plus rudes travaus, dont il ſait que rien ne peut l'affranchir que la mort, dans l'eſpoir d'aler le Dimanche à la Guinguète, boire d'un vin déteſtable, avec le groſſier & peu ragoûtant Objet de ſon amour; le Valet, ravalé au-deſſous de la qualité d'Homme, mis ſur la même ligne que les chevaux & les chiens de ſon Maître, endure les mépris, quelquefois les coups, toujours l'impertinence, & aplaudiſſant lui-même à ſa dégradation, voue ſon exiſtence au faſte & aux comodités d'un autre, dans l'eſpoir de ſurvivre à ſon Tyran, & d'avoir part à ſes tardifs & mal-aſſurés bienfaits. D'autres, Eſclaves du Public, qu'ils ſervent ou qu'ils amuſent, conſentent à ſ'occuper éternellement de choses qui leur ſont étrangères; & devenus des eſpèces de canaux par où tout paſſe, & qui ne ſentent rien, ils vivent & meurent ſans avoir penſé pour eux-mêmes.

Je n'ai encore trouvé qu'une chose agréable à Paris, & elle réſulte du-peu de conſéquence dont on eſt les uns pour

les autres ; c'eſt qu'on y eſt libre de ſe mettre comme on veut. Je t'avoûrai que j'ai la faibleſſe d'aimer les beaux habits : je me ſuis ſatiſfait de ce côté-là : mais ſi l'on a carte-blanche, cet avantage eſt tellement commun, qu'il s'en faut beaucoup qu'il faſſe la même impreſſion que chés nous. Cependant la ſenſation qu'il cauſe, même ſur les Perſones dont on eſt connu, eſt encore aſſés forte, pour que bien des Gens ſacrifient tout à leur parure. Il faut convenir auſſi, que les Particuliers étant inconnus, l'imagination de ceux qui voyent un Homme bien mis, a une carrière très-vaſte ; on peut être pris pour un Duc-&-Pair, &c.

Je m'arrête-là pour aujourd'hui. Je reprendrai cette matière une autre fois, ſi je puis.

XCIII.^me

LAURETE, à GAUDET.

[Elle annonce le duel d'Edmond avec le Marquis.]

NOUS ſommes encore toutes trenblantes, ma Mère & moi, mon Chèr ; & je trouve à-peine la force de t'écrire. Sais-tu bien qu'Urſule eſt vengée ? Je te vois d'ici : je gage que tu t'y attendais ? Édmond eſt un brâve Cavalier, qui fera ſon chemin ; ce début me l'annonce : il faut du courage pour plaire à notre ſexe.

Le Marquis a reçu ſon affaire en deux minutes. Entre-nous il le méritait. Enlever, violer, fi-donc! on ne peut rien de plus bourgeois! C'était bon pour nos Grand'mères: aujourd'hui l'on eſt ſi dégoûté des enlèvemens, qu'il ſuffit d'en voir un dans une brochure nouvelle pour qu'on la jète-là, & qu'on prenne de l'Auteur & du Livre la plus mince idée!... Mais je ne ſonge pas que je raiſonne; *je fais*, je crais *de la philoſophie*, tandis que c'eſt un récit que je te dois.

Edmond ſortit avanhièr, ſous prétexte d'aler mettre lui-même à la poſte une Lettre de bonne-année pour ſes Parens. Il ne devait être qu'une minute. Nous l'attendions pour dîner. Trois heures, il ne revient point. Nous nous mettons à table. Je ne mangeai pas; j'étais inquiète. Quatre heures viennent; cinq, ſix, dix heures du ſoir; & point d'Edmond. Notre inquiétude devient alors des plus ſérieuſes. Nous envoyons chés tous ceux qu'il avait coutume de voir: il n'a paru chés Perſone. Mais hièr quelqu'un a dit, qu'il alait ſouvent chés un Maître-d'armes (& c'était-là qu'à notre inſu, il paſſait une partie des journées). L'on y court. —— Le Monſieur qu'on demande (a répondu cet Homme), eſt ſorti de ma ſalle hièr ſur les cinq heures. Un de mes Écoliers, M. le Marquis de.... paſſait dans ſa voiture, comme nous étions ſur ma porte; il m'a

fait l'honneur de me saluer, & par manière de conversation, j'ai dit à M. Edmond le nom de ce jeune Seigneur : sur-le-champ il m'a quitté, en disant qu'il avait à lui parler : je ne l'ai pas revu depuis —. Cette réponse nous a presque tout expliqué. Il n'était pas difficile de voir quel avait été le dessein d'Edmond. Nous avons passé le reste de la journée dans des transes mortelles. A minuit l'on a frapé : c'était lui-même, sanglant, blessé, mais légèrement. Je me suis évanouie, & tout-de-bon, pour-le-coup ! mais je me suis dépêchée de revenir, pour entendre le récit de son combat.

En abordant le Marquis, il lui a dit ces mots : —Êtes-vous le Marquis *tel ?* —Oui. —(*fort bas.*) Êtes-vous le Ravisseur d'une jeune Fille de Province ? —Que vous importe ? —Je suis le Frère de cette Fille outragée, & je prétens la venger sur le Lâche qui s'est deshonoré lui-même, en lui fesant violence : & vous êtes ce Lâche. —Je ne suis pas un Lâche : mais j'aimais, & j'aime encore une Jeune-personne que j'avais enlevée : je voudrais réparer l'affront involontaire que je lui ai fait, par le don de ma main : je suis désespéré que ma Famille s'y opose. —Crayez-vous, Monsieur, pouvoir l'épouser ? —Non, Monsieur. —Vous m'accorderez donc de vous battre avec moi, dans l'endroit & avec les armes que

vous choisirez. —Pour celui-là, Monsieur, à regret : mais j'accepte, puisque vous m'y forcez—. Jour au lendemain. Edmond a passé la nuit dans un hôtel garni, & n'a pas voulu paraître chés nous de la journée. Cette légère circonstance, donne une idée de sa bravoure. A quatre heures-&-demie, ils se sont joints, dans un terrein vuide, proche les Grands-Boulevards, d'où Personne ne pouvait les voir, à-cause de la hauteur des murs environans. Ils se sont servis de l'épée, comme d'une arme qui fait briller davantage le courage & l'adresse, & fait moins de bruit. Votre Ami a blessé à-mort, à ce qu'il croit, le Ravisseur d'Ursule. Nous l'avons fait cacher dans une maison où l'on ne s'avisera pas de l'aler trouver. Voi, mon Ami, ce qu'il faut faire. Dirige-nous, ou viens toi-même. Mais, tu ne t'aviseras pas de le gronder : il a bien fait ; & la preuve, c'est que je l'aprouve.

Je remets ce qui peut ne regarder que moi pour une autre Lettre. Adieu, &c.

XCIV.me

M.me PARANGON, à EDMOND.

[Que de faiblesse ! malgré sa vertu !]

CRUEL Ennemi de mon repos, ne cesseras-tu jamais d'amonceler les peines & les angoisses sur la tête d'une Infortunée,

née, dont le seul crime est de t'avoir involontairement aimé ! A chaque instant, tu me donnes de nouveaux sujets de larmes ; & le dernier.... ah-dieu ! le dernier expose tes jours !... Cette idée me desespère ; elle abat mon courage. Jeune Imprudent ! une Famille puissante, accréditée, qui peut-être va se voir privée de son unique Rejeton, demandera ton suplice ! Comment échaperas-tu !... Dans l'état où je me trouve, une si cruelle inquietude !... La colère Céleste nous poursuit, Edmond ; songez que nous l'avons attirée ; ayez recours à la Divine Miséricorde, rentrez en vous-même : vous n'êtes point encore assés endurci dans le crime, pour que le Dieu de bonté que nous adorons ne vous châtie plus en Père. Tirons au moins ce fruit de notre faute... Je dis *notre faute* ; je n'ai pourtant pas à me reprocher.... Edmond, je vais être Mère... & ma Famille l'ignorera. Mon Cousin ! Ah ! que vous êtes coupable !... Si l'on vengeait sur vous les crimes que vous trouvez (avec raison) inpardonnables dans les autres, que seriez-vous devenu ?...

Nous alons partir votre Sœur & moi. J'irai me jeter aux genoux des Parens du Marquis.... S'il se pouvait qu'il vécût, je serais bien sûre de les toucher,.... ou d'expirer à leurs piéds. Je vous crais trop malheureus pour vous faire le détail de ce que souffre, par votre faute,

Votre plus tendre Amie. (*sans signature*).

P. S. Vos Parens ignorent tout.

XCV.me

EDMOND, à PIERROT.

[Il m'apprend tout ce qui se passe au sujet d'Ursule & du Marquis.]

LA Lettre d'Ursule vous a instruit, dans le tenps, de son heureuse arrivée ici, avec ma Cousine, M.lle Fanchète, M.re Canon, & M Gaudet. Mon Frère, M.me Parangon n'est pas une Femme ; c'est une Ange. Je suis libre, & c'est par elle : le Marquis, presque rétabli de sa blessure, est devenu mon Ami, mon Protecteur ; & c'est par elle : toute sa Famille me voit de bon-œil, & c'est encore par elle ; c'est d'après les éloges qu'elle a daigné faire de moi.

Tu ne sais pas encore la manière dont le conbat s'est engagé entre le Marquis & moi, & comment les choses se sont passées. Le hasard me fit connaître le Marquis, un jour ou deux avant celui que j'avais marqué pour lui faire une apel. Je ne crus pas qu'il fût dans les règles de l'honneur & de la bravoure de voir mon Ennemi, sans lui parler net. Je suivis le Marquis, & je l'atteignis facilement, quoiqu'il fût en cabriolet, à-cause d'un enbaras, dans une rue aussi étraite que celle *des-Anglais* par laquelle il passait.

Je m'expliquai en peu de mots. Jour au lendemain. Exactitude complète de sa part & de la mienne. Il vous faut donc du sang, Monsieur (me dit-il?) Je lui répondis, que l'outrage l'exigeait, que puisque par sa brutalité il nous avait mis dans le cas, ma Sœur & moi, de ne pouvoir suporter sa vue sans rougir, il fàlait que lui & moi fussions à jamais délivrés par sa mort ou la mienne de la présence d'un Objet odieus. —Vous avez raison (me répondit-il) : mais il serait bien malheureus pour vous de perdre la vie, en soutenant une bonne-cause. — Il serait bien plus malheureus, bien plus insuportable, (repris-je) de vivre avec l'idée de l'injure que nous vous avez faite : que je meure ou que je tue, j'aurai fait ce que j'ai dû, & ma sœur sera vengée-.... A ce mot, nous avons mis l'épée à la main. Je me suis apperçu que le Marquis me ménageait. —Employez toute votre adresse (me suis-je écrié) ; elle vous est nécessaire-..... Voyant qu'il se tenait toujours sur la défensive : —Traître (ai-je crié) Veux-tu me rendre ton assassin malgré moi, & m'ôter aussi l'honneur-! Alors le conbat est devenu tel que je le souhaitais. Le Marquis m'a blessé ; j'ai paré à-demi, & sur le même tenps, je l'ai atteint au corps. Il est tombé : le sang sortait à gros-bouillons. Mais satisfait de la vengeance que je venais de prendre, la pitié est rentrée dans mon cœur ;

au risque de ma propre vie, j'ai sauvé les restes de la sienne : ç'a été moi qui ai mis le premier apareil : j'ai arrêté le sang ; & j'ai aidé son Domestique à porter le Blessé, le plus comodément pour lui qu'il a été possible, jusques chés un Chirurgien. Là, je l'ai quitté pour me sauver, en lui disant : —Je ne vous en veus plus ; j'aime à me persuader que le sang que vous venez de perdre, est tout ce que vous en aviez de mauvais & de criminel. Crayez-vons que j'aie dû me battre. —Je le crais (a repondu le Moribond, & je vous pardonne ma mort de tout mon cœur....). Je l'avais méritée plus ignominieuse—. Il a exigé que je l'embrassasse, & m'a présenté sa bourse que j'ai refusée.

Dès que son extrême faiblesse, suite du traitement, lui a permis de parler, Madame Parangon s'est présentée. Elle s'est mise à genous devant son lit. —Ah! levez-vous, belle Dame (a dit le Marquis) ; cette posture me convient ; je suis le coupable—. Eh! qui peut résister à la Beauté supliante! Il l'a écoutée un instant : puis il a fait prier le Comte son Père (chés lequel on ne l'avait transporté que la veille) de passer dans sa chambre avec la Dame sa mère. —Vous poursuivez le Jeune-homme (leur a-t-il dit), à ce que cette belle Dame m'aprend? Eh! pourquoi? Je ne vous dirai pas que c'est un Frère qui a vengé la plus cruelle injure, & qui m'a justement puni : Mais je vous di-

dirai plûs ; c'eſt que vous pourſuivez l'Homme auſſi humain, que courageus, qui a ſauvé les reſtes de ma vie, en expoſant la ſienne. Il a raconté ce que j'avais fait, en l'enbelliſſant ſi bien, qu'il a fait répandre des larmes à ceux que dévorait la ſoif de mon ſang. On m'a pardonné : l'on a careſſé ma Couſine ; on l'a retenue à dîner ; & pour qu'elle pût ſe livrer à la joie, on a fait partir un court Billet, écrit de la propre main du Comte, pour Madame Canon, dans lequel ce Seigneur la prie de me faire ſavoir, qu'*inſtruit de ma conduite envers ſon Fils, il vient de me pardonner.*

C'eſt avec cette ſinplicité que Madame Parangon m'a raconté ſa réüſſite : mais je ne doute pas que je ne lui doive beaucoup plûs qu'elle ne veut le faire paraître. Elle a ajouté, qu'on l'avait chargée de m'amener.

Des le même ſoir ; elle m'a présenté. L'Aſſemblée était nombreuse : il y avait des Dames jeunes & charmantes, que ma Couſine effaçait, malgré leur blanc & leur rouge, la richeſſe & l'élégance de leur parure. Nous avions Mademoiſelle Fanchète avec nous. On m'a fait la grâce de me louer ſur ma figure. Les Dames m'ont environné pour m'accâbler de queſtions : on a été juſqu'à me demander, ſi j'avais une Maitreſſe ? J'ai regardé ma Couſine ; qui confuſe de mon ſilence, & de ce que mes regards pouvaient faire penſer, a ré-

pondu pour moi ; & montrant Fanchète: —Je lui destinais ma Sœur (a-t-elle dit en baissant ses beaus yeus). —Ah ! Monsieur le Comte (se sont écriées toutes les Dames) quel domage, si vous aviez lié à cette charmante Enfant son Amant, & presque son Mari ! sans-doute elle l'aime ; ... car il le mérite ; & vous l'eussiez rendue bien malheureuse ! J'ai pris ces conplimens pour ce qu'ils valaient. Mais ce qui m'a flaté, c'est que ma Cousine a paru l'être. —Que fait-il ? (a dit une Dame :) il lui faut un enploi ? —Il est peintre, Madame (a répondu ma Cousine). —Il fera mon portrait (ont dit toutes les Dames ensenble).

M. le Comte (auquel on m'a enfin laissé la liberté de parler en particulier) m'a promis sa protection, d'un ton de bonté, qui m'a touché si vivement, qu'il en a été frapé. —Vous êtes sensible (m'a-t-il dit ?) Bon ! bon ! si cette sensibilité-là ne vous égare pas, elle vous élevera plus haut que l'esprit & des talens supérieurs.

Ainsi, chèr Aîné, tu vois que je me trouve heureus. L'honneur de ma Sœur est réparé par mon action. Tout le monde le dit, jusqu'au Conseiller lui-même. Cette action qui paraissait devoir me perdre, me fera faire mon chemin, en me donnant accès dans une Famille respectable & puissante. D'un autre côté, je vois tous les jours ma Cousine, ma Sœur,

M.lle Fanchète, le P. D'Arras, mon Ami; l'Artiſte le plus habile de cette Capitale veut bien être monguide. (Je dois encore ce dernier avantage à M.me Parangon.) Eſt-il une perſpective plus avantageuse? Joins à tout cela, mon Piere, qu'Urſule me paraît encore plus aimée du Conſeiller qu'elle ne l'était; qu'il ſoupire après l'inſtant de s'unir à elle: que le Marquis jure qu'il veut ma Sœur.... Mais je t'avouerai, qu'elle a de la répugnance pour ce dernier, & qu'elle n'eſt pas indifférente pour ſon généreus Amant. Nous fesons bien notre cour à la famille du Marquis, en cherchant à l'éloigner nous-mêmes. Je ne ſais pourtant pas trop ce qui arriverait, ſi c'était un Fils. La Famille du Marquis elle-même (à ce que j'entens) chancelle, lorſqu'il dit, —Abandonnerai-je mon ſang, le vôtre, mon nom, votre Héritier?...

Ah! Pierre! je ne dis pas tout....

XCVI.me

EDMOND, à GAUDET.

[Encore une lueur de vertu]

JE te l'avais bien dit, que tu ne réüſſirais pas! toutes tes belles maximes, toute ta philoſophie n'ont pu convaincre une Femme: & tu te flates d'avoir pour toi l'évidence! Ah! mon Cousin! je ne le vois que trop, il faut, pour devenir ton diſciple, avoir un comencement de cœur

ruption dans le cœur ; & voila sans doute pourquoi je le suis fitôt devenu, & pourquoi M.me Parangon ne le deviendra jamais. Rens-toi, du moins à-présent ; conviens qu'elle est *inexpugnable*, comme tu disais, & qu'elle le sera toujours. Que n'avons-nous pas employé ? nous l'avions belle ici ; le sort nous l'avait pour-ainsi-dire livrée. Plus de M.me Canon qui nous gênât ; cachée à tous les yeux, pour dérober les suites de son état, nous avions seuls le privilége de la voir. Nous avons parlé : l'on nous a laissé dire tout ce que nous avons voulu : & quand nous avons eu fini, l'on a répondu, en attestant nos propres cœurs ; nous avons été nos Juges à nous-mêmes : Elle a plaidé la cause de la Vertu, & nous avons été forcés de rougir de nos desseins, & de nous condanner. Je te l'avoue, mon chèr, en te voyant rougir, j'ai pris de toi une meilleure opinion que je n'en avais auparavant. Gaudet, Gaudet lui-même n'a pu s'enpêcher de convenir intérieurement, que ni celle que j'aime, ni moi, nous ne trouverions pas le bonheur dans ce que je desirais ; pas même le plaisir ; puisqu'un plaisir auquel une peine égale fait équilibre, cesse d'être un plaisir.

Te souviens-tu du jour où nous avions formé le beau projet de la soumettre entiérement ? Elle en fut instruite ; & sans-doute ce fut Laure qui nous trahit. Elle dédaigna de nous éviter ; elle nous atten-

dit de piéd ferme ; & quand nous eumes dreſſé toutes nos bateries, que nous començions l'attaque, elle ſe leva d'un air qui me pénétra d'une crainte reſpectueuse: — Edmond, dit-elle (je crais l'entendre encore) ; quittez ce maſque ; & le rôle de Comédien : Je lis dans votre cœur ; il eſt corronpu ; & voila le Corrupteur (en te montrant). Mais ne crayez pas que la certitude, que vous êtes avili, dégradé, ne crayez pas qu'elle vous rende odieus à celle que vous offenſez ; non, mon Cousin ; par un juſte decret ſans-doute, le Ciel me condanne au ſuplice de ceux qu'on lie avec un cadavre infect ; & cette horrible image, qui me pourſuit en tout lieu, qui ne m'abandone pas un inſtant, eſt la punition de la faute involontaire que j'ai faite, de prendre pour vous des ſentimens.... qu'il faut-bien qui ſoient criminels. Mais il vous reſte un peu de ce qu'on nomme *honneur* dans le monde ; il ne vous reſte que cela, pour vous diſtinguer des Sauvages les plus feroces : C'eſt donc cet honneur qui me raſſure en cet inſtant, & qui m'enpêche de vous fuir. Trenblez, Edmond, de perdre ce dernier frein ; hélas ! ſi vous ne l'aviez plus, il faudrait vous quitter pour jamais.... Je n'hésite pas à vous montrer toute ma faibleſſe : pourquoi me déguiserais-je ? le crime (ſi c'en eſt un) n'eſt pas ſur mes lèvres, il eſt dans mon cœur. Quant à votre-Ami, je lui prédis qu'un

jour, il gémira, mais envain, des erreurs où il vous aura fait donner. On a beau-dire; & beau-faire, le droit, le juſte, l'honnête ſont eſſenciels pour le bonheur; cette morale tant répétée, n'eſt que le fruit de l'expérience des premiers Hommes, qui l'ont peut-être mise en maximes trop ſèches: mais tout Homme peut ſupléer à cette aridité. Si l'on étudie le livre vivant que nos Senblables nous offrent continuellement, l'on y verra la preuve évidente de tous les axiomes de morale.

Pour le préſent, je ne veus pas ouvrir d'autre livre à vos yeus que votre propre conduite (te dit-elle): Dites-moi ſi tous les vrais plaiſirs que vous avez goutés, n'ont pas eu pour ſource quelques actions généreuses que vous avez faites? Votre conduite envers Edmond, qui n'eſt pas ſans reproches à tant d'égards, a cependant un bon côté: je m'en raporte à vous-même, n'eſt-ce pas de ce côté-là ſeulement que vient toute la douceur de votre amitié? (Tu ne pus en diſconvenir). Puis ſ'adreſſant à moi de nouveau: — Et vous mon Cousin, vous qui étiez fait pour aimer la vertu, vous en êtes-vous écarté ſans éprouver des remords, qui ſurpaſſaient votre ſatiſfaction momentanée. J'ai ouï-dire, & je conçois qu'on peut à-la-longue ſ'endurcir aſſés pour ne plus connaître le remords (c'eſt peut-être le cas de votre Ami): mais, Edmond,

jamais, quelque méchant que l'on ſoit, l'on n'a fait une bonne action ſans éprouver une volupté infiniment ſupérieure à toutes les jouiſſances que le vice procure: j'en apelle encore à vous-deux: Que M. Gaudet me dise, ſi lorſqu'il a été conpâtiſſant; ſi lorſqu'il a ſauvé la vie, & l'honneur à des Infortunés, il n'a pas ſenti, par ſon expérience, que la vertu eſt la vraie ſource du bonheur? (J'ai vu des larmes dans tes yeus, mon Ami; ſans-doute ma Couſine les a remarquées comme moi; car elle a apuyé, par ce trait que j'ignorais:) — Il eſt un Homme (a-t-elle dit) dont la conduite, en certains cas, & les maximes, ſont dans une oposition inconcevable. Cet Homme a tâché de faire commettre à ſon Ami ſincère l'action la plus lâche; il lui a conſeillé de corronpre le cœur d'une Femme mariée; de la porter à l'oubli de ſon devoir, & de l'engager enſuite à vivre avec lui dans le crime; & par-conſéquent malheureuse, d'après les principes où elle eſt: voila ce qu'il a dit; & voici ce qu'il a fait, un de ces jours. Une Femme de Paris, manquant de tout, de bien, d'ouvrage, même de ſanté; venant de perdre ſon Mari, un Artiſte avec qui tout périſſait, puiſqu'il n'avait que ſes talens, cette Femme... (Ici tu as jugé à-propos de ſortir) cette pauvre Femme n'avait pas des idées fort ſaines ſur la Religion; elle a cru que deux Filles qu'elle a, toutes-deux fort

jolies, étaient un bien dont elle pouvait disposer, sur-tout s'agissant de leur donner à elles-mêmes le plus absolu nécessaire. Elle connaissait l'Homme dont je parle : & elle le connaissait du côté des mœurs, qui n'est pas son côté avantageux. Elle est venue le trouver, lui a demandé des secours, en lui laissant entrevoir tout ce qu'un Voluptueus peut desirer. Cet Homme corronpu s'est fait expliquer sa situation, lui a donné quelqu'argent, & a promis une visite pour le lendemain. L'intervale a été employé à s'assurer de la vérité de ce qu'on lui avait dit. Convaincu qu'on ne lui en inposait pas, qu'a fait l'Homme qui cherche à corronpre son meilleur Ami, & une Femme à laquelle il a quelques obligations ? Il s'est rendu chés la Mère, a feint d'accepter ce qu'on lui proposait, est convenu d'un prix, est entré dans une chanbre particulière avec les deux Filles, & là ne s'est occupé qu'à montrer à ces jeunes Victimes, déja déterminées par leur Mère au sacrifice de leur vertu, dans quel abîme elles étaient prêtes à tonber. Il ne s'en est pas tenu-là ; il a vendu une ferme & les a dotées : elles sont mariées d'hier : Et ce même Homme, respectant son ouvrage, voulant goûter sans mélange le plaisir d'une bonne action ; ce même Homme après avoir détruit le scandale de sa conduite connue, a donné des sentimens de religion à ces deux Infortu-

nées, qu'il a sauvées d'un double péril.

Ce n'est pas tout; l'un de ces jours, le même Homme visita une pauvre Famille, dont le Chef était malade: il a mis six petits Garsons qui la composaient, les uns en pension pour aprendre à lire; les autres en aprentissage; il a servi pendant deux nuits de garde au Moribond, qui se porte mieux, & qu'il va faire occuper. Il a fait tout cela d'une manière qui en augmente le prix. Que cherche cet Homme, dans ces bonnes-œuvres lui qui ne crait point aux éternelles recompenses? Un plaisir plus pur que celui du vice; dont il est las; il cherche à s'estimer un-peu, à s'honorer à ses propres yeux: tant il est vrai, qu'il faut bien faire, pour se pouvoir suporter soi-même, & pour ne pas éprouver dès ce monde, l'échantillon de cet enfer qu'on nie dans l'autre.

Mon Cousin, examinez votre cœur: rentrez-y, & retracez-vous quelquefois l'idée de ce que nous serions tous-deux, si nous n'avions rien à nous reprocher: si une amitié pure & confiante nous unissait: si nous pouvions sans danger, nous comuniquer nos peines & nos consolations; si nous pouvions ne faire qu'une âme: quelle douce intimité!... — Eh-bien! (me fuis-je écrié) qui vous enpêche de suivre ce plan? — Il n'y faut plus songer, mon Cousin; il n'est plus temps. tout notre bonheur s'est évanoui avec

notre innocence. Un ſouvenir inportun enpoiſonnerait tout. Mais, c'eſt beaucoup pour aujourd'hui, de vous avoir amené-là, vous, que des vues ſi contraires ont conduit ici! Alez, mon cher Edmond, alez retrouver votre Ami, qui n'a pu ſuporter le poids de la louange que méritent quelques bonnes actions qu'il a faites, lui qui ſans-doute eût bravé tous mes reproches; alez; en ce moment il ne ſaurait être dangereus-.

J'ai couru chés toi; l on venait de t'entrainer à Chaillot. Dans mon loisir, je t'écris; & je répète même ce que tu ſais, parceque cela peut t'être utile: il faut chercher à faire le bien de ſes Amis... Ah! mon pauvre Mentor! je ſens qu'elle a raison; mon cœur me le crie plus fort qu'elle: nous cherchons le bonheur où il n'eſt pas... Pourtant, qu'il eſt de douces erreurs!

Réponſe. XCVII.me 15 avril.

[Gaudet entreprend d'éteindre en lui tout ſentiment de Religion.] (*Nous ne raportons en partie cette longue Lettre, que parce qu'elle donnera lieu d'une Réponſe très-forte*).

QUOIQUE ton Ami; quoique je ne te voye qu'avec des yeus trop ſouvent aveuglés par la prévention, je ne t'en ai pas moins bien jugé, dès que je t'ai parfaitement connu: L'eſprit que t'a donné la nature, eſt offuſqué par une imagination

qui s'alume trop facilement; ce qui vient, je crais, de l'exquise ſenſibilité dont tu es doné. Les Perſones de ce caractère ont un grand défaut, c'eſt que la ſenſibilité, toujours aveugle, leur tenant lieu de pénétration, leur jugement eſt enbarraſſé par une ſorte d'ivreſſe. C'eſt le vice de notre ſiècle, mon Ami, que cette ſenſibilité-chatouilleuse; c'eſt elle qui fait que nos Jeunes-gens décident avec tant d'aſſurance, & qu'ils ſont preſque tous Enthouſiaſtes. Je n'en rechercherai pas la cauſe, & je dirai ſeulement en général, qu'elle eſt morale & phyſique tout-à-la fois. C'eſt une ſenſibilité trop vive, mais trop aiſément émouſſée, qui fait que les Amans de nos jours portent ſi loin l'inconſtance & la légèreté; que nos Auteurs ſont faibles, incapables d'un Ouvrage de longue haleine, aprofondi, &c. Le Genre humain des Villes eſt exalté; il eſt trop ſuſceptible d'impreſſions, parceque les fibres ſont toujours tendues, la vue, l'ouïe & l'imagination n'ayant aucun repos; tous les objets, même les plus frivoles, ſont capables d'irriter ces fibres, & l'attention ne peut plus former d'idées bien diſtinctes; elles eſt auſſi tôt enportée par une impreſſion nouvelle: delà notre inconſtance, nos inconſéquences, &c. Et te voila d'après nature, Edmond. Ta Couſine a preſque le même caractère, mais un-peu plus ſolide. Parlons de-là, c'eſt-à-dire, de cette aven-

gle ſenſibilité qui te guide, pour expliquer ta conduite & tes ſentimens.

Trop d'inſtruction abrutit, dit Paſcal. Trop de ſenſibilité nuit au jugement : & comme ſans inſtruction on n'a pas de lumières, de-même auſſi le défaut de ſenſibilité empêche de bien juger : *medio tutiſſimus ibis* : les excès ſont également à craindre. Qu'on te faſſe un beau tableau; qu'on ſoit pathétique, intéreſſant; en-un-mot, qu'on remue ton cœur, on ſera ſûr d'avoir raiſon. Tu ferais un très-mauvais Magiſtrat : l'Avocat le plus adrait à manier les reſſorts du cœur humain ſerait toujours aſſuré de ton ſuffrage, quelque pitoyable que fût ſa cauſe. Tel eſt le malheur des Perſones qui ont plûs de ſenſibilité que d'eſprit; elles ſont ſujetes à tout-moment à être la dupe des paſſions des autres : ces Perſonnes-là ſont incapables de preſque tous les Emplois & de toutes les Charges publiques : mais en reconpenſe, elles ſont d'aimables Particuliers, de Bonnes-gens; elles jouiſſent avec plûs de volupté que les autres Hommes : il eſt vrai qu'elles ſont par cela-même plus ſouvent enportées comme malgré elles par le goût du plaiſir; mais l'eſclavage de la volupté a tant de douceur, que je n'ôſe l'apeler un mal, malgré les peines qui en ſont comme la conpenſation néceſſaire.

Pour rectifier la façon de penſer d'un Homme tel que toi, & le faire ſolidement,

ment, il ne faut pas que je me contente d'enployer la manière de Madame Parangon; il est nécessaire en outre que je t'éclaire, en te fesant envisager les choses dans leur vrai point-de-vue : il est des génies privilégiés qui les voient ainsi d'eux-mêmes; il faut démontrer au reste du monde, & particuliérement à ceux dans qui le sentiment étouffe le raisonnement.

Quel est ton principe victorieus; ce principe auquel tu crais que je n'ai pu résister ? C'est qu'*il n'y a de bouheur que dans le* BIEN; c'est à-dire, que dans ce qui nous constitue compatissans, justes, généreus envers les autres. J'accorde le principe, en retranchant la particule négative, & je dis : *On trouve toujours du plaisir dans le bien.* En effet, ce serait aler contre toute évidence, contre les vues & la destination de la Nature, que de prétendre que les accessoires du bonheur ne se trouvent pas dans les jouissances, qu'on ne peut nommer proprement de bonnes actions morales; comme, par-exenple, ta conduite avec Madelon, &c. C'est donc ici le cas de distinguer ce qui est d'institution des Hommes, & dont par-conséquent on peut se dispenser à leur insu lorsqu'on est faible, & sans les craindre lorsqu'on est puissant, d'avec ce que la Nature permet.

Tout ce que défendent les Hommes est conditionel & relatif : il n'est défendu à D'Arras d'avoir une Femme, que parce

qu'il eſt Moine : il t'eſt défendu de prétendre à la main de M.me Parangon, parce qu'elle eſt mariée à un Autre : mais ces deux choſes n'en ſont pas moins un bien réel, dans les vues ordinaires, pour D'Arras & pour toi.

Tout ce que défend la Nature eſt univerſel & abſolu ; c'eſt un mal indépendamment des circonſtances. Voila notre pierre-de-touche, toutes les fois que nous avons à examiner la légitimeté d'une action. Je ne citerai pas d'exenples ; tu feras toi-même les aplications.

La ſource de toutes tes erreurs, c'eſt que tu pèche par les principes ; tu ne ſais pas encore diſtinguer ce que l'Homme tient de la Nature, d'avec ce qu'il ne tient que de la Société. L'homme naturel ne connaît d'autre bien que ſon avantage & ſa conſervation, aux dépens de tout ce qui l'environne : c'eſt ſon droit ; c'eſt le droit de tous les Êtres vivans ; la Nature lui permet d'en user, & ne voulut jamais le reſtreindre. L'Homme ſocial au contraire, eſt environné d'entraves, aſſujéti, gêné par mille Lois, que la réciprocité doit l'enpêcher de violer. Mais, quelqu'indiſpenſables qu'elles ſoient, elles ne ſont pourtant que d'inſtitution humaine ; les Hommes ſeuls en ſont les Auteurs, les Obſervateurs, & les Vengeurs. Il ne s'agit donc que d'examiner quelles ſont les Lois dont l'inobſervation bleſſe la réciprocité ; quelles

ſont les Lois qui ne ſont que de décence; enfin, quelles ſont les Lois de pur caprice, dont l'inobſervation n'eſt pas moins punie par les Hommes, que celles des Lois plus néceſſaires.

Quoique l'Homme naturel ne ſoit pas obligé d'obſerver les Lois ſociales, il eſt pourtant vrai que l'Homme en ſociété ne peut ſe diſpenſer d'obſerver les Lois de la première eſpèce; c'eſt-à-dire, celles dont la violation ronprait la ſociété.... Ces Lois ne ſont pas en grand nombre, & ſe diviſent en deux eſpèces, les Lois *prohibitives* & les *commutatives*: les premieres ſont, *Ne point tuer, ni voler, ni faire aucune violence, de quelque nature qu'elle ſoit.* Les ſecondes, *Rendre à chacun ce qui lui eſt dû; & en outre, tous les ſervices qui dépendent de ſoi.* L'Homme ſocial le plus borné, découvrira toujours ces Lois, parcequ'il n'a, pour les connaître, qu'à ſe demander ce qu'il voudroit qu'on lui fît, ou qu'on ne lui fît pas: il n'a qu'à réfléchir enſuite, ſur l'effet que produiſent les ſervices rendus; ſur la bienveillance qu'ils font naître dans ſon cœur envers celui qui l'oblige; & ſans-doute il ſe trouvera porté par ſon propre intérêt, à inſpirer aux autres des ſentimens auſſi flateurs La *mutualité* eſt le fondement des Lois *commutatives*; on recevra autant qu'on aura donné, & de-plus, l'eſtime publique, le plus grand des biens ſociaux. Je ne dis

rien des Lois *prohibitives*; il eſt certain que l'Homme ſocial qui tue, qui vole, ou qui fait tel autre mal, eſt un fou, qui ſacrifie à un petit avantage préſent, la tranquilité de toute ſa vie; puiſqu'outre la punition infligée par le Gouvernement, & le blâme public, il ſ'expoſe à éprouver le traitement qu'il a fait; par-où tu vois que les Hommes ne ſeraient plus aſſociés pour ſ'aider, mais pour l'entredéchirer. Les *Loix de pure décence & de police*, ſont utiles ſans-doute; mais elles ne ſont pas d'une abſolue néceſſité: la meilleure preuve qu'on en puiſſe donner, c'eſt que les ſiècles les plus innocens, ſont ceux, je ne dis pas où il y a eu le moins de Lois de décence (on me répondrait qu'ils n'en n'avaient preſque pas beſoin); mais ceux où l'on obſervait le moins ce qu'on nomme décence d'actions & de paroles. On n'eſt pas coupable envers la Société de la violation des Lois de décence, de la même manière que lorſqu'on manque aux Lois eſſencielles, telles que celles des deux premieres eſpèces. Que l'on tue ou qu'on vole en public ou en ſecret, l'on n'en a pas moins fait un mal réel: mais ſi l'on n'a violé qu'une Loi de décence, la publicité fait ſeule le crime; il eſt nul, dès qu'il eſt ignoré Parcequ'en effet, la décence n'eſt pas violée, quand perſone n'a vu ni entendu. Si l'acte indécent eſt public, il peut être

criminel ; & cela suffit pour qu'il soit punissable par la Société.

J'apele *Lois de caprice*, Lois inutiles au bien-être, les *Lois cérémonielles* : leur violation ne peut jamais être une faute réelle, fût elle publique : à-conbien plus forte raison si elle est secrète ! Les Lois cérémonielles naquirent dans l'enfance du monde : elles pouvaient être utiles chés des Peuples qui professoient des Religions gaies, parcequ'alors elles contribuaient au bien-être & au divertissement. Mais elles sont un vrai joug, une tyrannie, chés les Peuples atroces, qui ont des rits affreus & barbares ; tels sont les Indiens actuels, les Japonais, &c, &c, &c.

Il est encore d'autres Loix, qui-sans être cérémonielles, n'en doivent pas moins être rangées dans la classe des Lois de caprice de ces Lois déraisonnables qui tendent à faire porter à l'Homme un jour pénible, & contraire aux vues de la Nature Ces *Lois* se nomment *de discipline* : telle est celle qui interdit les choses auxquelles la Nature nous destine. Loin d'être obligé d'observer ce que ces Lois inposent, ce serait en certains cas, un crime de leur obéir.

D'après ce préliminaire, qui te donne une idée juste du bien & du mal, qualifie maintenant ma conduite : c'est sur ses principes qu'ou doit juger un Homme ;

& voi conbien peu ſont fondés les lieux-communs que tu me débite ſur mes bonnes & mes prétendues mauvraises actions : voi, ſi j'ai dû être *aterré* par le *ſermon* de ta Couſine. Si je ſuis ſorti, c'eſt que je n'ai pas cru devoir lui répondre ; & que je me réservais te t'entretenir.

Mon chèr Edmond, je ne doute pas que tu ne devinſſes quelque jour capable des grandes choses, ſi tu pouvais prendre des idées ſaines en physique & en morale ; car la dernière, pour être bonne, utile & vraie, doit être fondée ſur la première. Ce que j'entens par ce mot *physique*, c'eſt la notion de toutes les ſubſtances, depuis la Divinité juſqu'a la matière morte ; & par celui de *morale*, je designe tout acte d'un Être intelligent. Dans nos converſations, j'ai déja tâché plus d'une fois de te faire prendre une juſte idée de la nature ; mais avec aſſés peu de ſuccès ; tu ès tellement aveuglé par le préjugé ; tellement engourdi, je dirais preſque abruti, par la façon routinière dont tu as toujours envisagé l'Univers en-général, & chaque chose en particulier, que tu ne m'as pas mieux entendu, que ſi je t'euſſe parlé la langue des Hottentots ou des Paragons. Une Lettre ſera peut-être plus efficace ; tu pourras la peſer d'avantage qu'un diſcours à-peine écouté, bien ſûrement oublié dès l'inſtant où il finit.

Pour avoir une morale ſenſée, vraiment utile, bonne ſans inconvéniens,

il faut qu'elle ſoit fondée ſur la vérité. L'erreur, quelqu'avantageuse qu'elle paraiſſe, ne l'eſt que momentanément, & dans les temps de l'enthousiaſme : C'eſt donc à grand tort que M. Rouſſeau de Genève aplaudit au *Poul-ſerro* des Perſans ; une pareille crayance n'eſt utile qu'accidentellement ; qu'il vienne un Grand qui n'y craye pas (chose aſſés commune), rien ne l'arrêtera plus : au lieu que ſi le frein était fondé ſur la vérité, la raison, l'utilité réciproque, il ſerait éternel, comme Dieu même, & jamais ſuſceptible d'affaibliſſement. La vraie cause de toutes les ſuperſtitions qui ont exiſté, c'eſt qu'elles ont été un moyen facile de retenir les Hommes, dans la ſoumiſſion ; mais ce moyen facile ne tarde pas de ſ'affaiblir à-meſure que les Hommes, étonnés d'abord, ou ſéduits, font usage de leur raison. Alors, on tonbe dans un état pire qu'avant la ſuperſtition ; & tel fut celui du genre-humain à la chute de la religion payenne : la vraie cause du débordement des mœurs ſur la fin de la République Romaine, débordement qui opéra ſa ruine, fut principalement la *desabusation* (paſſe-moi le terme (des anciennes erreurs : or toute Religion amènera toujours ce temps de crise : temps affreus, où le reſte des Gens à préjugé, autoriſés par les anciennes Lois, conbattent contre les Désabusés, oprimment, répandent des flots de ſang,

& font en un siècle ou deux plûs de mal, que la Religion qui tonbe n'a fait de bien durant des myriades d'années ; parceque pendant la crise, ceux qui la bravent, & les Hypocrites qui la soutiennent n'ont plus aucun frein. Un autre grand inconvenient des superstitions, auquel on fait trop peu d'attention, c'est que les Ministres qu'on leur donne, ne tardent pas d'en faire un objet capital ; aulieu qu'en les instituant, on ne les regardait que comme des accessoires de la liaison sociale. De-là ces revenus immenses, & le scandale qui les suit ; ces Tenples magnifiques de l'antiquité dont nous admirons encore les débris fastueus ; cette foule de Persones consacrées, &c. Mais il ne faut que du bon-sens pour sentir le vide de tout cela, & que les cérémonies les plus graves des Romains n'étaient au fond qu'un jeu d'enfant éxécuté par des Hommes. C'est ce que je pensai, dès que j'eus la plénitude de ma raison. Quand par la suite, je fus éclairé par la physique, ce fut une lumière de plûs ; mais l'idée même que la Religion actuelle m'avait donnée de la Divinité, cette idée seule, pure & puisée dans la Bible, aurait suffi pour me faire sentir la futitilité de l'ancien rit cérémoniel.

Quant à toi, mon Ami, comme tu n'as pas fait ton étude de ces matières, il faut tout d'un-coup te mener au-fait,

&

& te faire toucher la verité au doigt & à l'œil. *Qu'eſt-ce que Dieu ? Qu'eſt-ce que l'Homme ? qu'eſt-ce que toute la Nature ?* Il y aurait-là pour faire des volumes, qui ne t'aprendraient rien du-tout : Je vais répondre à ces trois queſtions, qui paraiſſent inmenſes en très-peu de peu de mots.

(*L'Éditeur ſe voit obligé de ſuprimer tout ce que dit ici* M. *Gaudet, parce que c'eſt le matérialiſme pur ; quoique le bon Pierre* R**, *dans le titre de la Lettre, ait dit qu'il ne la mettait ſous les yeus de ſes Enfans, que parce qu'elle était ſuffiſament réfutée, & que ce ſoit auſſi notre ſentiment. Il ne nous reſte qu'un regret en ſesant cette ſupreſſion, c'eſt d'ôter au Héros de cet Ouvrage, la meilleure excuse à ſes desordres, en montrant au Lecteur honnête & ſenſé, la force de la ſéduction, & la marche adraite du Séducteur.*)

. . . . . .

(*Après l'exposition de ſon ſiſtème ſur Dieu, le bien & le mal, l'indépendance morale de l'Homme, & ſon abſolue dépendance physique, il continue :*)

Ne viens donc plus, Edmond, m'étaler tes ſophiſmes ; prens de la Nature & de la Divinité, des idées ſaines ; étudie le physic, & ſur cette étude bien réfléchie, fonde toute ta morale. Tu ſeras alors un Être naturel, & ſocial, d'une manière éclairée, qui ne te rendra plus eſclave & malheureus ; tu verras juſqu'où tu peus t'écarter des Lois ſociales, ſans troubler l'ordre politique, & ſans t'attirer de la part des autres Individus une *répulſion* désagréable. Alors tu

ſeras heureus, délivré des chimères qui tourmentent tes Pareils, & ſans inquiétudes pour le préſent ni pour l'avenir. Ton eſprit étant éclairé & défait de cette puſillanimité qui rend ta ſenſibilité naturelle ſi dangereuſe pour toi, cette ſenſibilité ne te ſervira plus qu'à jouir, & jamais à t'effrayer, à t'éblouir, ou à te jeter dans l'ivreſſe de l'admiration pour des choſes ſimples, & dont la cauſe étant connue, tout le merveilleus diſparaît. Épicure, dans ſa jeuneſſe te reſſemblait, & ne ſecoua le joug des préjugés, que parce qu'il le trouva trop peſant. Il y a un Être-Suprême, Père commun de tout; voila une vérité: Des Lois générales & néceſſaires règlent tout, ſans qu'aucun Individu puiſſe s'en écarter; en voila une ſeconde non moins certaine: Tout ce qui eſt, eſt donc bien, même le mal aparent, parce que ce mal réſulte de bonnes Lois; troiſième verité que je vais te rendre bien ſenſible par un exemple: Violer eſt un mal ſans-doute, & un grand mal; un Homme ſocial voit une belle Fille, ſe jète ſur elle, & lui ravit ſes faveurs: voila un acte que les Lois ſociales puniſſent du dernier ſuplice, & elles ont raiſon: cependant toutes les Lois de la Nature, par leſquelles cet Homme-féroce a fait violence à la Fille ſont excélentes, utiles, néceſſaires: Eh! que ſont-elles en effet, que ſageſſe admirable? Par ces Lois, l'Homme en voyant une Femme éprouve un apétit,

dont le but eſt la conſervation de l'eſpèce : plus il l'éprouve fortement, mieux il eſt conſtitué, plus il eſt propre à obéir à la nature, &c : Toutes les Lois phyſiques qui ont porté cet Homme à faire violence à la Fille, ſont donc bonnes aux yeus de la Divinité ? mais l'acte qui en a été la ſuite eſt mauvais ; car du bien, il ne réſulte pas toujours du bien. En-effet, comme cet Homme eſt ſocial, toutes ces Lois excelentes en elles-mêmes ont produit un mal relatif aux Lois ſociales ; reſpectif entre les Individus ; puniſſable par la Société, de la manière qu'elle le voudra, pourvu qu'elle ait manifeſté ſa volonté à tous ſes Menbres.

En voila bien aſſés ; je crais, mon Ami, pour une Lettre. Je remets à nos entretiens quelques réponſes aux objections que tu pourrais me faire. J'ajoute ſeulement, que je n'aurais garde de me porter avec tant d'enpreſſement à éteindre tes préjugés, ſi tu n'étais pas dans un pays où il ne faut plus en avoir pour être heureus & faire ſon chemin. Dans un Village comme celui où tu ês né, je penſe que peut-être il n'eſt pas abſolument mauvais de conſerver des erreurs propres à retenir des Hommes groſſiers, incapables de jamais ſe détromper, ſi on les abandone à eux-mêmes. Mais pour les Perſones habituées dans les Villes, à-moins que ce ne ſoit des brutes, il faut les éclairer de bonne-heure, & leur

donner une bonne morale ; de-peur que leurs yeus venant à ſe deciller d'eux-mêmes, elles ne ſe trouvent ſans frein, ne ſe perdent, & ne causent beaucoup de mal aux autres. Adieu, mon pauvre Edmond : ton Ami ne t'eſt pas encore aſſés connu ; mais ſ'il l'était, & ſi l'étant, tu l'eſtimais, il ſe porterait garant envers toi de tout le bonheur dont un Homme peut jouir.

XCIII.me

Madame PARANGON, *à* EDMOND.

[Invitation qui ſurprendra, mais que ſes motifs doivent faire aprouver]

POURQUOI mon Cousin me fuit-il. depuis une misérable Lettre, qu'il n'a pas hésité de condanner, dans la premier moment de ſa ſurprise, &, je crais pouvoir le dire, de ſon indignation? Eſt-ce la honte du préſent qui l'éloigne, ou le remords du paſſé ? Je crains bien qu'il ne ſoit plus ſuſceptible que de la première, & encore pour très-peu de tenps ! Qui m'aurait dit, après ce que vous ſavez, ah ! qui me l'aurait dit, que je ſerais obligée de vous rapeler, & que votre négligence à mon égard, vous expoſerait autant que votre criminelle pourſuite.... Mon Cousin, vous alez achever de vous perdre ; & je trenble que votre chute n'ait des ſuites funeſtes... Edmond, il eſt un malheur plus grand

que la perte de la fortune, de l'honneur, & de la vie, & c'eſt ce malheur que je redoute pour moi, & pour tout ce qui m'eſt chèr. Revenez, mon Couſin, revenez auprès de moi. Je ſais que vous aimez à m'entendre. Revenez; je veus vous faire goûter la vertu; je me crais aſſés forte à-préſent, pour ne rien craindre; parceque je ne m'apuierai plus ſur cet honneur fragile, qui n'eſt qu'orgueil; mais ſur la Source-de-tout-bien. Ah! mon Couſin! depuis notre faute, je l'ai étudiée, cette Religion qu'on veut vous faire abandoner, & j'y ai trouvé des conſolations que rien au monde qu'elle ne peut procurer. Que ne l'ai-je plutôt connue!... J'eſpère vous voir ce ſoir; je l'eſpère, & vous en prie.

XCIX.me

La Méme au Méme.

[Elle combat & détruit les mauvais raiſonnemens de la dernière Lettre de Gaudet.]

IL faut donc vous écrire, puiſque je ne ſaurais obtenir une entrevue! Liſez du-moins ma Lettre, & ne la livrez pas, avant de l'ouvrir, à votre Corrupteur. Mon Couſin, lorſqu'il a voulu vous porter les derniers coups, & montrer à découvert toute ſon impiété, obſervez qu'il a pris le parti d'écrire: tout corrompu qu'il eſt, & quoiqu'il ait un front d'airain, il n'aurait pu vous dire ſans rou-

gir, de qu'il n'a pas craint de vous écrire. Eh ! comment, comment aurait-il osé, en s'adressant a une âme aussi bien-faite, que la votre, entreprendre d'en effacer audacieusement l'image de son Créateur, de son Père, de son Bienfaiteur ! Non, je le répète, sa témérité, toute grande qu'elle est, sa coupable témérité, ne va pas encore jusques-là.

Mais avant que je me livre à la discussion de ses faux principes, permettez que je fasse ici un parallèle de sa conduite & de la mienne. Nous vous aimons tous-deux ; & sans doute vous ne crairez pas que je sois la moins tendre & la moins desintéressée. Cependant notre conduite est tout-à-fait différente. Mon amitié pour vous me fait desirer que vous soyiez religieux envers la Divinité ; que vous l'aimiez, l'adoriez, & soyiez soumis à toutes ses saintes Lois, qui ne sont que pureté, justice & bonté: mon amitié me fait desirer que vous soyiez généreux, obligeant envers tous les autres Hommes ; que vous en soyiez chéri par vos bienfaits, vos services, vos prévenances, & tous les actes de bienveuillance qui peuvent rendre un Homme agréable à ses Semblables : elle desire donc que vous soyiez un Homme modéré, retenu, honnête, aimant & craignant Dieu, éloigné de toute action méchante & trop libre ; en un-mot un Homme ferme dans son devoir envers

la Société. Que demande aucontraire l'amitié de votre Séducteur ? Que vous brisiez tous les liens qui vous attachent à Dieu, & non-seulement à Dieu, mais aux Hommes ! Eh ! quel but a-t-il donc, si, pour ce qu'il prétend faire de vous, il faut qu'il vous ait ôté l'idée de tout devoir & de toute décence !

Je ne suis pas un Savant ; mais je vous aime ; non-seulement pour cette vie, mais pour l'éternelle durée, réservée à nos âmes ; & c'est ma tendresse qui me donnerait le courage de réfuter, avec les seules lumières du bon-sens, les dangereus sophismes de votre cruel Ennemi, si je n'avais pas d'autres secours.

Je n'entens rien à toutes ses idées sur la Physique ; mais ce que je sais, parceque la raison le dicte, c'est que l'*Être-Suprême étant la source de tout ce qui est*, il doit non-seulement avoir règlé l'Univers par ces lois générales que nous admirons, & qui font que les grands Corps se meuvent avec une majestueuse régularité ; mais encore, il doit avoir règlé les raports des Individus particuliers, pour qu'il y ait entr'eux la même harmonie qu'entre les grands Êtres. En effet, si l'on considere, dans le physic, que Dieu a mis autant d'attention dans la construction du Moucheron délicat, qui ne doit vivre que quelques heures, que dans celle de l'Éléphant & de l'Homme lui-même ; n'en doit-on pas

conclure, en jugeant, comme le dit votre Docteur, & comme le dira tout Homme de bon-sens, de l'inconnu par le connu, que la Divinité a de-même règlé les relations morales des Êtres intelligens, avec autant de soin, que les relations physiques du Soleil & des Planètes avec les autres Corps célestes (1)? Mais je sens que mes faibles lumières ne suffiraient pas, sur-tout avec l'Homme que vous prenez pour votre Oracle. Permettez que je vous fasse part de ce que m'a écrit à ce sujet un Prêtre respectable; c'est le Curé de C**, cet Ecclésiastique exemplaire, dont vous avez vous-même admiré les vertus, & que Gaudet, tout corrompu qu'il est, ne peut s'empêcher d'honorer.

« Nous sommes dans un temps (c'est le Curé qui parle) où l'incrédulité est si commune, qu'à chaque pas on trouve à combattre de ses Champions, les uns plûs, les autres moins redoutables. On doit donc se tenir toujours prêt; & non-seulement il faut être bien armé pour repousser leurs attaques, mais encore il faut avoir toutes sortes d'armes. Car avec les uns, il faut raisonner; avec d'autres, il faut s'apuyer sur la morale; avec ceux-

(1) Tout ce que répond ici Madame Parangon, a raport avec ce que nous avons cru devoir retrancher de la Lettre précédente. [*Note de l'Éditeur*].

ci, l'on doit enployer la physique; avec ceux-là, c'eſt le pathétique; il ſuffit de leur faire admirer la Religion, de les toucher; avec les Libertins ſans principes, comme il y en a beaucoup dans nos Campagnes, il faut leur prouver les miracles, & les faire trenbler. Ces derniers ſont les plus faciles à ramener; parce que n'ayant pas une ſcience orgueilleuse, ils admettent tout ce qui eſt apuyé ſur des preuves ſuffisantes: je ne vous entretiendrai pas de la manière dont je m'y prens avec ces ſortes de Perſones, puiſque celui à qui vous voulez que cet écrit ſoit utile, n'eſt pas de cette claſſe. Ceux dont il faut remuer le cœur, ſont les Perſones qui joignent à beaucoup de ſenſibilité, des lumières aſſés étendues. Voila quel eſt le cas de votre Jeune-Incrédule. Quiconque eſt ſenſible, eſt bon, & preſque toujours droit: Paſcal, Fénelon, &c, étaient éclairés & ſenſibles; ils crurent la Religion, parce qu'ils en avaient d'abord admiré la beauté, qu'elle leur avait enſuite touché le cœur, & qu'ils la trouvèrent conforme à leur droiture naturelle. Si (comme vous le dites) le Jeune-homme que vous voulez ramener eſt de cette trenpe, il faut lui faire de la Religion une expoſition belle & vraie, d'une manière onctueuse & touchante; il faut le prendre du côté des avantages immenſes qu'elle a procurés & qu'elle procure encore; il faut lui montrer que les

les maux qu'on lui attribue ſont abſolument contraires à ſon eſprit, & que les Méchans qui l'on fait ſervir de prétexte à leurs crimes, en auraient trouvés d'autres, pour faire autant de mal qu'ils en ont fait; il faut enfin lui prouver, qu'à tout ſuposer, un Culte, où l'on aime l'Être-principe; & ſes Senblables, honore l'Homme, & qu'il ſerait aumoins excélent, ſ'il n'était pas néceſſaire. Mais il eſt néceſſaire; & il faut le prouver à-peu-près de cette manière.

Il eſt impoſſible de ne pas voir l'ordre physic qui règne dans l'Univers, & que cet ordre ou cette harmonie, eſt ce qui en fait ſubſiſter toutes les parties & tous les Individus. Pour commencer par les grands Êtres, tels que le Soleil & les Planètes, il eſt certain qu'il y a une Puiſſance & des Lois conſtantes qui les maintiennent à une diſtance convenable, & dans leurs poſitions reſpectives; des Lois qui ont fait que parmi les Planètes, les une ſont montées à une plus grande diſtance du Soleil, comme Mars, Jupiter & Saturne; & que les autres ſont demeurées plus proche de cet Aſtre que n'en eſt notre Globe; telles ſont Vénus & Mercure (1): l'on ne peut diſconvenir que ces Lois ne ſoient les Lois ordi-

(1) Nous répétons que ce diſcours ſcientifique, a raport à ce que nous avons retranché dans la XCVIII.me Lettre. [*Note de l'Éditeur.*]

naires de la ſtatique, par leſquelles les fluides & les corps ſolides nageant dans un fluide, ſe mettent toujours en équilibre, dès qu'ils ſont abandonnés à eux-mêmes. D'où il ſuit que l'Univers eſt eſſenciellement tout ordre, puiſque chaque ſubſtance porte au-dedans d'elle-même la propriété inhérente qui doit la claſſer, proportionnément à ſon poids & à ſa maſſe. Si de cette idée générale, nous deſcendons ſur notre Planète, nous y voyons règner en particulier le même ordre qui règne en général dans l'Univers: des quatre élémens, le plus léger, l'Éther, ou matière du feu, ſurnage au-deſſus de l'air, de l'eau & de la terre; l'air au-deſſus des deux derniers; & l'eau ſur la terre; avec cette circonſtance, que le ſurnageant pénétre toujours l'élément qu'il domine, & les inférieurs, ſans en être pénétré: l'Éther ou le feu pénètre les trois autres élémens; l'air pénètre l'eau & la terre; l'eau pénètre l'élément ſolide, & n'en eſt pas pénétrée. Cet ordre admirable, produit tous les phénomènes de la Nature. L'Éther, mis en mouvement par le Soleil, de la manière générale dont le dit l'Incrédule (car nous ſommes d'accord là-deſſus) (1), ou par d'autres cauſes par-

(1) Il avait dit que le Soleil n'étant autre chose qu'un tournant d'Éther, incomparablement plus chaud, à ſon centre, à raiſon de ſon mouvement circulaire, que le même Éther

ticulières, produit la chaleur & la lumière; & à-raison de ce qu'il eſt le plus délié de tous les élémens, de ce qu'il les *permée* ou les pénètre avec une inconcevable facilité, il porte par-tout la lumière ou du moins la chaleur. L'air, qui environne la terre & l'eau, & qui n'a pas la même propriété que l'Éther de produire, par ſon mouvement, la lumière & la chaleur; (parceque, quoiqu'il ſoit extrêmement mobile, il ne l'eſt que par un mouvement communiqué par l'Ether, & que ſes particules conſtitutives ſont trop groſſes, & par-conſéquent n'ont pas les unes ſur les autres un contact aſſés parfait); l'air, dis-je, à-raison de ſon degré de fluidité, d'élaſticité, de groſſièreté, a une autre faculté, qui eſt de

---

qui ſe trouve dans les cercles éloignés, il faut ſe repréſenter le Soleil & toutes les Étoiles fixes, comme les tournans de la mer, où ceux qu'on voit au-deſſous d'un pont: ces tournans ſont ce qui produit la chaleur & la lumière; toutes les fois que l'Éther eſt agité, il eſt feu; il conſume le bois de nos forêts; il éclaire, fixé par la cire à la mèche d'une bougie, &c. Ces tournans d'Éther, ſont le moyen dont Dieu s'eſt ſervi pour faire ceſſer le chaos; toutes les particules de matière groſſière également diſtribuées dans l'Univers, ont alors été pouſſées à différentes diſtances, ſuivant leur denſité, & ont formé des Planètes. (Ce ſyſtème eſt celui du P. Bertier, de l'Oratoire.) [*Note de l'Éditeur.*]

transmettre les sons, comme l'Ether a celle de produire la lumière & la chaleur. L'eau, ce troisième des élémens, n'a de commun avec les deux premiers, que la fluidité; mais elle possède d'autres qualités à-raison de son adhésibilité, de son dégré de fluidité, de la grossièreté de ses molécules, de sa pesanteur, de de son inconpressibilité, & de sa volatilité, qui fait qu'elle se réduit en vapeurs au plus petit degré de chaleur; elle mouille, elle abreuve, elle lie entr'elles les parties du quatrième élément. Et ce dernier lui-même devient comme la base des Êtres; c'est lui qui les rend fixes & stables; qui leur donne, à-raison de sa palpabilité, une sorte de réalité à notre égard, inconparablement plus grande que les autres élémens ne peuvent le faire. Je me suis arrêté là-dessus, parceque j'ai de très-belles conséquence à tirer de ces différentes propriétés des élémens; elles vont prouver tout-à-l'heure quel est le grand but de la Création, & que l'Homme & les Animaux ne sont pas un accident dans l'Univers, mais le terme & le but que l'Auteur de la Nature s'est proposé (1). Mais j'ai un mot à dire auparavant,

(1) Cette vérité; que la Nature a eu particulièrement en vue les Êtres vivans, a été reconnue dans toutes les Religions: on voit en Egypte une Inscription Arabe sur la cor-

Votre Matérialiſte prétend que tout ce bel ordre ne prouve pas un Être intelligent ; & que pour que cet ordre exiſte, il ſuffit d'une Nature aveugle, gouvernée par la néceſſité, c'eſt-à-dire à-raison des différentes peſanteurs ; car c'eſt-là le moyen par lequel la Nature fait tout (dit-il). Mais pour prouver la première conſéquence que je veus tirer de l'ordre physic, je n'ai pas beſoin de conbattre l'erreur où ſont les Incrédules : dans leur propre ſyſtême, je puis leur dire : Eh-quoi ! l'ordre le plus exact, le plus régulier & le plus admirable règne dans le physic, & vous prétendez qu'il ne doit point y en avoir dans le moral? que le juſte & l'injuſte ſont indifférens ; qu'un Être, durant toute ſa durée, pourra oprimer un autre Être, lui enlever la portion de bonheur pour laquelle il a été fait, ſans qu'il y ait quelque chose qui remette l'équilibre entre ces deux Individus ? Vous n'y penſez pas, & cela eſt auſſi abſurde, que ſi vous prétendiez

---

niche de la baluſtrade du *mékias* ou nilomètre ; laquelle Inſcription porte : *Que c'eſt pour les Etres vivans qu'exiſte la lumière & l'air ; qu'il y a des pluies, &c.* On prétend que cette Inſcription était en grec avant le Mahométiſme, & avant Alexandre en Egyptien. Le *mékias* eſt un puits qui ſert à meſurer la crûe du Nil, & quand il eſt à une certaine marque, haute de *16 draas* au-deſſus du niveau, (le draas a *20* pouces de France) il y a abondance. [*Note de l'Éditeur*].

que l'eau d'un fleuve conduite par des machines ſur le haut d'une montagne, ne ſ'en précipitera pas; ou-bien qu'un ſeau qui puise au milieu d'un étang, laiſſera un creus où il aura plongé, ſans que l'eau environnante ſe remette au niveau. Il eſt impoſſible que les Matérialiſtes ſe débarraſſent jamais de ce raisonnement d'une manière ſatisfesante.

Pour ſuivre une marche certaine, & démontrer, comme je le disais tout-à-l'heure, à l'Homme ſenſible & reconnaiſſant, qu'il n'eſt pas l'enfant d'un haſard aveugle, j'argumentais des élémens & de leurs propriétés. En-effet, il n'exiſte rien, qui ne ſenble fait pour les Êtres vivans; & c'eſt encore ici un ordre de causes & d'émanations, qui met en évidence l'Intelligence infinie du principe-universel. Obſervez avec quelle ſageſſe, par exenple (pour m'en tenir à celui-là, entre tant d'autres) obſervez avec quelle ſageſſe, Dieu qui ſe ſert du Soleil pour élever des vapeurs, & faire tomber les pluies ſur la terre, a en même-temps voulu que les ſels ſe durciſſent par la chaleur, & tombaſſent, tandis que l'eau pure ſ'éleve en ſ'évaporant? Ne voit-on pas-là une attention pour donner aux animaux & aux plantes une boiſſon qui leur convienne? Mais je ne m'arrêterai pas à l'utilité *matérielle* pour ainſi-dire, que tout le monde connaît; j'irai plus loin, je prouverai que la Nature à eu en vue

les facultés intellectuelles par deux des élémens, d'une manière si claire, qu'on qu'on ne peut s'y refuser; c'est l'Éther & l'Air: le *premier*, par la lumière, qui n'est absolument d'aucun usage dans l'Univers, si ce n'est pour les Êtres intelligens, dans quelque dégré qu'ils le soient; le *second* par sa qualité sonore, qui fait que tout les animaus entendent; ce qui ne peut encore absolument convenir qu'à l'Être intelligent & capable d'action, de réflexion & d'analyse.

Il se présentera ici une question, sur cette qualité d'Êtres intelligens, que je parais donner indistinctement à tous les animaus; j'y reviendrai tout-à-l'heure. Quant à-présent, je vais dire un mot sur une de plus belles vérités physiques, en vous expliquant la nature & les propriétés de l'Éther: car avec nos Incrédules d'aujourd'hui, ce n'est qu'apuyé sur la bonne physique que l'on doit raisonner. En vous parlant des Elémens, je vous ai dit qu'il y en avait quatre; mais à parler correctement, il n'y en a que trois qui soient propres à notre globe; parce que l'Éther ou le feu est un élément général, commu au Soleil & aux Étoiles: il conpose ce fluide inmense dans lequel nagent les Planètes, & qui est la substance du Soleil: mais s'il est la substance du feu, il n'est pas le feu ni la lumière proprement dits; il faut une condition, pour qu'il devienne l'un & l'autre, c'est le mouvement

ment circulaire, avec la viteſſe convenable. C'eſt une vérité reconnue que l'Ether a ſeul tout le mouvement qui exiſte dans l'Univers, & que c'eſt lui qui meut tous les corps : c'eſt par ce mouvement, que l'Etre-principe donne la vie à tout ce qui exiſte, comme le dit l'Incrédule : deſorte que ſi l'Ether ceſſait de circuler, l'Univers au même inſtant, retomberait dans le premier caos. Le Soleil & les Etoiles ſont des tourbillons d'Ether, qui eſt forcé de les former par une de ces Lois qu'on nomme *néceſſaires*. Vous alez en conprendre aiſément la néceſſité, ſi vous conſidérez que l'Ether conprend tout, eſt ſans bornes connues, & qu'il eſt toujours dans un mouvement rapide : or, repréſentez-vous un fluide auſſi groſſier que l'eau, par-exemple, dans un océan ſans bornes, & dans une agitation extrême ; ne ſera-t-il pas néceſſaire qu'il ſe forme des tournans en divers endraits ? car il ne ſera pas poſſible que ce fluide ſuive la ligne draite, puiſqu'il y en aura autant du côté où il court, que de celui d'où il vient : il faudra donc de toute néceſſité qu'il reflue ſur lui-même, &c. Dans l'eſpace inmenſe que rempli l'Ether, il y a un nombre prodigieus, disons même infini à notre égard, de ces tournans, qui par leur mouvement, donnent à l'Ether la faculté d'éclairer & d'échauffer ; la faculté de lancer, par la force centrifuge, chaque portion de la matière

dans la couche du tourbillon solaire capable de la soutenir ; de séparer, dans chacune de ces masses, qui sont les Planètes, l'air de l'eau, & l'eau, de la terre ; trois choses qui seraient confondues entr'elles, éparses dans tout l'espace, si l'Ether ne les classait pas, au-moyen du mouvement, & de la chaleur qui en est l'effet (1).

Il y a plusieurs Soleils ; c'est une vérité qui fut connue des Anciens, & qui ne souffre pas aujourd'hui le moindre doute. S'il n'y en avait qu'un, il n'y aurait qu'un monde, qu'un système, & les Planètes y seraient d'une si énorme grosseur, qu'il y aurait une perte considérable de matiere, soit par l'épaisseur, soit par l'immensité du terrein qui ne pourrait être échauffé aux deux pôles. Or, la Nature anime le plus qu'il est possible, & ne donne précisément à chaque Corps, que la matière absolument nécessaire : voila pourquoi elle a formé une infinité de Soleils & une infinité de Planètes qui en dépendent. Une chose qui n'est pas à omettre, c'est que les Soleils sont bien les producteurs de la chaleur ; mais cette chaleur, & même la lumière, n'auraient aucun effet, si elles ne rencontraient pas

(1) *Descartes* ne demandait que de la matière & du mouvement pour former l'Univers : il indiquait une belle vérité ! [*Note de l'Éditeur.*]

un corps denſe & ſolide qui les réfléchiſſe, telle que les Planètes. A une diſtance conſidérable de ces Planètes, & aſſés près du Soleil, il fait un fraid inconcevable pour nous. L'air peut réfléchir la lumière, mais non la chaleur: l'eau réfléchit plûs de lumière, & aſſés de chaleur; la terre réfléchit parfaitement l'une & l'autre. C'eſt ainſi que ſans la femelle, la puiſſance générative du mâle reſterait ſans effet.

Si les Soleils ſont des tournans d'Ether, s'ils ſont en ſi grand nombre, ne peut-il, ne doit-il pas arriver qu'un de ces tournans ceſſe, ſe déplace, ſe réüniſſe à un autre, ou ſe partage en deux: & alors, quel dérangement n'arrivera-t-il pas dans les Planètes qui en dépendent? Ne ſeront-elles pas replongées dans le caos? déconposées, diſperſées, reformées enſuite, dès qu'elles ſeront rangées dans un nouveau tournant de fluide éthéré? Et dans ce cas, n'eſt-ce pas une vraie création; & en coûte-t-il plus à la Divinité, qu'un ſeul acte de volonté, pour reproduire un tourbillon ſolaire, ſyſtème nouveau de Planètes, & pour clâſſer toutes les Planètes qui doivent en dépendre? Ceci deviendra facile à concevoir même pour nous, qui ſommes ſi bornés, ſi l'on ſe forme de Dieu une idée conforme à ſon inmenſité, & qu'on le conſidere comme étant lui-même le Soleil des Soleils, qui lui ſont infiniment in-

férieurs ſans-doute, mais qui pourtant ſont à notre égard une image de la Divinité.

Si l'Éther n'avait formé qu'un tournant, il n'y aurait eu qu'un Soleil, & comme le disait l'Incrédule dont vous m'avez communiqué la Lettre, il n'aurait guère été poſſible, par les lumières de la raiſon, de le diſtinguer de la Divinité. Je ſuis de ſon avis. Comme le Soleil ſerait alors le ſeul canal & l'agent unique, l'Homme n'aurait pu, de lui-même, & ſans le ſecours de la révélation, deviner qu'il n'eſt pas le Premier-Principe. Mais nous n'en ſommes pas-là; des myriades de Soleils exiſtent dans la Nature: & ne fuſſent-ils que deux, il n'en faudrait pas davantage à la ſaine raiſon, pour en conclure, qu'ils ne ſont pas Dieu. Votre Incrédule a très-bien défini l'Être-Suprême: *la Toute-puiſſance & l'immenſité*, comme il le dit, *ne ſauraient exiſter que dans un Etre unique.*

Il exiſte donc, cet Être-principe; & comme *il eſt la ſource de tout, il eſt tout*; j'accorde encore ceci pour un moment à votre Incrédule, & je dis avec lui, que *tout ce qui eſt, eſt un mode, une manière d'être de la Divinité*: Mais je vais plus loin; & en conſultant la raiſon, je me dis, qu'y ayant une multitude de modes viſibles, on ne peut dire d'aucun en particulier qu'il ſoit Dieu; il n'eſt pas le Soleil, ni la Terre, qui ne ſont pas

partout ; or, Dieu doit-être partout. Trouvons donc, en suivant la marche des premiers Hommes qui reconnurent la Divinité, trouvons une substance, qui de sa nature soit une, & partout également. L'Éther est à-la-vérité partout; mais il n'y est pas également : de quelle manière différente n'existe-t-il pas dans le disque du Soleil, & à cinquante-milions de lieues du point central de cet Astre, ou sur la Terre, sur Jupiter & Saturne ? Or la raison nous dit, que Dieu est le même dans chaque point de l'Univers. Quelle sera donc cette substance parfaitement repartie ? C'est une substance la plus parfaite de toutes, sans laquelle les autres substances seraient en vain, puisqu'elles ne seraient pas connues ; c'est une substance, dont l'homme & les animaus ont une portion ; en un mot c'est l'inteligence ; & comme elle est la plus parfaite de toutes, il y a lieu de craire qu'elle est celle de la Divinité. Il est aisé de sentir que cette substance est nécessairement également repartie dans l'immensité ; car elle anime & dirige tous les êtres, chacun de la manière qu'ils doivent l'être, & par des moyens qui ne sont pas de notre ressort. Une preuve que cette substance est celle de la Divinité ; que la Nature n'est pas un Tout aveugle, comme les Matérialistes le prétendent ; que l'intelligence de quelques espèces n'est pas une propriété de la ma-

tière qui les compose & un simple effet de l'organisation, c'est que dans ce cas, l'Homme serait le seul Dieu de la Nature, puisqu'étant le seul Intelligent, le seul Être ayant la faculté de connaître ce qui l'entoure, dans la réalité rien n'existerait que lui (1).

Dès qu'il y a un Dieu; que ce Dieu est intelligent; qu'il aime l'ordre dans le moral comme il l'aime dans le physic; dès qu'il est sûr que les contraventions physiques sont punies en quelque façon, aux dépens des Êtres qui les causent, comme nous l'avons tous les jours sous les yeus: dès qu'il n'est pas moins certain, que Dieu, tant pour la variété, que pour d'autres raisons connues de son infinie sagesse, & sans-doute pour le plus grand bien, laisse dans le physic, comme dans le moral, une sorte de liberté aux Êtres de violer les lois, & que cette violation même est une suite de ces lois, &c: il est donc raisonable d'en conclure que le desordre moral doit nécessairement retonber sur ses Auteurs; qu'il y a par-conséquent reconpense & punition pour l'Être intelligent; qu'il

(1) Barklai, Evêque de Cloyne, disait, qu'il n'y avait de substance réelle que l'intellectualité; C'est une vérité qu'il indiquait: ce qui ne se connait pas, n'est pas pour lui-même; la matière morte serait un vrai néant, s'il n'existait pas des Etres intelligens pour la connaître & la sentir. [*Note de l'Editeur.*]

exiſte à l'égard de Dieu du bien & du mal, & qu'une rémunération ou une punition eſt l'effet naturel, néceſſaire & juſte des actes qui l'ont déterminée.

Quant au culte dû à l'Être-ſuprême; ſans parler ici de la révélation, je dirai, que c'eſt plutôt l'affaire du ſentiment que de la réflexion; tous les Hommes ſentent au-dedans d'eux-mêmes un panchant qui les porte à ſe laiſſer aler dans les bras de la Divinité; à la louer dans la joie; à reclamer ſon ſecours dans l'adverſité: Or, ſi ce ſentiment eſt naturel, c'eſt ici le lieu d'apliquer la grande règle, que la Nature qui ne fait rien d'inutile, ne nous l'aurait pas donné, ſ'il n'avait point d'objet.

Mais ce ſentiment d'un Dieu, eſt particulier à l'Homme, & les autres Êtres, les animaus, par-exenple, qui lui doivent preſqu'autant, ne l'ont pas, & n'en donnent aucune marque? Je ne répondrai pas, que l'Homme eſt le Prêtre de la Nature animale, & que ſon hommage actif ſuffit, quoique je le craye; je diſtingue l'hommage naturel dû à la Divinité, en actif & en paſſif, l'actif eſt peut-être abſolument propre à l'homme (& aux Êtres ſupérieurs à lui) comme étant le plus parfait & le plus expérimenté des animaus; & le paſſif eſt commun à tout le reſte des Êtres, *vivans*, *végétans*, & *minéraliſans*, ſi l'on peut enployer cette dernière expreſſion, qui rend la chose

que je veus dire. Je dis *peut-être* ; car cela n'eſt pas ſûr, quoique très-probable En-effet, les Animaus peuvent rendre leur hommage à la Divinité d'une manière qui nous ſoit inconnue : (*Il y avait ici une métaphysique abſtraite, qu'on nous a forcés de retrancher.*)..... La Nature, c'eſt-à-dire l'enſenble des Êtres depuis l'Éther juſqu'à la matière palpable, la Nature, toujours majeſtueusement ſimple, tire plusieurs effets d'une ſeule cauſe, & jamais ne donne deux cauſes à un ſeul & même effet. Ni la Religion, ni les mœurs ne peuvent rien perdre à cette doctrine, qui était celle de l'Auteur de l'*Eclésiaſte* (ch. III.) Il ne peut en resulter qu'une conduite plus conforme à la raison de la part de l'Homme envers les animaus, que le premier regardera comme une ſorte de frères cadets. Je vous avertis que je ne prétens pas néanmoins qu'on infère de-là, que l'Homme n'a pas droit de ſe nourrir de la chair des animaus : loin que ce ſoit mon intention, je penſe aucontraire, que l'Homme eſt carnivore de ſa nature ; que la chair eſt ſa vraie, quoique non ſon unique nouriture, ce qu'on voit par le peu de capacité de ſon eſtomac, par ſon goût pour les choses cuites (la cuiſſon diminuant le volume, & abrégeant d'autant les difficultés & le temps de la digeſtion) ; que les Carnivotes ſont établis

blis par une loi ſage de la Divinité, pour réprimer la trop grande multiplication des autres eſpèces ; multiplication qui ne tarderait pas à leur être funeſte (1), parce que la ſubſiſtance ne répondant plus au nombre des individus à nourrir, il en réſulterait une famine, & l'épidémie qui en eſt la ſuite, laquelle ſerait capable d'anéantir ces eſpèces ſans reſſource. Ce que je veus dire, c'eſt que l'Homme ſerait humain, doux envers toutes les eſpèces non-nuiſibles ; & qu'à l'exception du ſeul inſtant qui les priverait de la vie, il leur éviterait comme à lui-même les ſuplices & les tourmens qui ne lui ſeraient d'aucune utilité, &c. Voila ce que j'avais à dire au ſujet des animaux, afin d'ôter aux Partiſans du matérialiſme, un des forts où ils ſe retranchent ſi ſouvent.

Mais ſi l'Homme eſt le Prêtre de la Nature ; ſ'il doit un hommage actif à la Divinité, par la raiſon même qu'il eſt en état de le rendre, il faut donc qu'il y ait une Religion. De quelle nature doit-elle être ? il me ſenble qu'il faut qu'elle ſoit propre à rendre à l'Être-principe un culte pur, tendre & filial ; qu'elle règle avec ſageſſe les raports les plus intimes des Hommes les uns envers les autres, & que par l'enſemble de ſes pré-

(1) *Voyez* à ce ſujet L'ECOLE DES PÈRES, *Tome III p. 213 & ſuiv.*

ceptes, elle établiſſe entr'eux l'affection la mieux fondée : que chacun de ces préceptes ſoit propre à rendre la vie douce & ſûre : qu'enfin, elle excite le Juſte par l'eſpoir d'une reconpenſe ſans fin & ſans bornes, en-même-temps qu'elle épouvante l'Homme injuſte par l'effrayant tableau des plus horribles ſuplices. Je vous ai prouvé plus haut, que Dieu étant l'ordre par excélence, il eſt inpoſſible qu'en ſuivant l'ordre, on ne jouiſſe pas du bien-être qui lui eſt eſſenciellement attaché : tout-comme en ſortant de l'ordre, il eſt inpoſſible qu'on ne rencontre pas enfin le malaise & la gêne qui doivent ſuivre le desordre : puiſque ce desordre n'eſt autre chose qu'un défaut d'harmonie, une ſuite de choses dans le physic, & d'actes dans le moral, qui ne câdrent point enſemble, & dont l'aſſenblage répugne. La Religion qui annonce des peines & des reconpenſes, ne fait donc que publier une vérité phyſique, certaine comme l'exiſtance du Soleil qui nous éclaire.

Voyons maintenant quelle eſt la Religion connue qui poſſède dans un plus haut degré les qualités dont je parlais tout-à-l'heure : car m'étant interdit toutes les preuves trionfantes tirées de la Révélation, je dois n'enployer ici que les raisonnemens humains ; & ſi je me ſuis un-peu jeté dans la Physique, c'eſt que je voulais montrer aux Incrédules

que je n'y suis pas plus ignorant qu'eux ; je voulais encore leur montrer que leur argument, tiré de notre identité avec les animaux, ne fait rien contre la Religion. De tous les Cultes connus, tant anciens qu'actuels, de l'aveu des Incrédules eux-mêmes, qui ne le disputent pas, le Christianisme pur, est le plus propre à unir les Hommes entr'eux & à leur divin Principe. J'ai dit le *Christianisme pur* ; c'est-à-dire, tel qu'il est dans l'Evangile ; car pour juger un culte, il ne faut point en prendre les abus ; on ne doit le considérer qu'en lui-même. Le Législateur du Christianisme avait institué une Religion sage, amie de l'humanité, douce, moins cérémonielle qu'aucune autre ; il avait dit que *son joug était doux & léger* ; qu'il voulait qu'on ne le portât que volontairement. Si de faus Disciples ont pris tout le contrepied, ce n'est plus le Christianisme. Eh ! qu'est-il arrivé de cette pernicieuse erreur ? L'Homme a secoué le joug ; loin de recourir à la pureté primitive d'une Religion capable de le rendre heureus & vertueus, il l'a confondue avec ses abus ; & comme ceux-ci ne peuvent soutenir l'examen d'une saine raison, il en a conclu que tout était faus. Arrête, malheureus ! veus-tu donc méconnaître ton Père & ton Dieu ? Veus-tu, comme un Frénétique, renverser les barrières qu'a posées la Divinité, pour t'enpêcher de tonber dans

le précipice! Ah! reſpecte-les; ou bien-tôt entraîné dans un abîme de malheurs, tu reconnaîtras, mais trop tard, que ces barrières ſalutaires étaient mises, non pour te retenir dans l'eſclavage, mais pour ta propre ſûreté! Conſidere, que ſi tu parvenais à ronpre le frein utile de tes paſſions, tout ſerait bien-tôt renverſé; que le monde ne ſerait plus que le repaire d'Aſſacins féroces, maſſacrant en cet inſtant, & l'inſtant d'après maſſacrés: miſérables victimes ſorties de l'ordre moral, & qui ceſſant de vivre avant que d'y être rentrées, ne pourront trouver une place dans le ſein de l'Ordre par-excélence, mais ſeront jetées dans le caos de l'horrible confuſion, pour y demeurer ſoit pour un temps, ſoit pour toujours, ſuivant les inconpréhenſibles décrets de la Suprême-Juſtice.

Je n'en dirai pas davantage ſur cette matière, Madame: il eſt inutile de réfuter pied-à-pied votre Incrédule: un point que je lui ai prouvé, c'eſt l'exiſtance de Dieu, & la néceſſité d'un Culte; tous les ſophiſmes tombent devant ces deux auguſtes vérités. Si donc cet Écrit fait quelqu'impreſſion ſur le Jeune homme auquel vous vous intéreſſez, je lui indiquerai des Ouvrages ſolides qui lui feront connaître toute la beauté du Chriſtianiſme, & qui acheveront de lui inſpirer pour cette ſainte Religion, les ſentimens d'un Fils pour une Mère tendre

& bienfesante. Eſpérez beaucoup, ſ'il a eus des principes de vertu ; l'on y revient tôt ou tard : & ſouvent les grands crimes, produisent la grande pénitence. Si ſon cœur eſt comme vous le dites, je craindrais plutôt un jour le deseſpoir (ſuposé qu'il continue à ſ'égarer) que l'impénitence finale ».

Jugez vous-même, mon chèr Edmond, de la ſolidité de tout ce que vient de m'envoyer ce bon Prêtre. Pour moi, je le trouve auſſi Philosophe que votre Corrupteur, & moins ſyſtématique. Tout ce qu'il dit eſt conſéquent. Je fais au Ciel les vœus les plus ardens, mon Cousin, pour qu'il daigne vous éclairer : en redevenant Chretien, vous ſerez tout a-la fois, bon Fils, bon Ami, bon Citoyen : & un jour bon Mari & bon Père : en-un-mot, Edmond, vous ſerez heureus. Eſſayez-en, mon Cousin ; c'eſt à genous que je vous en conjure. Avec de la Religion, nous nous verrons ſans danger : nous gémirons de nos fautes, il eſt vrai : mais je vous aſſure, d'après mon expérience, que nos larmes ne ſeront pas ſans douceur... Ah ! ne voudrez-vous donc rien faire pour moi ! ne rien avoir de commun avec Celle qui ſe dit avec tant d'affection,

Votre Cousine & votre Amie !

CAME

EDMOND, à GAUDET.

[Il laisse paraître son indifférence pour le bien; il vante les agrémens de Paris, & dévelope son penchant pour une dépense audessus de son état, qui perd tant de Geus].

TU vas dire que je suis toujours pour le dernier qui parle. J'étais pour toi, il n'y a que huit jours; & je suis contre à-présent. Ah! mon Cousin! la matière est inportante, & mérite bien qu'on hésite. Lorsque tu ês auprès de moi, que tu me parles, que tu répons à toutes mes objections, avec cette pronptitude, cet air assuré qui t'est propre, tu me fais partager la conviction que je vois dans tes yeus: le ton impérieus que tu prens d'ailleurs m'impose: mais lorsque je suis auprès de ma Cousine, il me semble entendre la voix mélodieuse de la Vertu elle-même: la persuasion coule de ses lèvres.... Pour devenir ton Prosélyte, il faudrait que je cessasse de la voir. Tel est donc le pouvoir que vous avez tous-deux sur moi! Lorsque je suis auprès de l'un ou de l'autre, je ne vois que par vos yeus, & c'est votre âme qui m'anime. Au nom de notre amitié, ne me tiraillez pas ainsi; jouez-moi au dés, & que celui de vous deux qui me gâgnera, m'enlève à l'autre: car il faut absolument que la situation où je suis finisse; elle est trop

pénible, & je ne saurais y résister. Ma Cousine m'écrivit il y a quelques jours; mais je ne t'enverrai pas sa Lettre: ce serait faire naître entre vous une dispute de controverse, dont j'aurais toute la fatigue & tout l'ennui. Je vais changer de matière.

J'ai résolu de me fixer à Paris: depuis que j'ai goûté de ce delicieus séjour de la liberté, la Province me paraît insupportable. Je t'ai ouï dire plus d'une fois, que l'Homme était fait pour être indépendant, & qu'il pouvait l'être dans deux séjours oposés, celui de la solitude absolue, telle qu'on peut en trouver dans quelques-unes de nos Campagnes; & dans celui d'une Ville immense, où l'excès de population fait que chaque Individu ne paraît pas, & qu'il se trouve confondu comme les grains de sable du rivage de la mèr. Je trouve même que dans ce dernier on est bien plus libre; les inpositions s'y paient dans un détail insensible, & sans l'apareil de la sujétion; l'on s'y cache, ou l'on sy montre à son chois, & à qui l'on veut; ce que l'on y dit, & ce que l'on y fait a la dignité qu'on veut y donner; la tache originelle des défauts personels y est nulle, & cette source de ridicule, qui infecte tout dans la Province, n'existe pas ici: en-conséquence, rien n'arrête l'élan d'un Homme actif; il a tout le ressort d'un Homme libre, & il va aussi loin qu'il peut aler. Ce séjour est donc unique. Et

ſi l'on y ajoute la facilité qu'il procure de converſer avec toutes les Nations de la Terre, d'y voir en racourci les mœurs & le tableau du Monde entier, il n'eſt pas un Homme ſenſé qui ne convienne, que quiconque a vécu dans la Capitale, doit ſe trouver en exil partout ailleurs.

Mais d'un autre côté, pour y vivre avec agrément, il faut avoir quelque fortune; la mienne, comme tu ſais, eſt des plus médiocres: je jouis du revenu du bien de ma Femme; mais j'ai des charges, & tout payé, il ne me reſte pas quinze-cents livres par an. Qu'eſt-ce qu'une pareille ſomme pour un Homme qui voit le Marquis De ....; qui eſt obligé de ſe mettre aſſés bien, pour paraître dans la Famille de ce Seigneur, & jouer, lorſque l'occaſion ſ'en préſente? Je rougis de te le dire; mais il le faut; j'ai déja eu recours à ma Couſine, à ma Sœur elle-même, qui a touché un quartier des rentes que tu lui as faites. Ce dernier enprunt eſt ce qui me peinait le plûs; il répugnait à ma délicateſſe, à-cauſe de la ſource où je puiſais; quelques ouvrages, aſſés bien payés, m'ont heureuſement mis dans la poſſibilité de rendre. Mais tous les jours mes beſoins ſe renouvellent. Je ne te le dis pas (& tu le ſais bien), dans la vue de ſonder ton amitié; je connais l'état de tes affaires, & j'ai été avec toi juſqu'où je pouvais aler: pour tout au mon-

de, je ne voudrais pas aler plus loin : mais je veux te demander, si, d'après ce que tu sais de ma capacité, tu ne pourrais pas imaginer quelque moyen qui me mît dans le cas de ne vous pas être aussi incomode à tous que je le suis à-présent ? Voi cela, mon Ami, & sois sûr que tu me trouveras prêt à tout. Il y a longtemps que j'avais à te faire cette ouverture : je différais, je crais, plutôt par timidité, que manque de confiance. Répons-moi par écrit. Je suis en attendant,

Ton incomode Ami, &c.

CI.me *Réponse.*

[Manière bien dangereuse d'aplaudir au vice ; mais il y a une grande vérité sur le jeu, & l'effet des passions.]

IL ne sera question ici que de la dernière partie de ta Lettre ; & j'y répons, Que tu dois être sans inquiétude : il me suffit à moi que tu sentes vivement le desir d'une meilleure fortune, & que ce desir excite ton anbition : quant à tes dépenses, je les aprouve toutes ; il n'y a qu'une chose à éviter, c'est d'être dupe au jeu : tu n'as pas été dans le cas, je pense ; les maisons où l'on t'a fait jouer sont honnêtes ; mais le Marquis pourrait te mener ailleurs. Je te recomande, au nom de notre amitié, de ne pas te faire une occupation d'un simple amusement : le jeu, devenu passion, est la

chose la plus méprisable, & j'aimerais mieux te voir enfoncé jusques au cou dans la débauche des Femmes, ou dans les mysticités de ta chère Cousine, que Joueur de profession. Ma bourse est à ton service : je pense d'ailleurs, qu'Ursule ne doit pas dépenser quinze-mille livres, & que tu peus, sans scrupule, faire passer quelque chose de ce revenu à ton usage. Quant à la jolie Cousine, tu la desobligerais trop en la refusant. Avec ces trois ressources, tu figureras honnêtement, tandis que je chercherai : mon Chèr, il nous faut un mariage avec une Vieille, bien vieille & bien riche : par cet arrangement, que je ne desespère pas de trouver, je puis te porter bien haut. Tout ce que je crains, c'est que tu ne me fasses de sotes difficultés : mais dans ce cas, je romprais sérieusement avec toi, je t'en avertis. Il y a un an que je n'aurais pas ôsé te faire cette ouverture ; mais tu te formes un-peu, & je commence à concevoir des espérances. Pour ce qui est de la Religion, j'ai fait réflexion que c'était perdre mon temps que de t'en parler ; avec vous autres Jeunes-gens à passions vives, ce n'est pas le raisonnement qu'il faut employer ; il faut laisser faire la dissipation & les plaisirs ; ils ne vous mènent souvent que trop loin. Adieu, mon Chèr. Tu peus aler toucher avec l'ordre que je t'envoie, cinquante louis chés M.**** Banquier, rue des Marmouzets. Ton Ami, &c.

CII.me

EDMOND, à PIERROT.

[Le voila tout-à-fait enthousiasmé de la ville de Paris, dont il decrit les amusemens.]

VOILA fort long-tenps que tu n'as reçu de mes Lettres, chèr Aîné : mais des Perſones du pays, qui m'ont vu, t'ont donné de mes nouvelles en différens tenps ; & depuis un mois je différais de jour-en-jour à t'écrire, pour t'annoncer dans ma Lettre une nouvelle à laquelle vous vous attendez : *C'eſt un Fils.* Le Marquis l'a ſu tout-aſſitôt ; il eſt ici ; c'eſt lui qui ordonne tout ; l'on va batiſer ſous ſon nom, de l'aveu de ſa famille entière : ſes procédés ſont vraiment d'un Honnête-homme, & je me veus beaucoup de bien de n'avoir pas été plus adrait lors de notre conbat. Ainſi voila deux Partis : mais leur rivalité n'eſt qu'un avantage : ſi le Marquis épouse, c'eſt un établiſſement bien au-deſſus des eſpérances que l'on pouvait concevoir ; ſi ſa Famille ſ'y opoſe, l'on aura le Conſeiller, & la chère Perſone ne peut tonber que debout. Je te dirai que nous avons ici deux *Gisantes* ; il y a quinze jours qu'une Perſone à laquelle je m'intéreſſe, a mis au monde une Fille belle comme ſa Mère ; les deux malades vont de manière à ne donner aucune inquiétude.

Il faut à présent te parler de moi. Je fais ici des progrès beaucoup plus rapides qu'avec M. Parangon : je donne aussi plûs de temps au travail, & je l'enploie mieux. J'ai des Émeules qui m'humilient, tant je me trouve au-dessous d'eux ; mais j'espère que je n'aurai pas toujours ce desagrément-là, je le sens au goût que j'ai pris pour mon Art. La Capitale inspire bien autrement le desir de s'avancer, & l'amour de la gloire que nos Villes de Provinces. J'y éprouve une sorte d'ivresse. Heureus pays ! liberté ! divine liberté ! j'ai donc enfin trouvé ton véritable séjour !... Pardonne, mon Frère, cet enthousiasme. Oui, je me sens plus seul ici, environné de dix mille âmes, que tu ne l'ês dans notre finage desert ; un seul Homme rencontré t'y fait apercevoir que tu n'ês pas seul ; tu ês obligé de lui parler, de le saluer au-moins, & de t'observer pour lui : mais ici, je suis libre comme l'air ; tout ce qui m'environne, n'est, si je le veus, qu'un spectacle indifférent pour moi : je réünis tous les agrémens que procure la conpagnie d'Hommes polis, & la vue de Femmes charmantes, aux douceurs d'une tranquile solitude : en-un-mot, je jouïs de tous les avantages de la Société, sans être sujet à ses inconvéniens. Voila comme les extrêmes se touchent, mon Ami ; les deserts, & les Villes les plus peuplées se ressenblent en un point. Mais les dernières sont faites pour l'Homme ;

mon ſéjour ici m'en convainc; car je m'y trouve dans mon élément: Paris (c'eſt une idée qui m'eſt venue dès les premiers tenps de mon ſéjour), Paris eſt dans le moral, ce que ſont nos montagnes dans le physic; on y reſpire plus librement; l'on s'y trouve dans un dégagement delicieus, que je ſens, mais que je ne ſaurais exprimer.

Tu te rapèles ce que je t'en ai déja marqué*. L'eſpece humaine eſt comme enbelllie à Paris par le goût: il y eſt exquis dans la parure comme dans tout le reſte: mais j'y trouve deux défauts: le premier, qu'un Auteur célèbre a déja remarqué, c'eſt qu'elle donne à tout le monde la même physionomie: le ſecond, qui eſt bien plus inportant, c'eſt qu'elle opère trop de reſſenblance entre les deux ſexes: les Hommes affectent, dans l'arrangement de leurs cheveux, de raprocher leurs coiſures de celles des Femmes; & celles-ci commencent à ſe faire faire des faces comme les Hommes; le Mari & la Femme, à-côté l'un de l'autre, nue-tête, ne ſe diſtinguent pas facilement. Or, cette reſſenblance d'un ſexe à l'autre que donne ſoit l'habit, ſoit la coiſure, fut ce qui fit naître chés les Grecs & les Romains, un desordre affreus, & qu'on ne connaît pas dans nos campagnes. Une autre obſervation: Dans les commencemens que j'étais à Paris, je ne ſavais pas

* Lettre xcij.

distinguer les mœurs à la parure ; je prenais toutes les Femmes pour honnêtes: après une demi-expérience, je fis tout le contraire, & je pris toutes les Femmes pour des Catins, tant elles en ont l'air ! Il faut un long usage pour les distinguer sûrement.

Je ne te parlerai pas encore aujourd'hui des plaisirs multipliés, qui s'offrent à chaque pas dans la Capitale. Il en est de tous les genres ; les uns sont publics, & résultent de la population même : Pendant trois mois, je n'en ai pas goûté d'autres : ce Peuple immense, les Jardins-royaus, les promenades présentent à tout-moment des scenes nouvelles, qui m'enchantent. Je ne suis plus surpris que le génie se dévelope mieux à la Capitale ; qu'elle soit le berceau des talens, & l'asile d'un goût exquis : outre que tout s'y peint en grand, est-il possible de voir tant d'objets divers, si capables d'exciter les desirs, sans chercher à mériter leur possession, par une capacité qui procure de la fortune, En vérité, mon Frère, je ne suis plus étonné de l'indolence des Sauvages de l'Amérique, même de ceux qui habitent un pays froid, tels que les Canadiens : qui pourrait exciter l'émulation au milieu des forêts ? les Arts, pour naître, veulent du luxe, des plaisirs, & tout ce qu'une morale sévère condanne ; c'est une vérité ;

comment donc naîtraient-ils ailleurs qu'où règnent l'aisance, les richeſſes, & les grandes paſſions ? Ah ! mon Ami, l'on végète en Province, & l'on ne vit qu'à Paris.

Pour revenir aux amuſemens, il en eſt de naturels pour ce pays-ci ; ceux dont je parlais tout-à-l'heure ; & les chéfs-d'œuvres des Arts, dont le nombre eſt preſqu'infini, tableaux, ſtatues, architecture, &c. Il eſt d'autres plaiſirs que l'on paye ; mais à ſi bon-marché (& c'eſt en ceci que ſe fait ſentir l'avantage de la réunion d'un grand nonbre d'Hommes), que le merveilleux ſpectacle de l'*Opéra*, dont les frais journaliers montent à plus de huit cents livres, peut ſe voir pour quarante-ſous ; qu'à un autre ſpectacle plus intéreſſant & plus naturel, (dit-on) dont le Théâtre ſe nomme le *Théâtre Français*, on peut ne donner que vingt-ſous ; ainſi qu'à celui nommé *des Italiens*, où l'on joue de jolies petites Pièces en muſique légère, dont tout Paris eſt fou : les frais de ces deux derniers vont par jour à quatre ou cinq cents livres. Il faut en-outre le gain des Acteurs, aſſés fort pour les encourager ; les honoraires des Auteurs (objet aſſés mince à-la-vérité) ; le quart pour les Pauvres, qu'on prélève ſur le profit, &c. Quelles immenſes richeſſes ne faudrait-il pas à un Homme qui voudrait jouir ſeul & à ſes frais de

tous ces amusemens ? Que dis-je, à un Homme ? cent, deux cents, fussent-ils Princes, ne pourroient trouver de quoi y suffire, tandis qu'un milion en jouit presque pour rien. Juge par-là, mon Ami, combien la Société aporte de bien aux Hommes, & à quel point elle est nécessaire à leur bonheur ! Ils se soutiennent mutuellement comme les arbres d'une forêt, & bravent ainsi réünis, les attaques de l'ennui qui dévore l'Homme solitaire. Je sais bien que tu ês content à S**, sans tout cela ; mais, chèr Aîné, une preuve que les plaisirs dont je parle valent mieux que la tranquilité dont tu jouis dans ton Hameau, c'est que j'ai goûté cette vie paisible, qu'elle m'a plainement satisfait ; & qu'à-présent je ne la préfère pas : aulieu que tous ceux qui ont une fois connu les délices de la Ville, la préferent comme je le fais, & mourraient d'ennui, s'il falait retourner vivre à la campagne.

Je veus te rendre conpte de tout ce que je verrai ; par-là tu partageras mes amusemens ; le contraste de ta vie & de la mienne pourra te mettre à-portée de les aprécier toutes-deux ; & comme tu aimes à réfléchir, ces pensées t'occuperont agréablement au milieu de nos campagnes.

Adieu, chèr Aîné : je ne tarderai pas à te r'écrire.

P. S. Je lisais hier, que l'Empereur de la Chine, actuellement règnant, vient de donner une *Instruction Pastorale* à son Peuple, à-peu-près dans le goût de celles de nos Évêques : la première chose qu'il y recommande, c'est d'*honorer ses Père & Mère*; & il en donne d'excélentes raisons que tu trouveras dans ton cœur, sans que je te les dise, mon Frère : le second, c'est d'*honorer les Aînés* : ce précepte est bien de mon goût : sur-tout quand je pense à toi : souvent les Cadets doivent presqu'autant aux soins & au travail des Aînés, qu'à ceux des Père & Mère : tu le vois tous les jours ; & si chés nous il n'y a point de Loi qui oblige à les respecter, ce n'est pas qu'elle n'y fût pourtant bien nécessaire. Mais nos Législateurs habitent les Villes ; & il faut convenir que les Cadets n'y doivent pas grand' chose aux Aînés ; & que ceux-ci n'ont pas lieu d'être fort contens quand il leur vient des Cadets, qui diminuent leur fortune, & ne leur devront cependant ni subordination, ni reconnaissance.

CIII.me

Le Même au Même.

[Il me parle du Fils d'Ursule, & continue à m'entretenir des plaisirs de Paris.]

JE t'écris encore tout ému, chèr Aîné : l'on vient de me dire que la petite

Fille dont je t'ai annoncé la naiſſance dans ma dernière, était morte, ſans qu'il ait été queſtion de ſa maladie : cela me paraît arriver d'une manière ſi prompte, que je ne ſais qu'en penſer ; ſur-tout depuis que j'ai vu la Mère elle-même ; cette Femme ſenſible ne m'a paru que médiocrement affectée.... Mais je t'écris là des choses auxquelles tu ne conprendras rien.

Quant au *Fils* dont je t'ai parlé dans la même Lettre, cet Enfant cauſe ici bien des débats : Le Marquis veut épouſer celle qui l'a mis au monde ; ſa Famille s'y opoſe ; & pas plus loin qu'hier, la Mère du Marquis eſt venu voir la Perſone que tu ſais, pour la queſtioner, & ſavoir ſi *elle* n'encourageait pas les diſpoſitions d'un Jeune-homme qui ſe refuſe aux vues qu'on a pour ſon établiſſement. — Madame (a répondu la *Demoiſelle*), je vois que vous êtes loin d'imaginer combien ma ſituation eſt affligeante : je n'aime pas M. votre Fils ; la violence qu'il m'a faite ne fut point adoucie par le goût le plus léger pour mon Raviſſeur. Je connais un autre Homme, vertueux, modeſte, généreus à mon égard, qui m'aimait à mon inſu, dès avant mon malheur, & qui n'a pas changé depuis ; c'eſt à cet Honnête-homme que mon cœur n'a pu ſe refuſer, Voïla, Madame, la vérité toute-nue ; je vous parle comme je ferais à ma Mère elle-même. La Comteſſe l'a en-

braſſée, & lui doit envoyer un préſent fort joli en bijous. Enſuite elle a voulu voir l'Enfant. Cette Dame a paru charmée de ſa beauté; elle l'a careſſé fort longtemps, puis elle l'a demandé. La *Demoiselle* a répondu, Qu'elle aimait trop ſon Fils pour ſ'en priver; qu'elle le voulait élever enfant; mais qu'elle ſerait charmée qu'on lui conſervât cette bonne-volonté pour lorſqu'il ſerait grand; & qu'alors elle le remettrait fort volontiers à ſon Père, après avoir fait naître & nourri pour elle dans ſon cœur les tendres ſentimèns, qu'une abſence entière enpêcherait de germer. — Car (a-t-elle ajouté) je renoncerais plutôt à tout eſpoir de bonheur, qu'aux ſentimens naturels que me devra cette Créature innocente à qui j'ai donné le jour: Et ne crayez pourtant pas, Madame, que je me les aproprie ſeule; ſans aimer M. le Marquis, je connais ſes droits; il peut être ſûr, que j'exciterai dans le cœur de ſon Fils le reſpect légitime, & la piété filiale dûs à un Père.— La Conteſſe a paru ſurprise de ce langage touchant; elle n'a plus inſiſté. Les choses en ſont-là. Ma Cousine & Madame Canon aprouvent la *Demoiselle*.

Je vais à-présent, mon Ami reprendre la ſuite de ma dernière, afin de tenir la promeſſe que je t'y ai faite. Je viens de jouir de quelques-uns de ces amusemens dont je t'y entretenais. Nous avons ici des Spectacles pour toutes les conditions:

Madame *Veronèse* (1), Femme de mon nouveau Maître, m'a conſeillé de commencer par ceux du dernier étage. En conſéquence, j'ai vue les *Danſeurs-de-corde*, & *l'Opéra-comique*. Tu n'as point d'idées de ces divertiſſemens-là, mon Ami : le premier eſt un Spectacle qui te paraîtrait magique : des Hommes & des Femmes marchent ſur une corde tendue ; y danſent, s'élèvent très-haut, retombent d'aplomb, s'y aſſoient, s'y mettent à genoux ; en cet cet état, ils batent de la caiſſe, jouent du violon, y tiennent en équilibre ſur leur nez, ſur leur front, une épée posée ſur un morceau de métal, & la font rapidement tourner, &c, &c. J'étais enchanté, je te l'avoue, de ces choses extraordinaires pour moi : je ne conçois pas encore bien comment l'Homme peut aler juſques-là. Mais j'étais le ſeul admirateur : Madame Véronèse (comme tout le monde) voyait ces prodiges avec une indifférence qui me choquait, & diminuait mon plaisir. J'en ai pourtant conclu, que l'habitude de les faire les rendait faciles aux Baladins ; & l'habitude de les voir, inſipides aux Spectateurs ; ainſi nous ſommes bienheureux, nous autres Habitans de Canpagnes, de n'avoir pas encore entâmé le trésor de notre admiration & de notre ſenſibilité ; elle nous

(1) C'eſt un nom ſuposé ; le véritable aurait été trop connu.

procurent des jouissances dont les Gens-du-monde ne se doutent pas.

Après les Danseurs-de-corde & les *Équilibreurs*, nous avons eu des *Sauteurs*, qui nous ont fait voir de nouveaus miracles; car c'est ainsi que je nomme le saut du cercle, & du tonneau : en fesant ce dernier, le Sauteur entre la tête la première, mais il sort les pieds devant. L'on voit ensuite des tours-de-force, encore plus surprenans que tout le reste : tel est celui de *l'assiète*, où l'homme se ploye de-façon que son estomac lui sert de pivot & qu'il se donne ensuite un mouvement qui le fait pirouëter sur l'assiète, &c.

Je ne parlerai pas des petites Comédie qu'on représentai (car les danses & les tours ne servaient que d'intermèdes); l'on m'a fait tant de honte du plaisir qu'elles me donnaient, que je n'ôse t'en rien dire; j'attens que j'aye vu des choses que les Gens d'ici aprouvent (s'il en est, car ils sont terriblement difficiles) ! pour t'en faire la description. Enfin, l'on nous a donné une pantomime; c'est une Comédie où l'on ne parle que par gestes : elle m'a déplu; je l'ai avoué à Madame Véronèse. Elle a souri, en me disant que le ton admiratif sur lequel j'étais monté, lui avait fait espérer que je trouverais la Pantomime charmante; elle a observé que c'était le mets favori des Spectateurs *à cataugand*, qui se tuaient d'aplaudir. Après cette petite critique de ma bonhommie, elle s'est levée & nous sommes sortis.

Deux jours après (le 12 de ce mois) nous avons été à l'*Opéra-comique* : où M. Gaudet nous a accompagnés. Ce Spectacle est ravissant : l'on y donne de jolies petites Pièces en Vaudevilles, ou sur des aire notés, qui par leur variété, la convenance qu'ils ont avec les paroles, la situation, & le caractère des Personages, ont un charme inexprimable. Ceci vaut bien-mieux que les danses-de-corde, les sauts périlleux, & les tours-de-force. Les Acteurs m'ont paru bons; les Actrices sont charmantes, & toutes si jolies, que je n'aurais su laquelle préférer. L'état de ces Gens-là me parait bien agréable! Nous avons eu trois Pièces : La première est une plaisanterie delicieuse, intitulée, *Le Miroir-Magique*, dont la glasse se ternit par le souffle de toute Fille qui n'a pas exactement conservé sa vertu : La seconde, *Le Coq-du-vilage* ; on ne peut rien voir de plus léger, en même-temps qu'il y a des endraits extrêmement tendres. Voici le sujet : Un Garson resté seul dans son Vilage, est couru des Filles qui toutes veulent l'épouser : mais il est amoureus d'une nommée Thérèse : il y a des obstacles, qui font l'intrigue de la Pièce : Dans une circonstance, il prend le bouquet de sa Thérèse, & chante en le flairant, ce joli couplet, que j'ai retenu :

Est-il de plus douces odeurs! ...
D'où vient que je soupire? ...
L'amour s'est niché dans ces fleurs,
C'est lui que je respire! ...

Le biau bouquet!... mais quelle ardeur!
Je me sens tout de braise!...
C'est qu'il était contre le cœur
De ma chère Thérèse!

Enfin il épouse sa Maitresse. Nous eumes ensuite une Pièce nouvelle ititulée *Pigmalion* (1) : C'est un Sculpteur qui devient amoureus d'une belle Statue qu'il a faite, & que les Dieus animent à sa prière. Comme cette Pièce n'est pas inprimée, pour t'en donner une notion, je t'envoye un Acte d'Opéra que j'ai sous la main, & dont le titre & le sujet sont les mêmes : Mais il faudrait la voir représenter, pour en prendre une juste idée.

J'en reste-là pour aujourd'hui, chèr Aîné. J'aurai au premier jour le plaisir de t'écrire ; & pour le faire durer plus longtemps, je ne manquerai pas de te raconter tout ce que j'aurai vu.

CIV.me

Le Même au Même.

[Ursule réfuse en quelque sorte le Marquis : Edmond me parle de Comédie, & de sornètes].

NOUS sommes ici dans le plus grand

(1) Toutes ces Pièces furent effectivement jouées en 1752, à la foire Saint-Laurent. [*Note de l'Editeur*].

enbarras : M. le Marquis veut abſolument épouser Urſule ; hier il fit porter ſon Fils devant toute ſa Famille aſſemblée, afin de toucher par la vue de cette innocente Créature ; il reclama pour lui l'état qu'on lui doit. — Peut-être, (ajouta-t-il), n'aurai-je pas d'autre Fils : quel chagrin alors pour vous, & pour moi, de voir notre nom s'éteindre, parce qu'un mariage m'aura mis dans l'impoſſibilité de légitimer l'Enfant que la Nature vient de me donner! Conſiderez encore, que ſa Mére n'eſt pas une fille faible, intéreſſée ; que j'aye ſéduite, & qui m'ait écouté malgré vous ; c'eſt la vertu même, à qui j'ai fait violence, par des moyens, qui on mis ſa vie en danger. Ne lui dois-je pas la moitié de ma fortune ? & le titre dont je me ſuis rendu trop indigne par la baſſeſſe de mon action, ne doit-il pas être légitime ſur ma tête, en le partageant avec elle- ? Il s'eſt tû. La beauté du petit *De****, que tout le monde admirait ; les petites careſſes qu'il ſemblait faire de préférence à ſon Ayeule, Madame la Comteſſe De***, remuaient tous les cœurs : On a conſenti. M. le Comte eſt venu lui-même avec ſon Fils en aſſurer Urſule. Mais notre Sœur s'eſt mise à pleurer ; elle a dit au Marquis, qu'elle avait de la répugnance pour lui. Ce mot a paru troubler M. le Comte. Quant au Marquis

quis, il a répondu vivement : —Mademoiselle, en avez-vous pour votre Fils ? —Et c'eſt ce qui me tue (a dit Urſule) : ſans l'intérêt de ce chèr Enfant, jamais je n'aurais pu me résoudre à ſouffrir un moment la préſence d'un Homme.... —Voilà bien ce que vous méritez (a dit le Comte à ſon Fils). Mademoiselle (a-t-il continué) cette répugnance eſt légitime ; elle marque l'honnêteté de votre âme. Mais enfin (*montrant l'Enfant*) voila mon Fils, & le vôtre. —Je conſens à m'immoler pour lui, Monſieur (a t-elle répondu triſtement) ; mais à deux conditions : La première, que je ne parlerai pas à M. le Marquis juſqu'au jour de la célébration ; & la ſeconde, qu'auſſi-tôt après, je pourrai me retirer dans un Couvent, ſans que M. le Marquis ait le droit de m'en faire ſortir. Contente d'avoir procuré à mon Fils l'illuſtration qu'il doit tirer de votre ſang, Monſieur, je renonce aux avantages qui ne me ſeront que perſonels ; celui de mon Fils me tiendra lieu de tous les autres. Cette résolution a étonné M. le Comte ; il a prié Urſule d'en adoucir la dureté. Mais le Marquis s'eſt écrié, Qu'il acceptait aux deux conditions. Et notre Sœur s'étant retirée, il a aſſuré M. ſon Père, qu'il la gâgnerait ou la ferait gâgner, lorſqu'une fois il ſerait ſon Mari ; qu'il ſavait que l'Oracle d'Urſule était

M.me Parangon, & qu'il conptait abſolument ſur cette Dame, qui était la raiſon même; que cependant il ne voulait pas enployer ſa médiation avant le mariage, depeur d'effaroucher ſa Maîtreſſe.

Voila, mon Ami, ce qui ſe paſſe actuellement : informe-s-en nos chèrs Père & Mére. Je t'avouerai que je panche pour le Marquis: ce ſerait une illuſtration pour nous, ſi notre Sœur entrait dans une Famille ſi relevée; qui peut-être nous mettrait ſur la route d'une haute fortune & des diſtinctions les plus flateuses. A tout évènement, qu'ils m'envoyent leur conſentemént & tout ce qui eſt néceſſaire pour le mariage, afin que je puiſſe ſaiſir l'occaſion aux cheveus, comme on dit.

Ma Couſine a la bonté de demeurer ici juſqu'à ce que le ſort de notre Sœur ſoit aſſuré. Mais je vois avec douleur qu'elle eſt plongée dans une profonde triſteſſe. Il n'eſt perſone au monde qui mérite autant d'être heureuse; cependant elle ne l'eſt pas. Qu'eſt-ce donc que cette vertu ſi vantée, ſi elle ne peut rien pour le bonheur ?... Quant à Mlle Fanchète, elle devient de-jour-en-jour plus charmante : ſa Sœur forme elle-même ce caractère heureus, & développe dans le cœur de l'aimable Fille le germe des vertus qui lui ſont naturelles. Mais (& je le penſe depuis longtemps), ce n'eſt pas moi qui dois en pro-

fiter ; outre que j'en ſuis indigne, mon cœur eſt pris pour jamais... Il eſt bien cruel pour moi d'être la cauſe des peines d'une Femme reſpectable, & de ne pouvoir les faire ceſſer ; je renoncerais à tout pour elle, hors à l'évidence : il ne m'eſt pas poſſible de dire que le jour eſt nuit, & que la nuit eſt jour : c'eſt pourtant le cas où je me trouve avec elle, ſur un ſujet dont il eſt inutile de t'entretenir, chèr Aîné.

Je vais à-préſent continuer à te parler des connaiſſances que j'acquiérs ici. M. Gaudet m'aſſure qu'il a fait convenir ma Couſine, que celle du monde & des amuſemens de la Capitale m'était abſolument néceſſaire. En-conſéquenee, il profite de tous les momens de loiſir que me laiſſe l'étude de mon Art, pour me faire tout voir, & goûter de tout. Quelques jours après la partie dont je t'ai rendu-compte dans ma dernière, nous alames aux *Italiens* : c'eſt un Theâtre où l'on joue des Pièces demi Françaises & Italiennes : les Perſonages familiers, ou les Valets, qu'on nomme *Arlequin* & *Scapin*, parlent un mauvais français, les autres (qui ſont un *Scamarouche*, un *Pierrot* (1), un *Panlalon*, un *Docteur*,

(1) Il n'y avait plus de *Mezetin* au Théâtre Italien en 1752, mais le *Scaramouche* & le *Pierrot*, qui ne ſubſiſtent plus, y étaient encore. [*Note de l'Editeur*].

un Amant, un Rival, une Maitreſſe, une Soubrète, & quelquefois une Mère de la Maitreſſe, & tous ces Gens-là parlent Italien. S'il n'y avait que ce genre de Comédie à leur Théâtre, les Acteurs ne feraient pas fortune : mais après qu'ils ont donné une Comédie de cette eſpèce, on en joue une ou deux autres, qui ſont tout en français. La Pièce française qu'on nous donna, avait pour titre : *La Fauſſe-Suivante.* Je ne t'en ferai pas l'analyſe ; tout ce que je dirai, c'eſt que de ma vie je n'ai rien vu de ſi touchant, de ſi brillant en attraits que l'Actrice qui fesait *la Fauſſe-Suivante.* Elle ſe nomme *Coraline.* Je ne ſais pas ſi elle jouait bien ; je ne m'y connais pas aſſés ; mais j'ai ſenti qu'il n'était pas poſſible que le rôle fût rempli par une Perſone qui y convînt davantage ; elle me donnait le plus grand plaiſir que puiſſe procurer une repréſentation, je voyais le Perſonage même, & l'illuſion était conplète. En vérité, elle m'a convaincu qu'il eſt quelquefois bon d'avoir le cœur pris, car on ne pourrait s'enpêcher d'idolâtrer ces Femmes-là. Et tu ſens conbien il ſerait difficile, ou de parvenir juſqu'à elles, dans ma position, ou de ſuffire à tout ce qu'il faudrait, ſi j'y étais parvenu. A *la Fauſſe-Suivante* a ſuccédé une Parodie intitulée *Fanfale*, où l'on ri-

diculise les Héros de l'Opéra d'*Omphale*. Je ne t'en entretiendrai pas ; il faudrait que tu connusses trop de choses pour m'entendre ; outre que moi-même je n'ai pas vu cet Opéra, & que je n'ai pu saisir la justesse des contre-situations. L'Actrice principale qui y a joué, a aussi beaucoup de mérite. Elle se nomme M.lle *Favart* ; c'est la gaîté même.

Tu vois, mon Ami, que les Gens des grandes Villes prennent des plaisirs dont on n'a pas d'idée chés nous. Après ces Pièces, on a dansé : de Jeunes-filles, ou du-moins qui le paraissaient, habillées le plus galament du monde, avec de petits chapeaus de fleurs & de rubans, de petits corsets qui les rendent comme des poupées, une jupe courte, une chaussure brillante & mignone, ont étalé leurs grâces & leur légèreté. De jolis petits Hommes, tout drôles, & qui pourtant m'ont déplu, ont aussi fait preuve de leur talent. Mais je souffrais à voir des Hommes ainsi dégradés, & plus parés que des Femmes ; ils ne m'ont paru que gauches & ridicules.

CV.me

Le Même au Même.

[La Mère du Marquis De*** prend le Fils d'Ursule ; ensuite mon Frère me parle de deux Spectacles, la *Comédie* & l'*Opéra*.]

URSULE ne sait ce qu'elle fait, mon

Ami, & je ſuis vraiment en colère de ſon peu de raiſon. La Famille du Marquis paraît à-préſent charmée de ſon refus : Mme la Comteſſe eſt venue ces jours paſſés ; elle a ſi bien fait par de belles paroles, & des careſſes, qu'elle a engagé notre Sœur à lui confier l'Enfant : il eſt entre ſes mains. Je n'augure rien de bon de cette démarche. Qu'on eſt malheureus ! quand l'exécution des vues qu'on a, dépend des caprices d'une Femme! Cette idée me donne beaucoup d'humeur, & ça été pour me diſſiper un peu, qu'avanhièr je me laiſſai entraîner à la *Comédie-Françaiſe*, & hièr à l'*Opéra*, dont je vais t'entretenir.

Tous les autres Spectacles ne ſont rien comparés au *Théâtre-Français* ; il l'emporte également par le mérite des Piéces, & par le jeu des Acteurs : il ne m'a plus été difficile de conprendre comment on peut dédaigner les Baladins, & tout ce que j'ai vu. La Comédie-Françaiſe eſt le Théâtre de la raiſon ; on n'y débite qu'une morale ſaine ; on n'y repréſente que des actions poſſibles & naturelles(1), & il m'a paru qu'on les rendait avec le ton de la bonne-Compagnie. La premiére Piéce qu'on a donnée ſ'intitule *Cénie* ; elle eſt par une Dame, & d'un pathetique à tirer les larmes. Je n'ai ja-

M.me De-Graffigni.

(1) Edmond ne juge que d'après ce qu'il a vu. [*Note de l'Éditeur.*]

mais eu tant de plaisir. Une Actrice déja Gaussin.
sur le retour, mais dont le son de voix va jusqu'à l'âme, fesait Cénie, jeune Orfeline qui se trouve dans la situation la plus critique, puisqu'elle n'est pas *légitime*, qu'un méchant Homme amoureus d'elle le sait; & qu'elle a un Amant aimé, & digne de l'être, car il est vertueus, &c. Si tu avais entendu cette Actrice-là, tu adorerais, je crais, toutes les Femmes de cette profession. La seconde était *le-Consentement-forcé*; elle n'est pas moins intéressante que la première; puisque c'est une Jeune-personne sans bien, qui ayant épousé un Fils-de-Famille contre le gré des Parens de celui-ci, entreprend de les gâgner, en se mettant chés eux en qualité de Domestique: elle y réüssit à force de vertus. Je ne saurais t'exprimer tout ce que m'a fait éprouver de délicieus la jeune Actrice qui a renpli ce dernier rôle: Guéant.
c'est la plus charmante figure du monde, & elle est telle sans le secours de l'illusion théâtrale: elle n'a pas tout le talent de la Première, mais on sent qu'elle l'aura, & qu'elle possède ce que l'autre a déja perdu, la fraîcheur de la jeunesse; elle a sur-tout une timidité naturelle, qui produit une illusion conplète dans les rôles honnêtes qu'elle rend. Je ne crayais pas en alant à ce Spectacle, que j'y trouverais, parfaitement expri-

més, des ſentimens que j'ai eus mille-fois, & que mon expérience me feſait craire que j'avais ſeul, aumoins de la manière dont je les avais. Ce ſera-là deſormais mon Spectacle favori: car l'on dit qu'il y a encore beaucoup d'autres Actrices charmantes, & des Acteurs du premier mérite, outre ceux que j'ai vus. On donne ici, comme aux autres Théâtres, de petits Ballets, exécutés par de fort jolies Danſeuses. M. Gaudet en connaît une, & comme nous n'étions que nous-deux, nous avons été ſouper chés elle. Nous nous y ſommes fort amusés: elle nous a fait l'hiſtoire ſcandaleuse de toutes les Filles de Théâtre. J'en ſuis envérité charmé; car je prenais une trop avantageuse idée de ces Syrènes-là: cependant, elle n'a pu dire du mal de cette jeune Actrice qui m'a tant plu, & j'en ſuis bienaise; j'aurais été fâché de ne pas eſtimer ce que j'adore. Sur les onze heures, je me ſuis retiré ſeul; mon Couſin eſt reſté dans cette maison.

Je vais à-préſent te parler de l'*Opéra*, & bien t'en prend de ce que je ne t'ai pas rendu compte hièr-ſoir de ce que je venais d'y voir, car tu n'aurais eu que des exclamations d'admiration. Aujourd'hui, je ſuis de ſens-fraid. L'Opéra eſt le parfait opposé de la *Comédie-Françaiſe*: il n'y a rien de naturel, rien de réel; c'eſt

le ſéjour des Fées, & le pays de l'illuſion. Les Pièces m'ont peu attaché; d'ailleurs je n'ai preſque pas entendu, parceque l'acconpagnement de l'orqueſtre; composé de près de cinquante inſtrumens, baſſes, violons, hautbois, flûtes, baſſons, trompètes, tinbales, couvre preſque toujours la voix. On nous a donné un Intermède Italien, intitulé le *Maître-de-Musique*, avec une Pièce dont le ſujet eſt *Alphée-&-Aréthuse*. Dans l'Intermède, une Actrice qu'on nomme M.lle *Tonelli*, a enchanté tout le monde par la beauté de ſa voix, & par ſon goût; mais comme je ne ſais pas l'Italien, je n'ai entendu que des ſons, des roulades, & des cadanſes. Je paſſe aux Ballets: tu n'as pas d'idée de ce Spectacle-là, mon Frère: c'eſt celui qui m'attache davantage (après néanmoins ceux qui parlent à l'eſprit & au cœur, comme la Comédie-Françaiſe). Les Ballets des autres Spectacles ne ſont que des jeux d'Enfant, comparés à ceux de l'Opéra: le théâtre eſt quelquefois garni de plus de quarante Danſeurs & Danſeuſes; & comme les Chœurs chantans dans la Pièce demeurent ſouvent ſur la ſcène derrière les Danſeurs, cela fait comme une foule innombrable, deſtinée à repréſenter ſoit des Peuples, ſoit des Génies, des Diables, des Satyres, des Nynphes, &c. Il y a plusieurs ſortes

de Ballets ; quelques-uns ſont ſimples ; & ne repréſentent qu'une Fête, où les Peuples ſe réjouiſſent par des danſes mêlées de chants : dans ce cas, la foule des Danſeurs qu'on nomme *Figurans* & *Figurantes* forment différentes évolutions, ſuivant que le Compoſiteur a deſſiné ſon Ballet ; & de temps-en-temps, il y a des *Entrées*, c'eſt-à-dire, des Perſonages principaus qui viennent danſer ſeuls, ou deux-à-deux, ou deux Hommes avec une Femme, &c. Il y a enſuite des Ballets pantomimes, qui expriment & peignent une action particulière, arrivée durant la fête, dont cette action eſt un incident ; comme par-exemple quand il ſurvient deux Rivaus qui ſe batent pour une Bergère ; celui qui trionfe l'enlève à l'autre, & danſe avec elle ; tandis que cette Bergère, quelquefois Amante du Vaincu, cherche à tronper ſon Raviſſeur, en quoi elle réüſſit toujours, &c. L'on en voit encore qui n'expriment abſolument que l'action, & qui ſont comme une Pièce : tel eſt celui de *de Pygmalion*, qui devenu amoureus de ſa Statue, la voit s'animer par degrés, & marque par ſa danſe & ſes geſtes, ſon admiration & ſa joie. D'autres enfin ſont des Ballets infernaus : on y voit des Diables évoqués par un Enchanteur ou une Magicienne : ces Diables ſortent en foule

d'un goufre de feu qui vomit des tourbillons de flâmes & de fumée, dont ils ſont entourés : une Furie couverte des ſerpens, y danſe ordinairement une Entrée avec deux torches allumées, qui jètent des flâmes très-vives au moyen de l'eſprit-de-vin dont elles ſont inbues ; ce qui donne un Spectacle vraiment effrayant. Il y a ici des Danſeuſes du premier mérite, telles ſont Mlle *Lany*, qui prend les attitudes les plus grâcieuses ; Mlle *Lionnais*, qui danſe admirablement les Furies dont je viens de parler ; Mlles *Puvigné*, *Carville*, &c. Un ſieur *Dupré* eſt le premier Danſeur ; je mais ne m'arrête guère à ce que ſont les Hommes dans ce genre de Spectacle ; & je crais que les Perſones de l'autre ſexe prennent peu garde au mérite des Femmes.

CVI.me *Réponſe.*

[Je lui envoye une Lettre qui le démaſque, & que je crayais calomnieuse.]

Je ne puis que te remercier, mon chèr Frère, de ton attention à m'inſtruire de tout ce qui regarde tes affaites & celles de notre chère Sœur ; ainſi que de ta conplaiſance & de ta confiance envers moi, qui t'engagent à me marquer tout ce que tu fais ; & je vois auſſi que cela eſt un effet de ta cordialité frarernelle. Mais, mon Ami, je vois auſſi que voila bien des choses où tu cours un-peu vîte ;

& qu'une partie de ce que tu fais nous eſt défendu par notre ſainte-Religion. Si je disais tout à nos pauvres Père & Mère, ils en auraient bien du tintoin ; mais je ne ſuis pas capable d'abuser de ta confiance. Or donc, mon Frère, en mon nom, & comme ton Aîné, que tu veus bien en cette qualité craire & reſpecter, je te recomanderai de te ſouvenir des bonnes inſtructions que nous avons reçues de notre Père ; & des principes de Religion & d'honneur qu'il nous a inculqués. C'eſt-là où tu ês, à ce que je vois ; qu'on a le plus grand besoin de ſ'en ſouvenir. Mon très-chèr Edmond, il ne me conviendrait pas de prendre avec toi le ton de Maître, & de faire le Docteur ; mais j'ai quelques chagrins à ton ſujet, par la grande amitié que je te porte & porterai toute ma vie. Et tu vas juger ſ'ils ſont fondés, ou non ; car quoiqu'on m'ait recomandé le ſecret, je ne l'ai pas promis ; & de-plûs, je ne ſais à quoi le ſecret ſervirait, puiſqu'en le gardant, je ne pourrais past'être d'utilité. Parainſi, mon chèr Frère, voici la copie de la Lettre qu'on m'a écrite de Paris ; afin que tu voyes qu'on ſait tes actions les plus ſecrètes, & qu'on les enpoisone peut-être.

COMME je ſais, Monſieur Pierre, que votre Famille eſt honnête, quoique peu relevée, je ſerais fâché qu'il arrivât rien à au-

cun de ſes Menbres qui pût lui causer du deshonneur : C'eſt ce qui me détermine à vous inſtruire, ſous le ſecret, de la manière dont ſe conduit votre Frère le Peintre : Il me paraît que ce Jeune-homme a les paſſions vives, & que la ſoif du plaisir le dévore, ſurtout qu'il a le goût faus ; ce qui dénote qu'il ne réüſſira jamais dans ſon état. Je me garderais bien d'avancer des choses auſſi dures, ſi je n'avais en main des preuves que l'on ne peut recuser.

*Il fit hier une partie avec le Marquis De***, un Anglais qui ſe fait apeler* Mylord Paaff, *& un Homme-de-lettres. Trois jeunes Actrices de l'Opéra-comique, jolies, mais aſſés médiocres, étaient leurs vis-à-vis ; c'étaient* Mesdemoiselles Batiſte, Mantel & Prudhomme la cadète. *Comme votre Frère a de la figure, il était la coqueluche de ces Dames, qui toutes le desiraient. Le Marquis n'eſt pas beau ; mais il a l'usage du grand-monde, avec cette aisance, & ce ton de ſupériorité que lui doivent inſpirer ſa naiſſance & ſes richeſſes. Mylord eſt étranger, & c'eſt une grande récomandation auprès des Femmes. Il ſuit de-là que l'Homme-de-lettres était le rebut. Cependant, on peut dire que ſon mérite eſt aſſés connu, pour que dans toute autre ſociété, il dût lui tenir lieu de récomandation & le faire reſpecter. Mais monſieur votre Frère donnait le ton, & tout paysan qu'il eſt, tranchait plûs du Mar-*

quis, que le Marquis De *** lui-même. Il n'eſt ſorte de ſarcaſmes, qu'il ne lançât groſſièrement contre l'Homme-de-lettres; qui lui répondait par des épigrammes trop délicates pour être ſenties d'un Homme de ſon étoffe.

Mais ce n'eſt pas-là le point; voici un trait dont vous ne pourrez vous empêcher d'avoir horreur. L'Homme-de-lettres à l'âme belle, & parconſéquent ſenſible (quoique des Céladons langoureus l'accuſent de ne pas connaître la véritable tendreſſe); il fût frapé des grâces de la jeune Prudhomme, danſeuſe du Spectacle dont j'ai parlé: c'était, par malheur, celle à laquelle la noble Edmond avait donné le mouchoir: les petits-ſoins, les attentions de l'Homme-de-lettres furent d'abord rebutés: mais tout-à-coup on changea de manière; on lui ſourit, on l'agaça même. Lorſqu'on le crut au point où on le ſouhaitait, la Prudhomme diſparut, en lui jetant comme à la dérobée un coup-d'œil expreſſif. Il ne tarda pas à la ſuivre. A ſon arrivée on éteignit les lumières; mais il avait aperçu la Danſeuſe, qui lui dit fort bas: —Je veux du myſtère; on me ridiculiſerait, ſi l'on ſavait mon faible pour vous. J'aime les Auteurs; c'eſt ma manie; ces Gens-là ſavent analyſer le plaiſir; ils joignent la délicateſſe du ſentiment, aux charmes des détails & à l'ardeur des careſſes: mais pas le mot; je l'exige, & ne permets ici que des ſoupirs—

En achevant ce discours insidieus, deux lèvres brûlantes lui donnèrent un baiser. A la vérité, l'haleine était un-peu forte; mais la Prudhomme était si jolie, que l'Homme-de-lettres, échauffé par les plaisirs de la table, étant d'ailleurs d'un tempérament très-érotique, se livra sans réserve aux impressions que la prétendue Beauté fésait sur ses sens. Il entendait de temps-en-temps des éclats-de-rire; mais il crut que ses Compagnons continuaient à tenir table, ou qu'ils s'y étaient remis; il ne songeait guères d'ailleurs à tout ce qui l'environait, & n'avait garde de penser qu'on le mistifiât. Cependant le dénoûment aprochait. Il entendit sortir plusieurs Personnes de la chambre voisine, & parmi elles, il crut reconnaître la voix de la Danseuse: il s'aperçut en-même-temps, par un petit filet de lumière, qu'on l'avait écouté de cette chambre. Tandis que ces réflexions se présentaient assés désagréablement, la porte du boudoir où il était s'ouvrit avec fracas, & toute la Compagnie s'y précipita munie de flambeaux; la Prudhomme en avait deux: on s'avança en riant aux larmes, & l'on fut déterrer derrière un lit-de-repos où elle s'était cachée, une Femme, dont la vue fit frissonner celui qu'elle venait de favoriser. C'était une de ces Malheureuses qui courent les rues; laide, sale, & ce qui est le pire, couverte de rougeurs qui ne font présumer rien de bon.

Voila le trait, Monsieur Pierre ; je vous avertis que si les effets répondent aux aparances, & que la santé de l'Homme-de-lettres soit attaquée, il se propose de poursuivre vivement votre Frère ; ce qui lui sera facile, parce qu'il a un Protecteur en place. Il espère aussi que vos Père & Mère mettront ordre à l'inconduite de leur Fils, qui est un franc Vaurien. Je vous salue, mon chèr Monsieur Pierre, de tout mon cœur.

N'ÈG'RET (1).

Je n'ai jamais entendu parler de ce M. *N'èg'ret*, & il ne me donne pas son adresse. Mais je vois bien par tous ces piéds-de-mouches qu'il met à son nom, que c'est un Savant. Pour à-l'égard de la chose dont il parle, elle est si noire, que je ne t'en crais pas capable ; tout ainsi comme de faire des parties dans le goût de celle-là qu'il raconte. Or donc, mon chèr Ami, prens garde à te préserver du libertinage, & de tout ce qui y a raport : la compagnie de M. le Marquis De *** est bien honorable, & je sens que c'est bien chatouilleus de se refuser à ce que des Gens comme ça veulent ; il faut accorder tout, hors ce qui serait contre Dieu & le Prochain : voila je crois la règle ; car ces

(1) On pourrait ajouter ce trait aux *Mistifications* de POINSINET, si plaisament racontées par MONNET, & qui l'eussent été plus plaisament encore par l'Auteur de l'*Ombre de Poinsinet*. [*Note de l'Editeur.*

deux

deux choses-là sauves, on ne peut rien faire qui deshonore. Tout va ici à l'ordinaire; & pour ce qui regarde les affaires de ton bien, c'est moi qui les fais, & qui t'en rendrai bon compte vienne la Saintandré. Je finis en t'embrassant de tout mon cœur.

CVIII.me

EDMOND, à PIERROT.

[Prétendue mort du Fils d'Ursule : Le Marquis se retire. Edmond m'avoue ses turpitudes en les excusant.]

MON chèr Aîné, le Fils d'Ursule, qu'avait pris M.me la Comtesse, est mort, dit-on! & les craintes que je te témoignais dans ma dernière sont ainsi vérifiées. C'est un fâcheux accident, pour ma Sœur & pour moi-même, de quelque manière qu'il soit arrivé. J'ai bien de la peine à consoler une Mère affligée, qui s'était attachée à cet aimable Enfant, au delà de toute expression. Le comble du malheur, c'est que le Marquis s'est aussitôt retiré. J'en suis vraiment au desespoir: Que d'avantages nous perdons, par l'entêtement de notre Sœur! C'est bien sa faute, si elle n'est pas Marquise! Avec son atachement pour le Conseiller!... elle l'aime, & moi, je le déteste; cet Homme a un air en-dessous depuis quelques jours, qui m'inspire de la défiance.

Ma Cousine, qui ne se crait plus utile

ici, vient de partir pour Au**, où elle penſe qu'elle ſervira mieux Urſule, attendu que le Conſeiller eſt obligé de ſ'en retourner dans quelque temps. Ce départ eſt un nouveau chagrin pour moi. Je ne ſuis plus le même; mon humeur change, & tout me déplaît... Une ſi belle occaſion manquée! Mais il n'y faut plus penſer. L'alliance du Conſeiller (ſuposé qu'elle ait lieu) nous ſera d'ailleurs aſſés avantageuse dans le pays: je penſe que la fortune dont jouit notre Sœur lèvera les difficultés que le vieil Oncle pourrait faire. Il ne ſ'agit que de préſenter les choſes ſous un jour favorable. Le P. D'Arras, & M. Gaudet, cet utile Ami, quoi qu'on en diſe, nous y ſerviront merveilleuſement. Je vais preſſer ce mariage; une Fille dans le cas où eſt Urſule, pèſe toujours à ſa Famille.

Il eſt temps de répondre à ta dernière, chèr Aîné. Je ſais de quî eſt la Lettre qu'on t'a écrite; je l'ai fait avouer par N'èg'ret, qui en eſt le Héros; & qui n'a pas craint de ſ'y louer lui-même, comme tu ſais. Cet Homme eſt ſi vain & ſi ſot, que peu lui importe par *quelle bouche la Renommée parle de lui.* L'outrage dont il ſe plaint, eſt vrai: dans la chaleur de ſon reſſentiment, il t'a écrit pour me faire pièce; & il a doublement tort, car ni moi, ni M.lle Prudhome n'avons contribué au tour qu'on lui a joué. C'eſt M. Paaff ſeul qui a tout fait; avec ſon

Valet-de-chambre. Il eſt vrai que nous n'avons pu nous refuser au plaiſir d'en rire ; mais c'eſt tout notre tort. Quant à la partie en elle même, je l'ai faite par conplaiſance pour le Marquis. Mais je ne ſaurais m'en repentir : la connaiſſance des trois Actrices eſt très-agréable, & peut être utile à un Jeune-homme de mon état : Le commerce avec ces ſortes de Femmes, très-dangereus pour les Gens qui ont une fortune, ne l'eſt guère pour les Gens à talens, dont les moyens bornés ſont connus ; d'ailleurs, on n'exige d'un Artiſte, que les productions de ſon art. Mais c'en eſt trop là-deſſus.

Pour revenir à mes affaires, je te dirai que le malheur dont je te parlais en començant, ma rendu toute mon activité pour le travail, que je négligeais un-peu. Car j'avais déja formé le projet de prendre le parti des Armes, & M. le Marquis m'avait répondu d'un prompt avancement. Projet en l'air, comme tu vois ; il aurait fait avancer ſon Beaufrère, mais un Étranger ?... D'ailleurs le titre de beaufrère du Marquis m'aurait procuré une conſidération, qui eſt néceſſaire dans le Service, pour vivre avec de Officiers fiérs de leur nobleſſe, & qui ne voient qu'avec peine des Roturiers partager leurs emplois. Je m'en tiendrai donc à la Peinture. Urſule prend des leçons de mon Maître ; ſes progrès égalent les miens ; & nous ſommes tous-deux ſurpaſſés par M.lle Fanchète. Cette

aimable Enfant eſt un trésor. Elle grandit ; elle eſt preſque formée pour la taille & la beauté. Je ſens aujourd'hui, que j'aurais pris facilement pour elle les ſentimens que ma Cousine cherchait à faire naître. Mais on lui a parlé contre moi ſans-doute ; car ſes politeſſes à mon égard deviennent de jour-en-jour plus fraides & plus réservées. On a eu raison. Adieu, mon Frère : je ſuis plus peiné que je ne ſaurais le dire.

CVIII.ME

Le Méme au Méme.

[Le ſecond Amant d'Urſule la quitte. Edmond exprime ſon chagrin de ce que les deux établiſſemens ont manqué.]

T'y ſerais-tu attendu, mon Frère ? Le Conſeiller écrit qu'il a fait des réflexions ; que ſa Famille a d'autres vues ; qu'elle ſ'oppoſe.... Il craint que l'accident arrivé n'en ſoit connu.... Jour-de-ma-vie ! c'eſt lui qui nous a fait manquer un établiſſement illuſtre ; & il ôse aujourd'hui.. il dédaigne une Fille trop faible pour lui, trop tendre,... ou plutôt trop imbécille ; elle ſerait Marquise ſans ſa ſote tendreſſe.... Ma Cousine avait bien raison d'enpêcher Urſule de le connaître ; & plût-à dieu qu'on ne ſe fût jamais écarté de ce premier plan !... La voila deſeſpérée ; elle pleure, & dit qu'elle ne ſe repent pas du ſacrifice qu'elle a fait à l'Ingrat.... Je

m'en repens assés pour elle !... Si j'avais pu prévoir la mort (ou la soustraction) de l'Enfant ; (car, sans en rien témoigner, j'ai de furieus soupçons).... Ne desespérons pourtant de rien ; je veux revoir le Marquis.

Annonce ces fâcheuses nouvelles à nos Parens, avec les adoucissemens que tu sais mettre à tout ; car il le faut, afin qu'ils règlent là-dessus leur conduite avec le Conseiller, qui est retourné au pays. M. Gaudet l'y a suivi, pour observer toutes ses démarches : cet Ami est infatigable, & sacrifie tout, lorsqu'il faut nous servir.... Ah ! pourquoi est il lié.. Souhaits inutiles ! mais je n'en fais que de pareils depuis quelque temps ; hors celui (j'aime à en être sûr) d'être chèr à mon vertueus Aîné.

CIX.me

EDMOND, à GAUDET.

[Mariage du Marquis : Edmond parle à son Ami d'infamies qu'il a faites avec un certain Nègre.]

REDOUBLE tes soins ; à l'égard du Conseiller, mon *féal* Ami ; car il n'y a plus d'espérance ici pour ce que tu sais. Le Marquis vient d'épouser une riche & noble Héritière, si belle, si ravissante, qu'il lui serait impossible de ne pas l'aimer, eût il encore dans le cœur toute sa passion pour celle qu'il abandonne. Cependant il a fort bien reçu la visite que je lui ai rendue ces jours-

ci, & m'a renouvelé ſes offres-de-ſervice, en m'invitant à le voir ſouvent; en-un-mot, il m'a fait mille careſſes. Nous verrons bientôt quel fond je dois faire ſur tout cela.

Ma Sœur commence à reprendre un-peu de tranquillité; nous la diſſipons, Mademoiſelle Fanchète & moi : les Lettres qu'elle reçoit de ma Couſine font auſſi beaucoup d'impreſſion ſur elle. Le dévelopement de ſes talens étonne juſqu'à ſes Maîtres. Elle nous ſert de modèle, lorſque nous avons beſoin d'une belle figure de Femme pour quelque portrait de prix; & elle ira au Sallon, avec un tableau d'Alexandre recevant la Mère & la Femme de Darius : Urſule eſt *Statira*. Ce qui me fait encore un vrai plaiſir, c'eſt qu'elle eſt grandie depuis ſon accident : tu conçois de-là que le petit échec qu'ont reçu ſes apas doit être à-peu-près réparé. [*Edmond dit ici qu'il a profité d'une circonſtance ſingulière pour deſſiner le nud, d'après deux Beautés parfaites, & il continue :*] Urſule, parfaitement formée, a la molleſſe & le nourri des contours; c'eſt la nature dans ſa perfection, c'eſt *Vénus :* Fanchète, plus délicate, eſt moins achevée, & repréſente à-merveille une *Hébé*.

Nous recevons N'èg'ret en ton abſence; cet Original amuſe Laurète : ce qui me ſurprend, c'eſt que l'avanture que je t'ai contée, & qui lui tenait ſi fort au cœur, qu'elle l'a fait ſortir de ſon caractère qui n'eſt pas

méchant, c'eſt que cette avanture ſanglante, & qui aurait eu de fâcheuses ſuites pour ſa ſanté, ſans le *Préservatif* d'un habile Médecin (1), ne l'ait pas dégoûté de notre ſociété ! il eſt vrai, que j'ai tâché de la réparer depuis par toutes ſortes de bons-traitemens. C'eſt un petit Libertin bien effronté, que M. N'èg'ret : comment-donc ! il veut abſolument que nous alions voir des Filles; & j'ai mis déja deux ou trois fois les piéds chés ces viles Créatures, pour m'amuser des ſinguliers procédés qu'il a avec elles. A la-vérité, je n'étais pas fâché de connaître par-moi-même cette claſſe infortunée, qui traîne dans l'aviliſſement une vie pénible, en ſe conſacrant au plaisirs (2). Si j'avais plûs de temps, je te décrirais quelques-unes de nos Avantures : Mais je me bornerai à deux, ou plutôt à une. La première, que j'abrégerai, nous eſt arrivée dans un eſpèce de cachot au premier ſur-le-derrière, dans une chambre pleine de fumée de boudin & de ſauciſſes qu'on y fesait cuire. Il y avait deux Filles fort mal-propres; une petite Blonde aſſés gentille, & une autre très-laide; nous avons tiré au ſort; la Laide eſt tonbée à mon Conpagnon (par une petite tricherie

(1) Il eſt ici queſtion de l'*Eau* de M. *De-Préval*, Médecin de la Faculté de Paris, dont la manière de traiter eſt excélente.

(2) Voyez le *Pornographe*, Édition de *La-Haie* 1770.

de la Blonde), &c. Mais je ne me refuserai pas à t'en détailler une seconde; d'autant qu'il me semble t'avoir ouï-dire que tu connaissais très-peu cette espèce de Femmes-là.

Il y a quelques jours, que nous trouvames à la sortie du *Palais-Royal*, une grande Fille fort bien faite. N'ègret me tourmenta pour la suivre. Je me rendis, bien résolu de ne pas lui disputer les faveurs de sa Belle. Nous fûmes introduits dans un vaste apartement au second, rue *du-Chantre*, où tout était élégant, comode, magnifique-même. On nous accueillit à-merveilles; c'est l'ordinaire: l'entrée de ces endraits est toujours agréable. —Mes Enfans, nous dit la grande Fille, vous êtes deux; il ne serait pas décent que vous n'eussiez qu'une Femme—. Elle nous quitta, sans attendre notre réponse, & revint au-bout d'un moment avec une Voisine charmante, mais petite, qu'elle nommait *la-Duplessis* (pour elle, c'est *la-Lebrun*). Voila quelle est la politique de ces Filles dans leurs associations; une grande avec une petite: & si elles sont trois, l'âge, la couleur, & la taille diffèrent toujours, afin de contenter tous les goûts. Je t'avoûrai que j'étais comme interdit; je n'avais encore vu que des *Gouines*, c'est le mets favori de N'ègret: mais le bon-goût de la parure de celles-ci, l'enjoûment & la légèreté de leurs propos, une aparence d'aisance & de politesse, tout cela m'imposait

m'inposait un-peu. N'ég'ret même paraiſſait tout-hors de lui ; & ſemblable à l'Ane de la Fable, il demeurait immobile entre deux Beautés égales, ſans être pareilles. La Grande m'a enfin demandé laquelle je choiſiſſais ? Je n'ai répondu qu'en donnant la main à *la-Dupleſſis*. Ah ! mon Ami, que ces Femmes ſont dangereuses ! & qu'elles le ſeraient bien davantage, ſi.... Mais il ne faut pas anticiper. Ce n'était plus ici des Souches, comme les premières ; la Petite-perſone m'a fait des careſſes qui m'étaient encore inconnues : un feu brûlant ſ'eſt fait ſentir ; les écarts voluptueus de cette Fille m'ont enivré.... J'ai ſuccombé. Mais à peine l'éclair du plaiſir a-t-il diſparu, que le maſque de mon Amante eſt tombé : je l'ai vue me préſenter de l'eau du plus grand ſens-fraid ; ſ'en ſervir elle-même, d'une manière qui me répugne encore, tant elle ſentait *le métier* ; ſe regarder dans ſes glaſſes, en détonnant ſans goût une Ariète dont elle eſtropiait les paroles ; venir enſuite ſ'aſſeoir auprès de moi, en me disant d'un ton mauſſade : —M'ame Lebrun & ſon petit More ne finiſſent pas ! Vive moi ! en deux tours-de-main, je dépêche mon Homme & m'en débarraſſe—! Ce diſcours m'a révolté ; lorſque je crayais cette Fille ſenſible, c'eſt qu'elle ſe *dépêchait* ! Quelle horreur ! Cette avanture-ci me guérirait mieux que la première, toute dégoûtante qu'elle était. Envérité, je

n'en ſuis pas fâché : ſi les feints enportemens de tendreſſe, les profonds ſoupirs, l'égarement affecté de la-Dupleſſis euſſent été vrais, je revoyais cette Créature, & peut-être étais-je perdu : car Dieu ſais où le goût du plaiſir facile m'aurait cónduit!

Tu vois que je ne te cache rien de mes folies, chèr Cousin : c'eſt que j'imagine que tu ſauras aprécier de petits écarts, néceſſaires à la Jeuneſſe pour la former : du-moins me proposé-je de tirer du fruit de celui-ci, à l'aide de tes conſeils.

CX.ME 1773.

GAUDET, à EDMOND.

[Il donne à Edmond de bons avis, par de mauvais motifs.]

Est-ce un ſi grand malheur, que de ſes deux Amans, ta Sœur ne puiſſe faire un Mari? Je ne le crais pas : elle eſt jeune, belle, riche; elle a de l'eſprit, des talens; que lui faut-il de plûs pour être heureuse? Laure t'aprendra tous les détails du mariage du Conſeiller; que je ne veus pas répéter ici. Parlons de toi.

La débaûche, mon chèr Edmond, doit toujours être évitée; elle ne mène à rien; ſi ce n'eſt qu'elle fait quelquefois la fortune des Favoris d'un Grand vicieus. Un beau Garſon, comme toi, a-t-il donc beſoin de la vile reſſource des Proſtituées, pour trouver les plaiſirs de ſon âge? Eh-quoi! vous

drais-tu déja partager l'infamie de ces vieus Libertins, qui ne pouvant être accueillis par les Femmes honnêtes, vont risquer leur santé avec celles qui ne le font pas? Qui voit-on hanter les Prostituées, & même les Filles de-Théâtre? Des Gens décriés, ou qui méritent de l'être; des Dupes qui se ruinent par une vie crapuleuse, sans jamais rencontrer la jouissance délicieuse qu'ils cherchent à se procurer, & qu'ils payent si chèr. Tu ne verras chés les Prostituées vulgaires, outre les Vieillards libertins, que ces jeunes Farauds du bas-étage, qui n'ont pas une fortune suffisante pour se donner avec des Femmes bien mises, des airs d'Hommes-à-bonnes-fortunes; des Militaires perdus de mœurs & même d'honneur de misérables Ouvriers, qui ayant les passions vives, sacrifient le bien-être d'une semaine, à la triste satisfaction de caresser à-la-hâte le fantôme d'une Femme. Et c'est toi, toi, Edmond, qui as pu t'assimiler déja plusieurs fois à toute cette vile Canaille? Tu as pu livrer ton corps aux attouchemens d'une Salope, la honte de son sexe, dont les apas triturés par tout ce qu'il y a de plus vil dans le nôtre, n'offrent que la dégoûtante image.... Fi! fi! ne me parle plus de ces tristes avantures; ou je me verrais obligé de te rapeler que tu ês aimé de Madame Parangon; de cette Femme touchante, honnête, & si belle, que tout ce que la dé-

baûche peut jamais t'offrir, n'aproche pas à cent piques de ce que te réserverait la vertu. Je sens bien que la compagnie de N'èg'ret est dangereuse: mais que cet Homme lui-même te serve de conparaison: où voudrais tu qu'il alât! Il serait excusable, si on pouvait l'être; les espèces de monstres tels que lui n'ont pas d'autres ressources, & ses Pareils sont peut-être une des raisons pour lesquels le Gouvernement tolère la Prostitution. Tolérance nécessaire, mais bien malheureuse! puisqu'elle contribue à la propagation d'une maladie cruelle, qui semble rendre la condition de l'Homme pire que celle des autres Animaus.

J'ai été bien-aise d'avoir une occasion de faire cette vive sortie contre un desordre qui révolte la nature; pour te faire comprendre qu'un Homme qui a secoué les préjugés, n'est pas dèslors le Sectateur de tous les vices & de tous les abus: il respecte la Nature & ses Loix sacrées: si d'abord, & dans le premier moment de liberté, il ressenble au plomb suspendu, qui, éloigné de la perpendiculaire, retourne beaucoup au-delà; l'Homme éclairé revient aussi, comme ce plomb, peu-à peu au juste milieu qui constitue l'Honnête-homme & le bon Citoyen. C'est la position où je me trouve, & celle où te desire

Ton Ami, &c.

CXI.me

EDMOND, à PIERROT.

[Il m'annonce le mariage du Conseiller : Morale des Grands corronpus : Il me parle d'une infamie pour Ursule, que je ne compris pas dans le temps.]

JE crais que vous n'ignorez plus chés nous, que le Conseiller vient de se marier, & que c'est avec M.lle *Lin**, une Jeune-personne, d'assés bonne Famille, mais bourgeoise, comme la nôtre ; & sans-doute beaucoup moins riche que ne l'est notre Sœur. Je viens d'aprendre tout cela par une Lettre que D'Arras écrit à une Dame de ses Amies. Laura Ursule est instruite depuis une heure ; & je t'avoûrai que je suis charmé de la manière dont elle a pris cette fâcheuse nouvelle. Je te dirai plûs : le Marquis aime toujours notre Sœur : il a découvert qu'on l'avait trompé, pour lui faire épouser une Personne de naissance égale à la sienne, & que son Fils n'est pas mort. Il fulmine, en secret, contre ses Parens, & il leur a même déclaré l'un de ces jours, que s'il n'avait pas un Héritier de son Épouse, il ferait casser son mariage. Le lien où il est retenu, loin d'éteindre ses sentimens, les a rendus plus vifs. Je le vois souvent ; il me fit hièr une singulière proposition ; c'est d'être l'Ami d'Ursule : qui, dans le fond (dit-il), est sa véritable Épouse ; de lui monter une maison, de lui don-

mer un équipage leſte, & de le faire jouir de quarante-mille livres de rente, y compris ce qu'elle a. Le Marquis m'a aporté plusieurs raisons pour me déterminer à le seconder : & la première, comme la plus forte ſans-doute, c'eſt que dans ſa condition, c'eſt l'asage d'avoir *quelqu'un ;* ce qui eſt ſi conſtant, qu'un de ſes Oncles étant entré durant notre converſation, il n'en a pas changé. Ce Monſieur y a pris part, & a ſeulement dit à ſon Neveu : —Qu'il falait toujours ſauver les aparences ; que ſa Femme était jeune, aimable, & que ce ſerait la plus grande imprudence du monde, de l'autoriser, par ſon exemple, à violer la foi conjugale : qu'au-reſte, l'ayant épouſée ſans l'aimer, & ſeulement par convenance, il falait avant tout ſe donner un ou deux Héritiers ; & qu'enſuite ils ſeraient libres tous-deux : que le mariage n'était pas un eſclavage éternel, comme le Peuple & quelques Préjugiſtes ſe l'imaginaient ; mais un contrat ſocial, pour donner des Sujets à l'Etat, & perpétuer ſon nom par deux tiges également riches & illuſtres—. Il m'a paru que ces raisons étaient celles avec leſquelles on avait déterminé le Marquis à ſe marier ; car il a répondu d'après cette idée ; —Que ſon lien n'en était pas moins indiſſoluble, & ſon Fils ſans état ; qu'on ſe reſſouvînt de la proteſtation qu'il avait faite, que s'il n'avait pas d'Héritiers, il provoquerait la

caſſation de ſon mariage, & qu'on avait promis de l'apuyer—.

Une autre raiſon que le Marquis m'a donnée, c'eſt qu'il eſt à propos, de faire prendre à ma Sœur un eſſor dans le monde: l'aiſance, une table ouverte lui procureront une Société choiſie, au-milieu de laquelle elle brillera par ſes grâces & ſes talens, & prendra le ton qui lui ſera néceſſaire un jour. Je lui ai repréſenté qu'une Fille ne pouvait guère tenir maiſon, ſans donner à parler. Il n'eſt pas demeuré court là-deſſus; il m'a cité une certaine *Ninon De-Lenclos*, qui était bien-pis que ce qu'il propoſe que ſoit Urſule, puiſqu'elle était galante, & qui néanmoins fut recherchée en ſon temps de tout ce qu'il y avait de grand & d'honnête dans le monde; car elle fut même l'Amie de M.mes de Maintenon & de Sévigné, quoique la première fût dévote & toute-puiſſante auprès de Louis XIV. —Elle eſt même (ajouta-t-il) encore aujourd'hui reſpectée de la Poſtérité—.

Je ne ſais trop ce que c'eſt que cette vie-là; mais Urſule ne ſaurait la goûter. Je crains qu'elle ne ſoit redevenue tendre. Un des Élèves de notre Maître, très-joli Garſon, & fort mauvais-Sujet, a, je crais, trouvé le chemin de ſon cœur. Je desaprouverais beaucoup ce panchant, & parce que c'eſt un parti ſans fortune, & parceque ce Jeune-homme eſt une brute: il eſt fort Libertin, & ne s'eſt rangé que depuis qu'Urſule l'a

remarqué : or, je sais que l'amour, en s'éteignant, laisse retonber dans ses anciennes habitudes le Vicieux qu'il avait exalté. Ursule paraît écouter volontiers mes avis là-dessus; j'espère beaucoup de sa raison, & plûs encore des conseils de ma Cousine, à laquelle j'ai prié le P. D'Arras de parler à ce sujet. Je t'engage à lui marquer aussi ce que tu penses : réüinissons nous contre cette passion, tandis qu'elle est encore faible; car si nous la laissions se fortifier, tous les efforts du monde échoüeraient contr'elle dans un cœur comme celui de notre Sœur. Après de si belles espérances, nous rabaisserions-nous jusqu'à un Homme sans fortune, & sans mérite, tel qu'un *Lagouache !* un Garson qui réüssit fort mal dans son Art, paresseus, gourmand, ivrogne, idolâtre de sa figure ! En vérité, lorsque je pense qu'il s'en est si peu falu que je n'aie vue ma Sœur.... Il est des choses bien difficiles à digérer dans la vie; mais la plus cruelle, je crais, c'est d'avoir manqué la fortune & l'illustration par sa faute.

CXLIME.

EDMOND, à GAUDET.

[Il raconte comment il a fait connaissance avec la Marquise De ***.]

VOICI du singulier, chèr Ami. Depuis ma dernière Lettre, j'ai vu souvent le Marquis :

ſes bontés pour moi ont redoublé ; notre familiarité eſt devenue ſi intime, qu'il a voulu me préſenter à ſa Femme : il m'a mis ſous ſa protection. En quelques ſemaines, j'ai fait des progrès aſſés rapides dans la faveur de ma nouvelle Protectrice. Lis bien attentivement tout ce que je vais te raconter.

Lorſque le Marquis me préſenta, la Marquiſe était à ſa toilette : peu fait aux usages reçus, je fus ſurpris qu'il m'introduiſît auprès d'une jeune Beauté demi-nue, dont les trésors étaient les plus ſéduisans qui puiſſent fraper les yeux d'un Mortel. Une jupe courte laiſſait voir une jambe fine, dont un piéd mignon complètait les grâces : ſon corſet demi-lacé, ne raſſemblait pas encore ſa gorge, qu'on voyait dans toute ſa beauté naturelle ; ſa taille ſuelte avait un charme que je ne puis rendre ; ſes yeus une douceur enchantereſſe, & tous ſes apas, une apétiſſante fraîcheur. Je fus ébloui ; la Marquiſe le remarqua, & le Marquis lui-même en parut flaté. Pour me donner le temps de me remettre, il fit mon éloge. La jeune Dame me demanda, ſi je voulais conſacrer quelques matinées à la peindre en Nymphe ? Juge ſi je ſaisis avec ardeur cette occasion de voir ſouvent une ſi belle Perſone ! Nous començames dès le lendemain : le conplaisant Mari nous laiſſa exactement ſeuls. Je t'avoûrai même, qu'il alait paſſer avec ma Sœur autant de temps que j'en enployais avec ſa Femme : je

m'y prêtais d'autant plus volontiers, que je hais beaucoup un certain *Lagouache*, dont Urſule ſ'eſt coiffée, & avec quî je voudrais la brouiller.

La jeune Marquise, dès la ſeconde ſéance, ne m'a pas caché qu'elle ſavait l'avanture de ſon Mari avec ma Sœur; elle m'a dit plûs, c'eſt qu'il aimait encore Urſule, & qu'il négligeait ſon Épouse. —Je n'avais aucune inclination pour lui (a-t-elle ajouté); auſſi me ſuis-je conſolée de ſon indifférence—. J'ai travaillé. Les propos légers de l'aimable Marquise m'ont enhardi; j'ai répondu quelques douceurs qui n'ont pas déplu.

La troisième fois que je ſuis revenu, la belle Marquise a voulu ſe montrer ſous un nouveau jour; celui d'une aimable Malade. De ma vie je n'ai rien vu de plus intéreſſant: mais (admire conbien je ſuis gaûche) je ne m'apercevais pas au galant négligé, de l'indiſpoſition qu'on voulait avoir. —Coment me trouvez-vous? —Charmante, Madame: votre fraîcheur... —Je ſuis malade à mourir. —Vous avez toujours l'air ſi délicate, Madame, qu'à-peine peut-on diſtinguer... —Il eſt vrai. —Tel eſt auſſi le privilége de la beauté parfaite; la maladie même ne lui ôte rien de ſes charmes... (j'ai réparé ma ſotise, come tu vois): Si Madame le veut, je profiterai de cette intéreſſante langueur—... On a ſouri, & j'ai pris le pinceau: mais mes couleurs cèdaient à celles de la jolie Malade.

A la quatrième séance, j'ai aporté le tableau de ma Sœur dessiné sur le nud. La Marquise, qui ne connaît pas Ursule, s'est récriée sur sa beauté, & en a fait honneur à mon imagination. J'ai dit que c'était le portrait de ma Sœur. Madame De *** a rougi, & m'a demandé bien sérieusement, si je ne l'avais pas flatée? J'ai répondu, que je n'avais pas égalé la Nature. —Il n'est pas possible-! a-t-elle répété deux ou trois fois. Elle me regardait, baissait les yeus, les relevait sur moi, & les baissaitencore. —Vous êtes d'un beau sang, a-t-elle dit enfin! & je suis sûre que vous aurez des Enfans qui seront charmans, pour peu que votre Moitié soit d'une figure qui réponde à la vôtre—? J'ai souri, en l'assurant qu'elle ne se tronpait pas; que je m'étais conu deux Filles, dont la beauté l'enportait sur celle de ma Sœur elle-même; —Ce qui doit peu surprendre (ai-je dit à-demi-bas), car ce sont des Enfans de l'Amour. Cette confidence m'a valu un petit coup sur la joue. Nous avons été fort bien ensenble le reste de la séance; & les discours de la Marquise me préparaient à quelque chose de singulier.

Enfin, la cinquième fois que je suis revenu pour son Portrait, & lorsqu'il a été fini, elle a pris celui de ma Sœur, & la regardé d'un air rêveur & chagrin. Aubout de cinq grandes minutes de contenplation & de silence, elle a dit: —Il est pourtant bien agréable d'avoir un tableau où l'on soit toute soi-même, & où notre image ne soit pas

ſurchargée de ces vaines draperies qui ne ſont pas nous, & ne valent guère la peine qu'on a prise de les peindre !... J'ai dix-ſept ans, du mois paſſé :... (& me montrant ſon bras à découvert juſqu'au-deſſus du coude :) Crayez-vous, à voir ce que je vous montre-là, que je fuſſe auſſi bien que votre tableau de M.lle Urſule ? —Dix-fois mieux (ai-je ôsé dire). —Oh ! c'eſt trop ; & je ne vous crais plus.... auſſi-bien, c'eſt une folie ; (a-t-elle ajouté, en ſ'intéronpant). Je voyais dans ſes yeux qu'elle voulait quelque chose ; elle hésitait, elle rougiſſait même. Enfin, elle m'a demandé comment je m'y étais pris, & ſi ma Sœur ſ'était volontairement ſoumise à me ſervir de modèle. Je lui ai conté la tricherie que j'avais faite. La Marquise ſ'eſt mordu les lèvres, & a changé de converſation.

Quelques jours après, je ſuis retourné chés elle : on ma dit en entrant, qu'elle n'était pas visible. Je ne ſavais trop ce que cela voulait dire, & j'en tirais un fort mauvais augure : déja, ſuivant mon usage, lorſque j'éprouve quelque mortification, je me rendais juſtice, & redevenais modeſte, quand la Femme-de-chambre voyant que je me diſposais à me retirer, m'a dit que Madame avait recomandé, dans le cas ou je viendrais, qu on me priât d'attendre qu'elle fût libre. En-même-temps elle m'introduiſait dans une pièce voisine de l'apartement

de ſa Maitreſſe. J'y étais à-peine, que le Marquis a paru. —Vous arrivez bien à-propos (m'a-t-il dit en riant) : je quitte ma Femme ; je viens de la ſurprendre à contenpler le tableau de votre Sœur ; cette vue m'a fait naître un idée : Si nous nous procurions une pièce de conparaison ? La Marquise vaut ſon prix. —Quoi ! lui ai-je dit, vous permettriez que je vîſſe... —Paix ! a-t-il interompu, en me mettant la main ſur la bouche ; les Confeſſeurs, les Mèdecins & les Peintres ſont diſcrets par état, & ces Hommes là ne ſont pas réputés faits comme les autres. —A-la-bonne heure, ai je repris en riant : Il me ſiérait peu de me faire prier, pour une auſſi agréable occupation. —Venez-donc—, a-t-il ajouté. Je l'ai ſuivi dans un cabinet qui n'était éclairé que par un œil-de-bœuf, pratiqué dans le volet, auprès duquel était une table pour poser ce qui m'était néceſſaire. En ſortant, il a laiſſé la porte ouverte à-demi. Deux minutes après, j'ai vu la belle Marquise dans ſon boudoir, preſque nue, qui fesait mille petites façons pour entrer dans un bain fraid qu'on lui avait préparé. Les crayons me ſont tonbés des mains, à la vue de tant de beautés. Cependant la raison m'eſt revenue, & j'ai fait reflexion que je venais de perdre un tenps que je ne ratraperais peut être jamais. Je me tronpais ; on m'a donné tout le loisir & toute les facilités que je pouvais desirer : Je voyais tour-à-tour paraî-

tre des apas dignes des Dieus. Il ſenblait qu'on attendît que j'euſſe fini mon exquiſſe pour quitter cette pièce ; dès que j'ai eu donné le dernier coup-de-crayon, on eſt ſortie. Je ſuis reſté environ un quart-d'heure à retoucher quelque chose, pour donner aux contours le moèleus que mon imagination me retraçait parfaitement, mais que je n'avais pu rendre dans toute ſa vérité, en deſſinant à-la-hâte, depeur de perdre la beauté ſuivante, en voulant trop correctement exprimer celle qui frapait ma vue. On eſt venu me dire que la Marquise m'attendait. Elle était à ſa toilète, & j'ai admiré de-nouveau mille trésors, dont je me ſuis rempli l'imagination. A mon retour chés moi, j'ai mis la main à l'ouvrage, & comme les beautés que j'avais a traiter, n'ont pas un caractère auſſi particulier que l'air du visage, & les traits délicats de la phisionomie, j'ai achevé de mémoire. Ce travail m'a tenu quelques jours.

Hièr, je ſuis retourné chés la belle Marquise. (J'oubliais de te dire, que ſon Mari était venu voir le tableau, & qu'il en avait été l'on ne ſaurait plus content.) Je fesais porter avec moi, bien envelopée, l'image de la plus jolie des Femmes. On m'a fait encore attendre dans le cabinet, & j'ai eu le temps d'y retoucher, d'après le charmant modèle, quelques endraits, trop parfaits pour que l'Art les atteignît tout-d'un-coup. Je n'avais pas besoin de la tête ; j'avais co-

pié le portrait de la Marquise ; ainſi l'ouvrage étant auſſi achevé que je pouvais le faire, dès qu'elle a été retiré du cabinet des bains, je l'ai porté dans ſon apartement où elle n'était pas encore ; & j'ai mis ſon tableau à la place & dans la même bordure que celui d'Urſule, que j'ai caché.

Tout étant diſposé de la ſorte, la Marquise eſt arrivée : ſes yeux ne ſe ſont pas portés d'abord ſur le tableau ; ce n'a été qu'après quelques minutes de converſation, qu'à-propos de quelque chose que je lui disais ſur ſa beauté, elle a voulu aparenment voir ſi Urſule avait cette perfection. Je ne ſaurais t'exprimer l'aimable étonnement qui ſ'eſt peint dans ſes regards & dans toute ſon attitude, en ſe reconnaiſſant dans le tableau ſubſtitué. Sa jolie petite bouche était ouverte à-demi : elle rougiſſait un-peu, & l'on voyait répandu ſur ſon visage, cet air formé d'un mêlange de joie, de ſurprise, & de pudeur. Ah ! qu'elle était adorable dans cet inſtant ! j'étais tenté de tonber à ſes genous, & de lui rendre hommage, comme à une Divinité. Une foule de queſtions ont ſuivi : —Quoi ! c'eſt mon portrait !... Comment avez-vous fait pour... Mais, je dois être fâchée.... Peut-être eſt-ce Monſieur le Marquis... Ah ! c'eſt un tour... Il faut envérité, que vous ayiez été bien conplaisant !... Mais convenez que je dois être ſérieusement en colère... Envérité, vous n'a-

vez pas vu tout cela, & vous aurez *supléé* d'imagination... Ce ſerait une chose horrible..... Susette? (*la Femme-de-chambre*) auriez vous quelque part à ce beau procédé-là? prenez-y garde; vous ſeriez renvoyée, je vous en avertis... Mais non; vous êtes le ſeul coupable, Monſieur, & vous ſerez le ſeul puni: je veux ſeulement vous ſauver *la* honte du châtiment: Susette, laiſſez-nous—. Et Susette ſ'eſt retirée. —Au fond (m'a t-on dit, dès que nous avons été ſeuls) je trouve pourtant que je vous dois de la reconnaiſſance, pour la peine que vous avez prise, & pour la manière obligeante dont vous m'avez traité dans ce tableau; car il n'eſt pas poſſible que je ſois ſi bien—? Tu ſens tout ce que je devais répondre. —Disons plutôt (a-t-elle interronpu), qu'un habile Artiſte ne peut faire que du parfait; voila pourquoi vous avez ſi bien traité mon ſujet, & je ne vous en dois que plûs de reconnaiſſance; ſur-tout ſi vous m'avouez que vous avez agi par l'ordre du Marquis—. J'ai vu bien qu'il falait en convenir: & dès que j'ai eu fait cet aveu, l'on m'a dit mille choses flateuses, même tendres: mais je n'ôsais les croire telles: ce n'eſt que de ce matin, que je ſais par la petite Susette (qui paraît me vouloir du bien), que la démarche du Marquis auprès de moi, était faite à la prière de la Femme, que la décence enpêchait de la faire elle-même; & que j'étais *au-mieux* dans

dans l'esprit de sa Maitresse (ce sont les termes de la Susète). En conséquence, dans l'entretien que j'ai eu avec la Marquise, j'ai déployé quelques-uns de mes talens pour la galanterie: mais avec toute la réserve convenable: car sans connaître le monde, la raison me dit, qu'une Femme audessus de nous qui nous aime, & qui souhaite de l'être, ne veut pas néanmoins que l'Amant franchisse la distance qui le sépare d'elle; que l'en raprocher petit-à petit, & se l'égaler enfin, est un plaisir qu'elle se réserve tout-entier. Et j'imagine qu'il en est beaucoup, à compter depuis le *Comte-d'Essex*, Amant d'une Reine (dont j'ai vu l'un de ces jours représenter la Tragédie) jusqu'au Galant d'une simple Bourgeoise, qu'une familiarité prématurée a perdus.

Je te rendrai compte de mes progrès, (si j'en ai). Ah! mon Cousin! quelle volupté! C'en est un nouveau genre, que je ne connaissais pas, que celle de posséder une Femme sur laquelle on ôsait à-peine jeter les yeus; de se la soûmettre; & non-seulément elle, mais dans sa personne, toute une Famille orgueilleuse, qui ne laissait tomber sur nous qu'un regard de dédain.... Ah! si je puis venger ma Sœur, je m'en acquitterai *au-mieux*, je t'en assure!

J'aprens actuellement d'Ursule que le Marquis vient de lui tenir les plus tendres discours, & de lui faire des propositions

* Voyez la Lettre précéd.

très-avantageuses * : elle m'assure qu'il s'exprimait avec tant d'honnêteté, qu'il paraissait plutôt chercher à lui dire des choses obligeantes, qu'à lui demander du retour; il ne lui fesait envisager ses sentimens, que comme une suite nécessaire de la perfection de sa beauté.... Il serait à souhaiter pour elle & pour nous, qu'elle eût pensé de la sorte il y cinq mois !... Cependant, je suis charmé de cette nouvelle façon de voir; car ce malheureux *Lagouache* me donne de terribles inquiétudes. Ce que c'est que les Femmes ! leur cœur est un labyrinte où l'on se perd. Elles sont pétries de vanité, & elles sont toujours prêtes à s'avilir; elles ont de l'esprit, des lumières, de la raison; & à l'instant où l'on s'y attend le moins, elles démentent tout cela, pour se conduire comme des sotes, des ignorantes & des insensées. J'avoue que je ne puis expliquer ce caos de contradictions.

Adieu, chèr Mentor, cette idée-là m'apesantit : elle fait plus, elle m'inquiète & me chagrine. Je me jète entre tes bras; l'amitié remédie à tout.

CXIII.me

GAUDET, à EDMOND.

[Avis d'un Homme perdu, qui veut qu'un autre se perde avec la prudence du siècle.]

Y voilà donc, à cette heureuse époque, que j'ai tant desirée, mais que je n'ac-

tendais pas sitôt! Une chose suspend ma joie ; Pourras-tu soutenir ton bonheur? sauras-tu en user ? Car le grand écueil des Jeunes-gens nés dans la médiocrité, lorsqu'ils viennent à être aimés d'une Femme-de-condition, c'est de s'oublier, & de se rendre bientôt insuportables par leur impertinence. Je ne te soupçone pas de tant de petitesse & de folie; & d'ailleurs, tu as toi-même aperçu cette pierre d'achopement : mais tu n'ês pas assés complaisant, assés adulateur ; il faut ramper avec ces Femmes, pour règner sur elles ; en même-temps qu'on doit éviter la bassesse, qui nous attirerait leur mépris. Que de conseils ta situation actuelle demanderait! de quelle prudence, de quelle adresse n'as tu pas besoin! La première, & la plus importante des règles à suivre, c'est, comme je viens de le dire, qu'il ne faut pas que la déférence ait l'air de la servitude; elle rapèlerait à ta Maitresse l'idée de ton infériorité : il ne faut pas non-plus, que tes manières ayant trop l'aisance des Seigneurs ; que tes sentimens affichent trop la noblesse; cela ferait dire, *C'est dommage qu'il n'ait pas de naissance ; il est déplacé dans son état !* parceque cette idée rapelle toujours l'inégalité. Prens donc un juste milieu, en ne fesant rien qui soit indigne du Seigneur le plus poli ; & rien qui soit audessus du Bourgeois bien-élevé le plus modeste.

La Marquise va t'ouvrir la porte du

grand monde : profite-s-en : voila enfin une passion digne de toi ! Laisse, dédaigne tes anciennes inclinations ; & ta Dame Parangon, avec sa farouche vertu ; & la petite Fanchète, née pour être la tendre Tourterelle de quelque Bourgeois casanier ; toutes les Femmes & Filles de cet acabit : sur-tout, point de ces Femmes-galantes par métier, Actrices, Entretenues, &c. Il te faut en-outre une politique nouvelle : ne reçois point de rétribution pour les ouvrages de ton Art ; tout Homme payé, est un Homme avili ; & c'est une vérité, même pour les Poètes : travaille, mais comme un Homme audessus de sa profession : tes ouvrages en paraîtront meilleurs ; & le prix qu'on y mettra, ce seront des services bien audessus du paiement. Excèle, néanmoins ; suis toute l'impulsion de ton génie : mais ne te produis qu'auprès des Femmes ; ne cherche pas d'autres Mécènes ; tu as pour réussir avec elles des talens sûrs ; un Garson taillé comme toi, d'une figure aussi intéressante, qui réünit aux grâces d'Adonis le mérite d'Alcide, pourrait-il trouver de fraides Protectrices à Paris, & dans notre siècle ! Ces avis ne vaudrait pourtant rien, si je ne butais qu'à faire de toi un grand Peintre ; mais j'ai bien d'autres projets ! Il te suffira donc d'être le *Dor—t* de la Peinture. Mais (& je le répète) prens-garde aux écueils !

En te livrant à une Seule, tu pourrais te faire des Ennemies dangereuses; il faut savoir être infidèle avec art : il n'eſt plus de paſſions éternelles; ce ſont des feux-de-paille, dont brûlent nos Belles; & ils en ſont d'autant plus ardens, quoiqu'un rien les enbrâſe, & qu'un rien les éteigne : évite donc la jalouſie du moment, & bientôt l'inconſtance te rendra maître de toi-même; tu ne ſeras plus Amant, mais en te conduiſant bien, tu demeureras l'Ami & le Protégé. Revenons à la Marquiſe.

Je ne ſaurais te diſſimuler combien je ſuis flaté de ton Avanture. Pour te la conſerver, étudie les diſpoſitions de ta Conquête; flate ſes panchans, adule & nourris juſqu'aux vices qui pourront t'être utiles.... Je crais entrevoir que le Marquis va chercher à renouer avec Urſule; mais qu'inporte, ſi la tournure que vont prendre les choſes eſt plus avantageuſe à ta fortune, que ne l'eût été ſon mariage avec ta Sœur? C'eſt par la Femme que tu ſeras porté où je t'attens; elle ſera bien plus active qu'un Homme ne l'eſt pour un autre.... Je te conſeillerais même de travailler un-peu à détruire les ſcrupules de la gentille Urſule (1); je préſume que le Marquis s'attachera d'autant plus conſtament à elle, qu'il ne ſaurait plus en faire ſa Femme : & tu ſens comment une intrigue de cette nature cimenterait tes liaiſons

(1) Oh! le déteſtable Homme!

avec l'adorable Marquise !... Si tu fesais entrer ta Sœur dans tes vues ?.... Le Marquis serait occupé : De votre côté, la Marquise & toi, vous auriez grand soin d'éviter l'éclat, sur-tout de vous contenir dans les bornes les plus sévères en présence des Valets. Rarement un Mari se plaint de sa Femme, s'il n'est averti & forcé de le faire par le murmure public ou domestique. Dans le cas où la Marquise aurait des principes, tu me le marqueras ; nous travaillerons de concert à lui donner une façon-de-penser convenable. Ce ne sont pas ces Femmes-là qui sont les plus difficiles à soumettre ; je craindrais bien davantage une Évaporée. Les Anglais Presbytériens, qui font un crime du rire, ne connaissent guère le cœur-humain ! une Rieuse est un sable mouvant, sur lequel nulle impression de dure assez pour qu'on puisse y revenir, & la fortifier. Je suis Prêt à te servir *per fas & nefas.*

CXXIV.me

PIERROT, à EDMOND.

[Pronostics trop véritables.]

JE ne sais comme tout ça va, mon Frère ; mais on n'est pas content chés nous des Lettres d'Ursule ; elle écrit comme elle n'écrivait pas ; tu vas en juger ; en voila deux que je t'envoie (1). Et-puis, qu'est-que

(1) Ces deux Lettres ont été perdues.

c'eſt donc que cette inclination pour ce *Lagouache*, dont tu m'as fait un ſi beau portrait ? Je ne conprens pas que notre Sœur ſ'entête pour un Sujet comme ça, malgré ſa connaiſſance, & tes avis. Nos chèrs Père & Mère n'en veulent pas entendre parler ; & c'eſt dit pour toujours. Une Fille comme elle, qui a du mérite & une fortune faite, peut attendre qu'elle trouve chauſſure à ſon piéd : c'eſt donc pourquoi, mon Frère, nos bons Père & Mère te remettent toute leur puiſſance paternelle ſur Urſule, entens-tu bien, mon Frère ; & tu n'auras qu'à lui montrer cette Lettre, par laquelle auſſi, de mon côté, je te recomande de ne pas ſouffrir qu'elle faſſe un ſi mauvais établiſſement.

Mais, mon chèr Edmond, faut-il te dire à toi-même ce que je penſe à ton ſujet ? Oui ; car autrement je trahirais notre bonne amitié. Je ne ſais quoi me dit que quelque malheur vous menace notre Sœur & toi ; & c'eſt d'après vos Lettres que cette idée là me vient comme malgré moi. Je vois dans votre conduite à tous-deux des choses entortillées ; il ſemble que vous en avez honte, & que vous m'écrivez comme pour préparer vos excuses, quand je ſaurai vos fautes un jour. Mon chèr & pauvre Edmond ! ſouviens-toi de notre enfance ; des promeſſes que nous nous fesions l'un à l'autre, après avoir entendu quelqu'inſtruction de notre

Père, d'être honnêtes-gens & bons Chrétiens ; rapèle-toi notre pauvre Mère, & comme elle nous parlait souvent du plaisir qu'elle aurait quand nous serions grands, de nous voir nous porter au bien, tout en fesant notre chemin dans le monde. Et si je puis me compter pour quelque chose dans ton cœur, souviens-toi de ton Aîné, qui t'aime, & qui tient à ton honneur, à ton bien, à ta vertu & Religion comme aux siens propres: Oh ! que je serais dolent, si des fautes ou des malheurs.... Tiens, mon Frère, une larme vient de couler de mes yeus : mondieu ! qu'elle est amère !... Marie-Jeanne, ma Femme, ta Sœur, mon Ami, aussi tendre en ton encontre que si elle était du même sang, fait tous les jours des prières pour toi : & ça me confole ; car elle est si bonne! Dieu écoute les demandes que lui font les Bons, dans la droiture de leur cœur. Cette pauvre Femme ! elle t'aime comme ses Enfans... Mais à-propos de nos Enfans, ils comencent à courir autour de nous, mon Ami ; & leur vue me fait quelquefois oublier tous mes chagrins... Ah ! Edmond ! souvent aussi, elle les renouvelle ! Ces jeunes Enfans me remémorient nos années premières, & je me dis: Voila comme nous étions mes Frères & moi ; Edmond était comme son Filleul : nous sommes séparés à présent !.. Et mon cœur tressaute, & mes yeus se mouillent...

Quant

Quant à Bertrand & Georget, ils ont de bonnes Femmes... Je te dirai à ce sujet-là, qu'Edmée & son Père nous sont venus voir la semaine passée. L'honnête, le bon homme, que ce bon Père Servigné ! Et si tu avais vu comme Edmée se complaît avec Marie-Jeanne, & comme Marie-Jeanne lui rend la réciproque ! Ma Femme me disait : —Nous devons cette bonne & aimable Sœur à Edmond ; c'est lui qui nous l'a donnée : mais lui, qui nous le rendra—!... Elles ont bien parlé de toi : Et c'est une admiration comme tu te fais aimer & regretter ! il semblait que toute leur joie eût été de te voir... Mon Edmond, les amitiés d'ici sont toutes sincères ; & on dit que celles de la Ville sont toutes trompeuses. Je sais bien que tu seras aimé par-tout ; mais il me semble que l'amitié des Méchans & Malhonnêtes-gens, n'est qu'une distillation de venin ; c'est tout-aumoins l'amitié du chat, la griffe est sous la caresse. Par-ainsi, je te recomande bien de la prudence, tant pour notre Sœur, que pour toi : la tranquilité de toute la Famille depend à cette heure de vous-deux.

CXV.me

EDMOND, à GAUDET.

[Ursule se fait enlever.]

AH, mon Ami ! que vais-je devenir ! Ursule & Lagouache sont disparus... Ce Misé-

rable a ſéduit ma Sœur; il l'enlève; ou plutôt, elle ſ'eſt livrée.... Inprudente Fille! & plus fauſſe encore qu'inprudente! Comme elle me tronpait, en feignant de bien recevoir mes conſeils, & d'écouter les galanteries du Marquis! Ainſi que moi, il eſt furieus contr'elle, & contre ſon indigne Chois. Mais ce n'eſt pas tout: comment avouer à mes Parens un malheur de cette eſpèce! ah-dieu! que de reproches! Mais qui ſ'y ſerait attendu! une Fille ſi ſage, ſi raisonnable, qui était en commerce de Lettres avec M.me Parangon! ... Nous fesons des recherches; le Marquis vient d'obtenir des ordres; & je ne doute pas que les Fugitifs ne ſoient bientôt arrêtés. Mais, mais, nous ne réparerons que la moitié du mal. J'attens ta réponſe, mon Ami, ou ton arrivée.... M.me Canon fulmine; elle m'accuſe de mauvais-exemple; d'avoir fait-faire malgré elle des parties, & mille autres baliverneſ; comme ſi c'érait tout cela qui eût perdu ma Sœur: C'eſt l'amour. O fatale paſſion!... La Marquiſe eſt bien fâchée de ce contre-temps, qui va nous laiſſer ſon Mari ſur les épaules.... De-manière ou d'autre, vole à mon ſecours.

CXVI.me *Réponſe.*

[Comme un Scélérat envisage le crime.]

Je me ſerais preſqu'attendu à cette eſcapade, quelque bonne opinion que j'euſſe de

ta Sœur ; mais je t'avouerai que je n'ai pas ôsé t'en toucher un mot. Mon enfant, dès qu'une Femme a goûté des plaisirs de l'amour, fût-ce par violence, elle ne saurait plus résister à la tentation : & depuis l'exemple de Cassandre Fille du bon roi Priam, violée par le blasphémateur Ajax dans le Temple de Minerve, laquelle devint ensuite une Prostituée, jusqu'à ta Sœur inclusiment, plusieurs millions de Femmes dont on n'arien dit, en ont fait autant que cette pauvre Princesse. Nos Coureuses de Paris, pour les trois-quarts, ont d'abord été livrées malgré elles. Cela n'est pas consolant ; mais mon chèr, c'est la vérité.

Tu peus compter sur moi ; je partirai sous peu de jours, & nous tâcherons de nous débarrasser de ta Sœur en faveur d'un Mari quel qu'il soit ; cette Fille n'est plus de garde. Je t'engage à ne rien écrire à tes Parens ; car je ne desespère pas d'ensevelir cette avanture dans l'oubli. Je viens de voir la belle M.me Parangon : elle est demeurée comme anéantie à cette nouvelle. J'aurais eu beau jeu à la critiquer, & je m'en serais donné, si ce n'avait pas été ta Sœur. M.me Canon lui a écrit ; la Lettre est arrivée comme j'étais-là ; elle y fait réponse actuellement, pour lui recommander le secret. *Ce que c'est que de nous !* disait un célèbre Imbécille, en voyant un cheval mort : Et moi, je dirai, *Ce que c'est que de la Vertu des Fem-*

mes! Ta charmante Cousine, entre nous, a pris le sage parti de te fuir.

Quant à l'adorable Marquise, je m'en tiens à ce que je t'ai déja marqué. Ménage-là : seconde son Mari, lorsqu'Ursule sera retrouvée ; elle ne doit plus être scrupuleuse. A l'avenir, mon chèr, ne prens donc plus le ton effrayant pour des bagatelles ; tu parles d'une Fille enlevée de son plein gré, comme d'une Ville mise à sac ! Va, tandis que tu te tourmentes, la Belle goûte dans les bras de son Amant... Envérité, j'envie le sort de ce Lagouache ; & si j'étais Femme,.... j'envierais celui d'Ursule.

CXVIII.me Replique.

[Ursule revient d'elle-même; bassesse de son Amant: Turpitude d'Edmond, & vices qui l'occasionnent.]

POUR la première-fois, tu traites trop cavalièrement les malheurs de ton Ami, & je suis mécontent de ta Lettre. Ce n'est pas que je ne l'aye envisagée sous toutes les faces ; je te connais assés pour ne te pas craire insensible ; j'ai découvert aisément, que ce ton léger n'est pris que pour me consoler indirectement, & rendre l'impression moins douloureuse, moins profonde. Mais telle est ma façon-de-penser, que je prens très-facilement mon parti sur-tout ce qui ne regarde que moi ; au lieu que je donne une importance infinie à tout ce qui regarde soi

mes Proches, soit mes Amis. Prens donc une autre fois le ton léger, quand il s'agira de quelque revers qui me soit personel; mais traite avec plûs de raison & de gravité ce qui regardera ceux qui me sont attachés; autrement tu envenimeras la plaie, bien-loin de la guérir: & je sais que ce n'est pas-là ton intention. Après ce petit exorde que j'ai cru néceſſaire, je passe à la suite des nouvelles de ma Sœur.

Elle est retrouvée: Lagouache est un Scélérat; je viens d'avoir le bonheur de l'en convaincre. Cette pauvre Sœur est revenue d'elle-même, ne pouvant plus suporter l'idée du trouble & de la douleur qu'elle imaginait bien que sa fuite m'avait causée. M. le Marquis, venait dix-fois le jour, pour s'informer de ce qu'on avait aprís; il est entré presqu'auſſitôt qu'elle: la vue d'Ursule l'a frapé si vivement, qu'il est resté inmobile. Revenu à lui-même, il s'est aproché de cette Ingrate, en lui disant. —Mon bonheur a toujours dépendu de vous; ce n'était par assés; ma vie même est attachée à la manière dont vous m'alez recevoir: Ah! Mademoiselle! vous fuyez qui vous adore, & vous suivez qui vous trompe—. Ursule a voulu justifier Lagouache.—Mademoiselle (a repris le Marquis), le mot dont je me suis servi est dur: c'est-à-dire, qu'il n'est pas exact que tout Homme bien organisé, sain d'esprit & de cœur, puiſſe

vous tromper : ah ! quel Être pensant pourrait voir tant d'attraits sans en être touché ! mais une Brute, mais un esprit faus, borné, un cœur insensible & vicieus n'est pas en état de vous aprécier. Voulez-vous être convaincue qu'il n'aime que la fortune, dans une Persone aussi charmante que vous l'êtes ? Consentez-y, & je vais lui faire proposer le don de votre fortune, à-condition qu'il ne vous épousera que pour vous quiter sur-le-champ, & me livrer votre persone—. Ursule a bien assuré que son Amant ne serait pas capable de cette indignité. Elle a pourtant consenti à l'épreuve. —Eh-bien, vous alez le connaître, a repris le Marquis.

En-effet, le lendemain, après nous avoir fait cacher ma Sœur & moi, il a amené Lagouache ; & de ce ton protecteur, familier aux Grands, il a fait ses propositions. Nous nous atendions à un conbat, à des difficultés ; mais non ; le parti a été accepté sans balancer, avec un ricannement qui marquait encore mieux la bassesse de l'Homme, que l'action même. Il a dit au Marquis : —Vous savez ce qu'elle vaut, Monsieur ; puisque vous lui avez fait un enfant ; malgré elle, dit-on ? —On ne vous a pas tronpé (a répondu ce jeune Seigneur) : c'est une action dont je rougirai toute ma vie. —Bast ! je croquerais cent Poulètes comme ça, moi, que je n'en serais que plus

glorieus ; & les revendrais enſuite, ſi je trouvais marchand, à tel prix qu'on en voudrait bien donner. —Alez m'attendre chés moi (a dit le Marquis en rougiſſant de colère)—. Quant à moi, j'avais toutes les peines du monde à me contraindre, & ſi la converſation eût encore duré deux minutes, je ſortais, & je poignardais le Scélérat : Urſule en larmes liſait mon agitation dans mes regards ; elle me ſerrait dans ſes bras, & me retenait de toutes ſes forces. Dès que Lagouache a été ſorti, nous avons paru, & je me ſuis écrié : —Oh ! l'abominable Coquin ! —Vous voyez—? (a dit le Marquis.) Urſule a très-bien agi : elle a remercié M. De***, en l'aſſurant que les larmes qu'il voyait étaient les dernières. Ces paroles, & le ton dont elle les a dites, ont touché le Marquis au point, qu'il ſ'eſt jeté aux genous d'Urſule. Ma Sœur lui a tendu la main, qu'il a baiſée : Ils m'ont paru, dans ce premier moment, auſſi bien enſemble qu'on peut le desirer ; & j'eſpère que tout ira le mieux du monde, à-moins qu'il ne ſurvienne quelque nouveau caprice de la part d'Urſule. Ce n'eſt pas que je n'éprouve une grande répugnance à voir ma Sœur engagée dans une galanterie, après avoir été ſur-le-point d'être Femme légitime : Mais mon intrigue avec la Marquise ; les effets que j'en attens ; ce que je me propoſe de faire pour ma Sœur, aidé de ces

ſages avis, tout cela m'étourdit ſur une conduite, que je ſais bien qu'on trouverait très criminelle, ſi elle était connue.

Après que nous avons eu placé auprès d'Urſule une Fille très adraite, dont nous ſommes ſûrs, nous avons été trouver Lagouache, ſuivis de pluſieurs Domeſtiques, qui ne devaient entrer qu'à un ſignal convenu. Le Marquis l'a traité comme il le méritait, & ſa colère s'enflamant par la lâcheté du Perſonage, il s'eſt abaiſſé juſqu'à le fraper. Malgré la fureur dont j'étais animé contre cet Homme vil, l'humanité a parlé; j'ai demandé grâce pour lui. Le Marquis s'eſt modéré ſur-le-champ, & s'eſt contenté de lui preſcrire de quitter Paris dans trois heures, ſous peine d'être aſſomé, ſi dans quatre, il y était rencontré. Et pour qu'il n'eût aucun prétexte de différer, il lui a compté vingtcinq louis pour faire ſa route. Lagouache les a pris avec ſa baſſeſſe ordinaire; mais en ſortant, il s'eſt répandu en invectives. Les Domeſtiques, que nous n'avions pas apelés, parceque nous n'avions pas eu beſoin de leur miniſtère, n'ont pu ſouffrir cette inſolence, & ils l'ont ſi fort maltraité, que nous craignons pour ſa vie. Le Marquis l'a fait mettre dans ſon hôtel, & n'épargne rien pour ſauver les jours de ce Malheureus: nous ſommes très-fâchés de cet accident, à cauſe de l'éclat qu'il peut faire, & de la mauvaiſe-tournure

qu'on y donnerait. Voila pour ma Sœur. Et voici pour moi.

La Marquise me traite de mieux-en-mieux. Son tableau vient d'être achevé ; les nudités n'ont rien d'indécent, tant je me suis attaché à n'exprimer que les beautés agréables à la vue ; on l'a placé dans sa chambre à coucher ; celui de ma Sœur lui sert de pendant ; & il faut convenir que la Marquise ne lui cède en rien. Mais ce qui m'a bien surpris, c'est que M.me De*** en les montrant l'un & l'autre tout-à-l'heure à deux Dames de ses Amies, n'a pas fait difficulté de leur dire : —*C'est la Maitresse de mon Mari : que pensez-vous de sa figure ?* On a fait des comparaisons, & tu devines que la Marquise l'a enporté, parce qu'elle était présente. Là-dessus, le Marquis est entré : la conversation a continué fraidement sur le même sujet : lui-même a dit son avis : mais en feignant d'admirer sa Femme, il dévorait des yeus la fidelle copie des charmes d'Ursule. Il a promis à la Marquise son portrait de la même main que les deux autres. —Mais (a dit une des deux Dames) il manquera quelque chose encore à la décoration. Et s'aprochant de l'oreille de la Marquise, elle a dit tout-haut : —Ce Mari-là mériterait bien qu'on mît à côté du portrait de sa Maitresse, celui d'un joli Homme qui vous venge—. La Marquise a souri, & un regard expressif est furtivement venu sur moi. Ah !

mon Ami, quel charme! juge-s-en par l'effet qu'il a produit! L'enthousiasme de l'art s'est enparé de moi, & dans le moment, j'ai donné au portrait de la divine Marquise un nouveau coup-depinceau, qui a répandu dix-fois plûs de vie sur son adorable figure. Elle a senti tout ce que signifiait cette action; ses beaus yeus, en m'encourageant, augmentaient ma verve, & m'élevaient audessus de moi même. Après avoir reçu mille conplimens des Dames, & du Marquis, j'ai passé dans un cabinet, où j'ai crayoné l'esquisse de ce bon Mari; j'espère qu'il sera ressemblant, mais je ne l'enbellirai pas: je réserve les *adulations* & la flaterie de mon art, pour le tableau qu'il doit faire placer chés Ursule: Elle aura beau se dire qu'il est enbelli; insensiblement on s'accoutume à trouver à l'Original les grâces d'un portrait flaté; c'est une vérité dont un peu d'expérience m'a déja convaincu,

Envérité, s'il faut te parler net, je crais le Marquis instruit des sentimens que nous avons l'un pour l'autre, sa Femme & moi, & qu'il les aprouve, tant il paraît attentif à nous mènager les occasions d'être ensenble. Il est vrai que ce que je fais pour lui doit me l'aquérir tout-à fait: Depuis ce moment, il me traite en frère, & l'on dirait qu'Ursule est sa Femme, par l'égalité qu'il met entre nous. De son côté, ma Sœur, que ce procédé touche sans-dou-

te, devient conplaisante.... Mais qu'ôsé-je dire-là !.... J'ai de retours à mes anciens préjugés... Ma Sœur entretenue !... & sans avoir besoin de l'être, puisqu'elle est riche !.... Banniſſons ces vains scrupules: La manière honnête, respectueuse, dont le Marquis en use avec elle, doit me rassurer d'ailleurs. Elle va tenir maison, donner à manger, présider à une assemblée de Beaux-esprits, & devenir une seconde *Ninon*. Déja un Ami de *N'ègʼret*, meilleur Auteur que lui, se propose de lui dédier un Livre. Imagine de quelle lauréole cet hommage va ceindre sa tête ! Le Marquis lui fait donner des leçons de Déclamation par un Acteur d'un grand Théâtre; un Chanteur de l'Opéra, & le plus célèbre Danseur forment, l'un sa voix & lui donne le *goût-du-chant*, l'autre sa démarche & cultive ses disposition naturelles pour l'art de *Terpsychore*. Il se propose de la faire débuter à celui des trois Théâtres qui conviendra le mieux à sa capacité; mais seulement pour y briller cinq-à six fois, & acquerir le charme propre à ces Femmes devenues les Idoles du Public. J'aprouve fort tous ces projets; car je pense que les talens de ma Sœur, & un-peu de célébrité deviendraient un nouvel apui pour ma fortune.

[Plus d'une année s'est écoulée depuis qu'Edmond est à Paris: Il écrivit à nos Parens à la bonne-année sans la souhaiter, comme si c'était une chose trop triviale.]

CXVIII.me 1754

URSULE, à la MARQUISE.

[O Dieu! quel dégré de corruption dans ma pauvre Sœur!]

MADAME,

Ce n'eſt pas une Rivale qui vous écrit (le Ciel ſait ſi je la ſuis!) c'eſt une Fille qui vous honore, excitée par la reconnaiſſance. Je ſais par mon Frère, que vous voulez bien faire attention à lui: (mais j'écris ſans lui en faire part.) Soyez ſûre, Madame, que jamais vos bontés ne pouvaient tomber ſur un Sujet qui en fût plus digne. Son reſpect & ſon dévoûment pour vous ſont ſans bornes, & ne peuvent ſe comparer qu'à l'attachement que j'ai moi-même pour ce Frère chéri. C'eſt par cet attachement, Madame, que vous devez juger la démarche que je fais auprès de vous. Votre Mari m'aime; & crayez que l'injuſtice qu'il vous fait ne me rend pas plus diſposée à le payer de retour. Je remets aujourd'hui ſon ſort, & ma conduite entre vos mains. Comment voulez-vous que je le traite? Comment voulez vous que j'en agiſſe avec ſes Rivaus? Il en a quelques-uns, qui tous laiſſent mon cœur auſſi libre que lui. Je me voue à vos ordres, & ſ'il faut vous verger, même à mes périls, je le ferai. Ordonnez donc, Madame;

& daignez vous ſouvenir, que vous commanderez toujours en Souveraine, à Celle qui ôse ſe dire avec le plus profond reſpect,

Votre, &c.

CXIX.me

[*Réponſe* de la bien digne Épouse d'un Mari libertin.]

UN commerce de Lettres entre nous eſt une chose trop ſingulière & trop piquante, pour que je m'y refuse. Mais que veux-tu, mon aimable Fille? Je ne ſuis pas jalouse, non envérité, je ne *la* ſuis pas. Cependant j'accepte en partie tes offres: je ſerais la première & l'unique Femme, qui pouvant tourmenter ſon Mari, aurait la générosité de n'en rien faire: je ne veus pas de cette vertulà, elle reſſemble trop à la ſotise. Fais-moi donc le plaisir de le mettre aux abois. Il eſt jalous à la rage (de toi ſ'entend); ſois bien coquète, & ſi ce n'eſt pas aſſés, va plus loin; je tiendrai-conpte à ton Frère de tout ce que tu feras pour moi, & je ne négligerai aucune occasion de l'avancer. Adieu, ma belle Fille. Je t'aimais déja un-peu; mais à-présent, tu m'echantes. (*Sans ſignature.*)

CXX.me *Replique.*

[Urſule travaille à ruiner le Marquis, & offre à la la Marquise le partage de ſes dépouilles.]

VOUS êtes obéie, Madame: il n'eſt ſor-

te de fantaisies que je n'aye eu depuis huit jours : elles ont toutes été satisfaites, à grands-frais je vous assure ; mais je me fais conscience de dissiper une fortune dont la moitié est à vous, Madame. Oserais-je vous faire une proposition, & ne paraîtrai-je pas indiscrète ? Profitez du-moins de mes *pira*teries.

J'atens vos ordres pour vous mettre de moitié. J'ai l'honneur, &c.

CXXI.me *Repartie.*

[La Marquise accepte la proposition.]

Ça, Mignone, veus-tu mettre des bornes à ma surprise & à mon admiration ! Le trait est unique envérité ! Et pour qu'une aussi belle action que la tienne ne demeure pas sans encouragement, je te promets le prix desiré : oui, charmante Fille, c'est à toi, presqu'autant qu'à *lui*, qu'*il* devra son bonheur. J'accepte donc tes offres. Voi cela, & partage en conscience. Je ne cesserai jamais de me féliciter du chois qu'à fait M. le Marquis : il ne pouvait mieux réüssir ; tu le desoles, tu me divertis de ses peines, & m'en fais profiter.... Il faudra faire inprimer ta vie ; le trait d'aujourd'hui te couvrira de gloire aux yeus de la postérité ; je te garantis qu'il t'inmortalisera. Adieu, Petite ; je t'aime de tout mon cœur.

[Dans une Lettre d'EDMOND, à GAUDET, que j'ai eue, mais qui depuis s'eſt déchirée en partie, on liſait ce qui ſuit :]

URSULE fit le 10 la répétion, & elle devait débuter à l'Opéra dimanche 11 du courant, dans *Caſtor-&-Pollux*, par le rôle de M.lle *Lany* dans le Ballet des Champs-Élisées: elle l'a danſé avec l'aplaudiſſement univerſel. Il eſt impoſſible d'exprimer combien ſa danſe eſt voluptueuſe & légère. Mais M. le Marquis veut qu'elle en reſte-là, & c'eſt auſſi mon avis. Plusieurs Seigneurs, qui étaient à la répétition, ont déja envoyé chés elle; mais ſa porte ne s'eſt ouverte à perſone. Le plus obſtiné, c'eſt l'Anbaſſadeur de ***; il eſt fort âgé; le tenpérament érotique ſe prolonge chés ces Italiens. Pour couper-court à tout cela, Urſule a remercié; elle ne paraîtra pas ſur le Théâtre.

. . . . . .

(*Lacune d'une demi-page.*)

La Marquise ſait tout cet arrangement; elle a marqué de l'étonement qu'Urſule eût pris ce parti. Hièr, nos avons eu une converſation de deux heures. —Elle a bien fait de ne pas s'afficher: Où en eſt M. le Marquis? —Je ne ſais. —Tout eſt dit, je crais?... Vous rougiſſez? —Mais, Madame... —Mondieu! je n'en veus pas à votre Sœur, Et puis; pourquoi donc rougiriez-vous? Avez vous lu Buſſi? —Oui,

Madame. —Vous rapelez-vous de cette Comteſſe, qui fit avoir ſa Fille...? —Très-bien. —Je crais envérité qu'on avait moins de préjugés en ce temps-là qu'aujourd'hui. —Ah! Madame, votre conduite le prouve: vous en avez, & de ſi forts. . . . . .

(*Le reſte eſt perdu.*)

Madame Canon eſt fort ſurprise de ce que ma Sœur n'eſt pas retournée demeurer chés elle. Cela ne cadrait pas avec nos vues, &c.

Fin de la Quatrième Partie & du Tome II.

79802892

(L.)

Meinrizhagen
10.3.80

83/61/4